



JULIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

CINQUIEME PARTIE.

LA NOUVELLE
HÉLOÏSE,
OU
LETTRES
DE DEUX AMANTS,
HABITANTS d'une petite Ville au pied des Alpes;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

AVEC FIGURES.

CINQUIEME PARTIE.



GENEVE.

M. DCC. LXXXVI.

NEUVIEME ESTAMPE.

Tome V, Lettre III, page 61.

UN ſallon, ſept figures. Au fond, vers la gauche, une table à thé couverte de trois taſſes, la théiere, le pot à ſucre, &c. Autour de la table ſont, dans le fond & en face, M. de Wolmar ; à ſa droite en retournant, l'Ami tenant la gazette ; en ſorte que l'un & l'autre voient tout ce qui ſe paſſe dans la chambre.

A droite, auſſi dans le fond, Madame de Wolmar aſſiſe, tenant de la broderie ; ſa femme-de-chambre aſſiſe à côté d'elle, & faiſant de la dentelle : ſon oreiller eſt appuyé ſur une chaiſe plus petite. Cette femme-de-chambre, la même dont il eſt parlé ci-après, Planche onzieme, eſt plus jeune que celle de la Planche ſixieme.

SUR le devant, à ſept ou huit pas des uns & des autres, eſt une autre petite table couverte d'un livre d'Eſtampes, que parcourent deux petits garçons. L'aîné, tout occupé des figures, les montre au cadet ; mais celui-ci compte furtivement des on-

chets qu'il tient ſous la table cachés par un des côtés du livre. Une petite fille de huit ans, leur ainée, s'eſt levée de la chaiſe qui eſt devant la femme-de chambre, & s'avance leſtement, ſur la pointe des pieds, vers les deux garçons. Elle parle d'un petit ton d'autorité, en montrant de loin la figure du livre, & tenant un ouvrage à l'aiguille de l'autre main.

Madame de Wolmar doit paroître avoir ſuſpendu ſon travail pour contempler le manege des enfants: les hommes ont de même ſuſpendu leur lecture pour contempler à la fois Madame de Wolmar & les trois enfants. La femme-de-chambre eſt à ſon ouvrage.

Un air fort occupé dans les enfants, un air de contemplation rêveuſe & douce dans les trois ſpectateurs. La mere ſurtout doit paroître dans une extaſe délicieuſe.

Inscription *de la 9e Planche.*

La matinée à l'Angloiſe

DIXIEME ESTAMPE.

Tome V, Lettre IX, page 157.

UNE chambre de cabaret. Le moment vers la fin de la nuit. Le crépuſcule commence à montrer quelques objets ; mais l'obſcurité permet à peine qu'on les diſtingue.

L'AMI qu'un rêve pénible vient d'agiter, s'eſt jetté à bas de ſon lit, & a pris ſa robe-de-chambre à la hâte. Il erre avec un air d'effroi, cherchant à écarter de la main des objets fantaſtiques dont il paroît épouvanté. Il tâtonne pour trouver la porte. La noirceur de l'eſtampe, l'attitude expreſſive du perſonnage, ſon viſage effaré, doivent faire un effet lugubre, & donner aux regardants une impreſſion de terreur.

INSCRIPTION *de la* 10e *Planche.*

Où veux-tu fuir ? Le Fantôme eſt dans ton cœur.

LETTRE



LETTRES
DE DEUX
AMANTS,
Habitants d'une petite Ville au pied des Alpes.

CINQUIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

De Milord Edouard à Saint-Preux (*).

SORS de l'enfance, ami, réveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long som-

(*) Cette lettre paroît avoir été écrite avant la réception de la précédente.

meil de la raiſon. L'âge s'écoule, il ne t'en reſte plus que pour être ſage. A trente ans paſſés il eſt temps de ſonger à ſoi : commence donc à rentrer en toi-même, & ſois homme une fois avant la mort.

Mon cher, votre cœur vous en a long-temps impoſé ſur vos lumieres. Vous avez voulu philoſopher avant d'en être capable. Vous avez pris le ſentiment pour de la raiſon ; & content d'eſtimer les choſes par l'impreſſion qu'elles vous ont faites, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit eſt, je l'avoue, le premier organe de la vérité. Celui qui n'a rien ſenti ne ſait rien apprendre : il ne fait que floter d'erreurs en erreurs ; il n'acquiert qu'un vain ſavoir & de ſtériles connoiſſances, parce que le vrai rapport des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la premiere moitié de cette ſcience que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choſes entr'elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoître les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets ; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

La jeuneſſe du ſage eſt le temps de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtruments ; mais après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au-dedans de lui pour les conſidérer,

les comparer, les connoître : voilà le cas où vous devez être plus que personne au monde. Tout ce qu'un cœur sensible peut éprouver de plaisirs & de peines a rempli le vôtre. Tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vu. Dans un espace de douze ans vous avez épuisé tous les sentiments qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premieres observations se sont portées sur des gens simples & sortant presque des mains de la nature, comme pour vous servir de piece de comparaison. Exilé dans la capitale du plus célebre peuple de l'univers, vous êtes sauté, pour ainsi dire, à l'autre extrêmité. Le génie supplée aux intermédiaires. Passé chez la seule nation d'hommes qui reste parmi les troupeaux divers dont la terre est couverte, si vous n'avez pas vu régner les loix, vous les avez vus du moins exister encore; vous avez appris à quel signe on reconnoît cet organe sacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire de la raison publique est le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats; vous avez vu toutes les régions que le soleil éclaire. Un spectacle plus rare, & digne de l'œil du sage, le spectacle d'une ame sublime & pure, triomphant de ses passions & régnant sur elle-même, est celui dont vous jouissez. Le premier objet qui frappa vos regards est celui qui les frappe encore, & votre

admiration pour lui n'eſt que mieux fondée, après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à ſentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reſte plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouiſſance à goûter que celle de la ſageſſe. Vous avez vécu de cette courte vie, ſongez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos paſſions, dont vous fûtes long-temps l'eſclave, vous ont laiſſé vertueux : voilà toute votre gloire. Elle eſt grande, ſans doute ; mais ſoyez-en moins fier : votre force même eſt l'ouvrage de votre foibleſſe. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu ? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la repréſente ſi bien, & il ſeroit difficile qu'une ſi chere image vous en laiſsât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle ſeule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les ſiennes ? Enthouſiaſte oiſif de ſes vertus, vous bornerez-vous ſans ceſſe à les admirer, ſans les imiter jamais ? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit ſes devoirs d'épouſe & de mere ; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami, à ſon exemple ? Une femme a triomphé d'elle-même, & un Philoſophe a peine à ſe vaincre ! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un diſcoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bon-

mes actions (*) ? Prenez-y garde, mon cher; il regne encore dans vos lettres un ton de molleſſe & de langueur qui me déplaît, & qui eſt bien plus un reſte de votre paſſion qu'un effet de votre caractere. Je hais par-tout la foibleſſe, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu ſans force, & le chemin du vice eſt la lâcheté. Oſez-vous bien compter ſur vous avec un cœur ſans courage ? Malheureux ! ſi Julie étoit foible, tu ſuccomberois demain, & ne ſerois qu'un vil adultere. Mais te voilà reſté ſeul avec elle, apprends à la connoître, & rougis de toi.

(*) Non, ce ſiecle de la philoſophie ne paſſera point ſans avoir produit un vrai philoſophe. J'en connois un, un ſeul, j'en conviens; mais c'eſt beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'eſt dans mon pays qu'il exiſte. L'oſerai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire eſt d'avoir ſu reſter peu connu ? Savant & modeſte Abauzit, que votre ſublime ſimplicité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'eſt pas vous que je veux faire connoître à ce ſiecle indigne de vous admirer ; c'eſt Geneve que je veux illuſtrer de votre ſéjour ; ce ſont mes concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui ſe cache en eſt d'autant plus eſtimé ! Heureux le peuple où la jeuneſſe altiere vient abaiſſer ſon ton dogmatique & rougir de ſon vain ſavoir devant la docte ignorance du ſage ! Vénérable & vertueux vieillard, vous n'aurez point été prôné par les beaux eſprits ; leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges : au lieu de dépoſer comme eux votre ſageſſe dans les livres, vous l'aurez miſe dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choiſir, que vous aimez & qui vous reſpecte. Vous avez vécu comme Socrate ; mais il mourut par la main de ſes concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

J'eſpere pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous ſavez à quoi ce voyage eſt deſtiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent ſuſpect à moi-même. Pour réſiſter j'ai pu me ſuffire, pour choiſir il me faut les yeux d'un ami. Je me fais un plaiſir de rendre tout commun entre nous, la reconnoiſſance auſſi-bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas, avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai ſi vous en êtes digne, & ſi vous méritez de me rendre les ſoins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en ſuis content : ce n'eſt pas aſſez, c'eſt de votre jugement que j'ai beſoin, dans un choix où doit préſider la ſeule raiſon, & où la mienne peut m'abuſer. Je ne crains pas les paſſions qui, nous faiſant une guerre ouverte, nous avertiſſent de nous mettre en défenſe, nous laiſſent, quoi qu'elles faſſent, la conſcience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cede qu'autant qu'on leur veut céder : je crains leur illuſion, qui trompe, au lieu de contraindre, & nous fait faire, ſans le ſavoir, autre choſe que ce que nous voulons. On n'a beſoin que de ſoi pour réprimer ſes penchants : on a quelquefois beſoin d'autrui pour diſcerner ceux qu'il eſt permis de ſuivre ; & c'eſt à quoi ſert l'amitié d'un homme ſage, qui voit pour nous, ſous un autre point de vue, les objets que nous avons intérêt à bien connoître. Songez donc à vous examiner, & dites-vous ſi, toujours en

proie à de vains regrets, vous ferez à jamais inutile à vous & aux autres, ou si, reprenant enfin l'empire de vous-même, vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours. Je passerai par notre armée de Flandres, où je compte rester encore autant; de sorte que vous ne devez guere m'attendre avant la fin du mois prochain, ou le commencement d'Octobre. Ne m'écrivez plus à Londres, mais à l'armée, sous l'adresse ci-jointe. Continuez vos descriptions. Malgré le mauvais ton de vos lettres, elles me touchent & m'instruisent; elles m'inspirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez sur-tout l'inquiétude que vous m'avez donnée sur madame de Wolmar. Si son sort n'est pas heureux, qui doit aspirer à l'être? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à son bonheur. (*)

(*) Le galimathias de cette lettre me plaît, en ce qu'il est tout-à-fait dans le caractere du bon Edouard, qui n'est jamais si philosophe que quand il fait des sotises, & ne raisonne jamais tant que quand il ne sait ce qu'il dit.

LETTRE II.

De Saint-Preux à Milord Edouard.

OUI, Milord, je vous le confirme avec des tranſports de joie, la ſcene de Meillerie a été la criſe de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entiérement raſſuré ſur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible eſt guéri tout autant qu'il peut l'être, & je préfere la triſteſſe d'un regret imaginaire à l'effroi d'être ſans ceſſe aſſiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom ſi cher, & dont vous m'avez ſi bien fait ſentir tout le prix. C'eſt le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix eſt au fond de mon ame, comme dans le ſéjour que j'habite. Je commence à m'y voir ſans inquiétude, à y vivre comme chez moi; & ſi je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je ſens plus de plaiſir encore à me regarder comme l'enfant de la maiſon. La ſimplicité, l'égalité que j'y vois régner ont un attrait qui me touche & me porte au reſpect. Je paſſe des jours ſereins entre la raiſon vivante & la vertu ſenſible. En fréquentant ces heureux époux, leur aſcendant me gagne & me

touche insensiblement, & mon cœur se met par degrés à l'unisson des leurs, comme la voix prend, sans qu'on y songe, le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuse ! quelle charmante habitation ! Que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix ! & que, si l'aspect en paroît d'abord peu brillant, il est difficile de ne pas l'aimer aussi-tôt qu'on la connoît ! Le goût que prend Madame de Wolmar à remplir ses nobles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, se communique à tout ce qui en est l'objet : à son mari, à ses enfants, à ses hôtes, à ses domestiques. Le tumulte, les jeux bruyants, les longs éclats de rire ne retentissent point dans ce paisible séjour ; mais on y trouve par-tout des cœurs contents & des visages gais. Si quelquefois on y verse des larmes, elles sont d'attendrissement & de joie. Les noirs soucis, l'ennui, la tristesse n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords dont ils sont le fruit.

Pour elle, il est certain qu'excepté la peine secrete qui la tourmente & dont je vous ai dit la cause dans ma précédente lettre (1), tout concourt à la rendre heureuse. Cependant, avec tant de raisons de l'être, mille autres se désoleroient à sa place. Sa vie uniforme & retirée leur seroit

(1) Cette précédente lettre ne se trouve point. On en verra ci-après la raison.

insupportable ; elles s'impatienteroient du tracas des enfants ; elles s'ennuieroient des soins domestiques ; elles ne pourroient souffrir la campagne : la sagesse & l'estime d'un mari peu caressant, ne les dédommageroient ni de sa froideur ni de son âge ; sa présence & son attachement même leur seroient à charge. Ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriseroient les plaisirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne seroient à leur aise, dans leur propre maison, que quand elles y seroient étrangeres. Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite ; on ne voit guere que des gens de bien se plaire au sein de leur famille & s'y renfermer volontairement ; s'il est au monde une vie heureuse, c'est sans doute celle qu'ils y passent. Mais les instruments du bonheur ne sont rien pour qui ne sait pas les mettre en œuvre, & l'on ne sent en quoi le vrai bonheur consiste qu'autant qu'on est propre à le goûter.

S'il falloit dire avec précision ce qu'on fait dans cette maison pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en disant : *on y sait vivre ;* non dans le sens qu'on donne en France à ce mot, ce qui est d'avoir avec autrui certaines manieres établies par la mode ; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il est né ; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple,

qui dure au-delà d'elle-même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un pere qui s'inquiete du bien-être de sa famille ; elle a des enfants à la subsistance desquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal soin de l'homme sociable, & c'est aussi le premier dont elle & son mari se sont conjointement occupés. En entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens ; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs besoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu assez mauvaise opinion de leurs enfants pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laisser ne leur pût suffire. Ils se sont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre ; ils ont placé leur argent plus sûrement qu'avantageusement : au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déjà, & l'exemple de leur conduite est le seul trésor dont ils veuillent accroître leur héritage.

Il est vrai qu'un bien qui n'augmente point est sujet à diminuer par mille accidents ; mais si cette raison est un motif pour l'augmenter une fois, quand cessera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours ? Il faudra le partager à plusieurs enfants ; mais doivent-ils rester oisifs ? Le travail de chacun n'est-il pas un supplément à

fon partage, & fon induftrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de fon bien ? L'infatiable avidité fait ainfi fon chemin fous le mafque de la prudence, & mene au vice à force de chercher la sûreté. C'eft en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux chofes humaines une folidité qui n'eft pas dans leur nature. La raifon même veut que nous laiffions beaucoup de chofes au hafard, & fi notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de fe donner fans ceffe un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévitables ! La feule précaution qu'il ait prife à ce fujet a été de vivre un an fur fon capital, pour fe laiffer autant d'avance fur fon revenu ; de forte que le produit anticipe toujours d'une année fur la dépenfe. Il a mieux aimé diminuer un peu fon fonds que d'avoir fans ceffe à courir après fes rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédients ruineux au moindre accident imprévu, l'a déjà rembourfé bien des fois de cette avance. Ainfi l'ordre & la regle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépenfé.

Les maîtres de cette maifon jouiffent d'un bien médiocre, felon les idées de fortune qu'on a dans le monde ; mais au fond, je ne connois perfonne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richeffe abfolue. Ce mot ne fignifie qu'un rapport de furabondance entre les défirs & les facultés de l'homme riche. Tel eft riche avec un arpent de terre ;

tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le déſordre & les fantaiſes n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins. Ici la proportion eſt établie ſur un fondement qui la rend inébranlable, ſavoir, le parfait accord des deux époux. Le mari s'eſt chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi, & c'eſt dans l'harmonie qui regne entr'eux qu'eſt la ſource de leur richeſſe.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maiſon, c'eſt d'y trouver l'aiſance, la liberté, la gaieté au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des maiſons bien réglées, eſt d'avoir un air triſte & contraint. L'extrême ſolitude des chefs ſent toujours un peu l'avarice. Tout reſpire la gêne autour d'eux ; la rigueur de l'ordre a quelque choſe de ſervile, qu'on ne ſupporte point ſans peine. Les domeſtiques font leur devoir, mais le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes ſont fort bien reçus, mais ils n'uſent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne ; & comme on s'y voit toujours hors de la regle ; on n'y fait rien qu'en tremblant de ſe rendre indiſcret. On ſent que ces peres eſclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfants, ſans ſonger qu'ils ne ſont pas ſeulement peres, mais hommes, & qu'ils doivent à leurs enfants l'exemple de la vie de l'homme, & du bonheur attaché à la ſageſſe. On ſuit ici des regles plus judicieuſes. On y penſe qu'un des principaux devoirs

d'un bon pere de famille, n'eſt pas ſeulement de rendre ſon ſéjour riant afin que ſes enfants s'y plaiſent, mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils ſentent qu'on eſt heureux en vivant comme lui, & ne ſoient jamais tentés de prendre pour l'être une conduite oppoſée à la ſienne. Une des maximes que M. de Wolmar répete le plus ſouvent au ſujet des amuſements des deux Couſines, eſt que la vie triſte & meſquine des peres & meres eſt preſque toujours la premiere ſource du déſordre des enfants.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre regle que ſon cœur, & n'en ſauroit avoir de plus ſûre, elle s'y livre ſans ſcrupule, & pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laiſſe pas de lui demander beaucoup, & perſonne ne ſait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame ſi ſenſible ſeroit-elle inſenſible aux plaiſirs? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuſe aucun de ceux qui la flattent: on voit qu'elle ſait les goûter; mais ces plaiſirs ſont les plaiſirs de Julie. Elle ne néglige ni ſes propres commodités, ni celles des gens qui lui ſont chers, c'eſt-à-dire de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour ſuperflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une perſonne ſenſée; mais elle appelle ainſi tout ce qui ne ſert qu'à briller aux yeux d'autrui; de ſorte qu'on

trouve dans sa maison le luxe de plaisir & de sensualité, sans rafinement ni mollesse. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuser au goût de son pere; encore y reconnoît-on toujours le sien, qui consiste à donner moins de lustre & d'éclat, que d'élégance & de graces aux choses. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour suspendre plus doucement les carrosses, elle approuve assez cela; mais quand je lui dis jusqu'à quel prix on a poussé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours si ces beaux vernis rendent les carrosses plus commodes? Elle ne doute pas que je n'exagere beaucoup sur les peintures scandaleuses dont on orne à grands frais ces voitures, au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passants pour un homme de mauvaises mœurs, que pour un homme de qualité! Ce qui l'a surtout révoltée, a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou soutenu cet usage, & que leurs carrosses ne se distinguoient de ceux des hommes, que par des tableaux un peu plus lascifs. J'ai été forcé de lui citer là-dessus un mot de votre illustre ami, qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette espece. A peine eut-il jetté les yeux sur les panneaux, qu'il partit en disant au maître: montrez ce car-

roſſe à des femmes de la Cour : un honnête homme n'oſeroit s'en ſervir.

Comme le premier pas vers le bien, eſt de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur, eſt de ne point ſouffrir. Ces deux maximes, qui, bien entendues, épargneroient beaucoup de préceptes de morale, ſont chers à Madame de Wolmar. Le mal-être lui eſt extrêmement ſenſible, & pour elle & pour les autres; & il ne lui ſeroit pas plus aiſé d'être heureuſe en voyant des miſérables, qu'à l'homme droit de conſerver ſa vertu toujours pure, en vivant ſans ceſſe au milieu des méchants. Elle n'a point cette pitié barbare qui ſe contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit ſoulager. Elle les va chercher pour les guérir; c'eſt l'exiſtence & non la vue des malheureux qui la tourmente : il ne lui ſuffit pas de ne point ſavoir qu'il y en a, il faut pour ſon repos qu'elle ſache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce ſeroit ſortir des termes de la raiſon que de faire dépendre ſon bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des beſoins de ſon voiſinage, avec la chaleur qu'on met à ſon propre intérêt : elle en connoît tous les habitants; elle y étend pour ainſi dire l'enceinte de ſa famille, & n'épargne aucun ſoin pour en écarter tous les ſentiments de douleur & de peine auxquels la vie humaine eſt aſſujétie.

Milord, je veux profiter de vos leçons; mais

mais pardonnez-moi un enthousiasme que je ne me reproche plus, & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La Providence a veillé sur elle, & rien de ce qui la regarde n'est un effet du hazard. Le Ciel semble l'avoir donnée à la terre, pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine est susceptible, & le bonheur dont elle peut jouir dans l'obscurité de la vie privée, sans le secours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au dessus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, si c'en fut une, n'a servi qu'à déployer sa force & son courage. Ses parents, ses amis, ses domestiques, tous heureusement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le seul où il lui convînt de naître; la simplicité qui la rend sublime, devoit régner autour d'elle; il lui falloit, pour être heureuse, vivre parmi des gens heureux. Si pour son malheur elle fût née chez des peuples infortunés, qui gémissent sous le poids de l'oppression, & luttent sans espoir & sans fruit contre la misere qui les consume, chaque plainte des opprimés eût empoisonné sa vie; la désolation commune l'eût accablée, & son cœur bienfaisant, épuisé de peine & d'ennuis, lui eût fait éprouver sans cesse les maux qu'elle n'eût pu soulager.

Au lieu de cela, tout anime & soutient ici sa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point

ſous les yeux l'image affreuſe de la miſere & du déſeſpoir. Le Villageois à ſon aiſe (*) a plus beſoin de ſes avis que de ſes dons. S'il ſe trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner ſa vie, quelque veuve oubliée qui ſouffre en ſecret, quelque vieillard ſans enfants, dont les bras, affoiblis par l'âge, ne fourniſſent plus à ſon entretien, elle ne craint pas que ſes bienfaits leur deviennent onéreux, & faſſent aggraver ſur eux les charges publiques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouit du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte ſe multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maiſons où elle entre offrent bientôt un tableau de la ſienne ; l'aiſance & le bien-être y ſont une de ſes moindres influences, la concorde & les mœurs la ſuivent de ménage en ménage. En ſortant de chez elle, ſes yeux ne ſont frappés que d'objets agréables ; en y rentrant, elle en retrouve de plus doux encore : elle voit par-tout ce qui plaît à ſon cœur, & cette ame ſi peu ſenſible à l'amour-propre, apprend à s'aimer dans ſes bienfaits. Non, Milord, je le répete, rien de ce qui tou-

(*) Il y a près de Clarens un village appellé Moutru, dont la Commune ſeule eſt aſſez riche pour entretenir tous les Communiers, n'euſſent-ils pas un pouce de terre en propre. Auſſi la bourgeoiſie de ce village eſt-elle preſque auſſi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas là quelque honnête homme de Subdélégué, pour rendre Meſſieurs de Moutru plus ſociables, & leur bourgeoiſie un peu moins chere !

che à Julie n'eſt indifférent pour la vertu. Ses charmes, ſes talents, ſes goûts, ſes combats, ſes fautes, ſes regrets, ſon ſéjour, ſes amis, ſa famille, ſes peines, ſes plaiſirs & toute ſa deſtinée, font de ſa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plaît le plus dans les ſoins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'eſt qu'ils ſont tous dirigés par la ſageſſe, & qu'il n'en réſulte jamais d'abus. N'eſt pas toujours bienfaiſant qui veut, & ſouvent tel croit rendre de grands ſervices, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractere & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'eſt un diſcernement exquis dans la diſtribution de ſes bienfaits, ſoit par le choix des moyens de les rendre utiles, ſoit par le choix des gens ſur qui elle les répand. Elle s'eſt fait des regles dont elle ne ſe départ point. Elle ſait accorder & refuſer ce qu'on lui demande, ſans qu'il y ait ni foibleſſe dans ſa bonté, ni caprice dans ſon refus. Quiconque a commis en ſa vie une méchante action n'a rien à eſpérer d'elle que juſtice, & pardon s'il l'a offenſée ; jamais faveur ni protection qu'elle puiſſe placer ſur un meilleur ſujet. Je l'ai vue refuſer aſſez ſéchement à un homme de cette eſpece une grace qui dépendoit d'elle ſeule. » Je vous ſouhaite du bonheur,

» lui dit-elle, mais je n'y veux pas contribuer, de peur de faire du mal à d'autres en vous mettant en état d'en faire. Le » monde n'est pas assez épuisé de gens de » bien qui souffrent, pour qu'on soit réduit » à songer à vous. « Il est vrai que cette dureté lui coûte extrêmement & qu'il lui est rare de l'exercer. Sa maxime est de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui est pas prouvée, & il y a bien peu de méchants qui n'aient l'adresse de se mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité paresseuse des riches, qui paient en argent aux malheureux le droit de rejetter leurs prieres, & pour un bienfait imploré ne savent jamais donner que l'aumône. Sa bourse n'est pas inépuisable, & depuis qu'elle est mere de famille, elle en sait mieux régler l'usage. De tous les secours dont on peut soulager les malheureux, l'aumône est à la vérité celui qui coûte le moins de peine ; mais il est aussi le plus passager & le moins solide ; & Julie ne cherche pas à se délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indistinctement des recommandations & des services sans bien savoir si l'usage qu'on en veut faire est raisonnable & juste. Sa protection n'est jamais refusée à quiconque en a un véritable besoin & mérite de l'obtenir ; mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition porte à vouloir s'élever & quitter un état où ils sont bien, rarement peuvent-ils l'en-

gager à ſe mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme eſt de cultiver la terre & de vivre de ſes fruits. Le paiſible habitant des champs n'a beſoin pour ſentir ſon bonheur que de le connoître. Tous les vrais plaiſirs de l'homme ſont à ſa portée, il n'a que les peines inſéparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles. (*) Cet état eſt le ſeul néceſſaire & le plus utile. Il n'eſt malheureux que quand les autres le tyranniſent par leur violence, ou le ſéduiſent par l'exemple de leurs vices. C'eſt en lui que conſiſte la véritable proſpérité d'un pays, la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même, qui ne dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour ſe ſoutenir, & donne les plus ſûrs moyens de ſe défendre. Quand il eſt queſtion d'eſtimer la puiſſance publique, le bel-eſprit viſite les palais du Prince, ſes ports, ſes troupes, ſes arſenaux, ſes villes; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumiere du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, & le ſecond ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici, & plus encore à Etange, à contribuer autant qu'on

(*) L'homme ſorti de ſa premiere ſimplicité devient ſi ſtupide qu'il ne ſait pas même déſirer. Ses ſouhaits exaucés le meneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

peut à rendre aux payſans leur condition douce, ſans jamais leur aider à en ſortir. Les plus aiſés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfants dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Meſſieurs; les autres pour entrer en condition & décharger leurs parents de leur entretien. Les jeunes gens de leur côté aiment ſouvent à courir; les filles aſpirent à la parure bourgeoiſe, les garçons s'engagent dans un ſervice étranger; ils croient valoir mieux en rapportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie & de la liberté, l'air à la fois rogue & rampant des ſoldats mercenaires, & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption des enfants, l'abandon des peres, & les riſques continuels de la vie, de la fortune & des mœurs, où cent périſſent pour un qui réuſſit. S'ils s'obſtinent, on ne favoriſe point leur fantaiſie inſenſée, on les laiſſe courir au vice & à la miſere, & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a perſuadés, des ſacrifices qu'ils font à la raiſon. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant ſoi-même; on n'a point avec les payſans les façons des villes, mais on uſe avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans ſon état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon payſan qu'on ne porte à ſe conſidé-

rer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus qui viennent briller un moment dans leur village & ternir leurs parents de leur éclat. M. de Wolmar & le Baron, quand il est ici, manquent rarement d'assister aux exercices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette jeunesse déjà naturellement ardente & guerriere, voyant de vieux Officiers se plaire à ses assemblées, s'en estime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des soldats retirés du service étranger en savoir moins qu'elle à tous égards ; car quoi qu'on fasse, jamais cinq sols de paie & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & sous les armes la présence de ses parents, de ses voisins, de ses amis, de sa maîtresse, & la gloire de son pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar est donc de ne point favoriser les changements de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la sienne, & sur-tout d'empêcher que la plus heureuse de toutes, qui est celle du villageois dans un état libre, ne se dépeuple en faveur des autres.

Je lui faisois là-dessus l'objection des talents divers que la nature semble avoir partagés aux hommes, pour leur donner à chacun leur emploi, sans égard à la condition

dans laquelle ils ſont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choſes à conſidérer avant le talent, ſavoir les mœurs & la félicité. L'homme, dit-elle, eſt un être trop noble pour devoir ſervir ſimplement d'inſtrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient, ſans conſulter auſſi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne ſont pas faits pour les places, mais les places ſont faites pour eux; & pour diſtribuer convenablement les choſes, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme eſt le plus propre, que celui qui eſt le plus propre à chaque homme pour le rendre bon & heureux autant qu'il eſt poſſible. Il n'eſt jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un ſcélérat pour le ſervice des honnêtes gens.

Or, de mille ſujets qui ſortent du village, il n'y en a pas dix qui n'aillent ſe perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réuſſiſſent & font fortune, la font preſque tous par les voies déshonnêtes qui y menent. Les malheureux qu'elle n'a point favoriſés, ne reprennent plus leur ancien état, & ſe font mendiants ou voleurs plutôt que de revenir payſans. De ces mille s'il s'en trouve un ſeul qui réſiſte à l'exemple, & ſe conſerve honnête homme, penſez-vous qu'à tout prendre, celui-là paſſe une vie auſſi heureuſe

heureuse qu'il l'eût passée à l'abri des passions violentes, dans la tranquille obscurité de sa premiere condition.

Pour suivre son talent il le faut connoître. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les talents des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti, si l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfants qu'on a le mieux observés, comment un petit paysan saura-t-il de lui-même distinguer les siens? Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'esprit imitateur y a souvent plus de part que de talent: ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la disposition. Le vrai talent, le vrai génie a une certaine simplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à se montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'est qu'une vaine ardeur de briller, sans moyens pour y réussir. Tel entend un tambour, & veut être Général; un autre voit bâtir, & se croit Architecte. Gustin mon Jardinier prit le goût du dessin pour m'avoir vu dessiner: je l'envoyai apprendre à Lausanne; il se croyoit déjà peintre, & n'est qu'un jardinier. L'occasion, le désir de s'avancer décident de l'état qu'on choisit. Ce n'est pas assez de sentir son génie, il faut aussi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il se faire cocher, parce qu'il mene bien son carrosse? Un Duc se fera-t-il cuisinier, parce qu'il

invente de bons ragoûts ? On n'a des talents que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre ; penſez-vous que ce ſoit là l'ordre de la nature ? Quand chacun connoîtroit ſon talent & voudroit le ſuivre, combien le pourroient ? Combien ſurmonteroient d'indignes concurrents ? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle à ſon ſecours le manege & la brigue, que l'autre, plus sûr de lui, dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établiſſements en faveur des arts ne font que leur nuire ? En multipliant indiſcrétement les ſujets on les confond, le vrai mérite reſte étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile ſont tous pour le plus intrigant. S'il exiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les talents & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſauroit le mieux remplir ; mais il faut ſe conduire par des regles plus sûres & renoncer au prix des talents, quand le plus vil de tous eſt le ſeul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle : j'ai peine à croire que tant de talents divers doivent être tous développés ; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les poſſedent fût exactement proportionné aux beſoins de la ſociété, & ſi l'on ne laiſſoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui

ſont plus propres à un autre, il ne reſteroit pas aſſez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penſerois que les talents des hommes ſont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique ſon intention ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſonnent, des animaux qui nous dévorent, des talents qui nous ſont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque choſe ſelon ſes principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & ſimples n'ont pas beſoin de tant de talents; ils ſe ſoutiennent mieux par leur ſeule ſimplicité que les autres par toute leur induſtrie. Mais à meſure qu'ils ſe corrompent, leurs talents ſe développent, comme pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchants eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre choſe ſur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle, étoit l'aſſiſtance des mendiants. Comme c'eſt ici une grande route, il en paſſe beaucoup, & l'on ne refuſe l'aumône à aucun. Je lui repréſentai que ce n'étoit pas ſeulement un bien jetté à pure perte, & dont on privoit ainſi le vrai pauvre; mais que cet uſage contribuoit à multiplier les gueux & les vagabonds, qui ſe plaiſent à ce lâche métier, & ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaisants raisonneurs aiment à flatter la dureté des riches ; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de sa qualité d'homme, en lui donnant le nom méprisant de gueux ? Compatissant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer ? Renoncez-y, mon ami, ce mot ne va point dans votre bouche ; il est plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en sert que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point si ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raison ; ce que je sais, c'est que mon mari, qui ne cede point en bon sens à vos Philosophes, & qui m'a souvent rapporté tout ce qu'ils disent là-dessus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'insensibilité, m'a toujours paru mépriser ces discours & n'a point désapprouvé ma conduite. Son raisonnement est simple. On souffre, dit-il, & l'on entretient à grands frais des multitudes de professions inutiles, dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentiments d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le secourir, comme je paie un Comé-

dien qui me fait verser quelques larmes stériles ? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on sent à la tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort ; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés donne un plaisir qui renaît sans cesse. Si le grand nombre des mendiants est onéreux à l'Etat, de combien d'autres professions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant ? C'est au Souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendiants : mais pour les rebuter de leur profession (*) faut-il rendre les citoyens inhumains & dénaturés ? Pour moi ; continua Julie, sans savoir ce que les pauvres sont à l'Etat, je sais qu'ils sont mes freres, & que je ne puis, sans une

(*) Nourrir les mendiants, c'est, disent-ils, former des pépinieres de voleurs ; & tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendiants ; mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oisif prennent tellement le travail en aversion qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé, mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légere aumône s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort ? J'ai lu quelque part que les mendiants sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfants s'attachent aux peres ; mais ces peres opulents & durs les méconnoissent, & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

inexcusable dureté, leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort, & comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance & mendier un pauvre morceau de pain n'est pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de misere, & que mon refus va réduire au désespoir? L'aumône que je fais donner à la porte est légere. Un demi-crutz (1) & un morceau de pain sont ce qu'on ne refuse à personne: on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estropiés. S'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin, & c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Un demi-crutz & un morceau de pain ne coûtent guere plus à donner & sont une réponse plus honnête, qu'un *Dieu vous assiste*; comme si ces dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les maga-

(1) Petite monnoie du pays.

fans des riches ? Enfin, quoi qu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses miseres.

Voilà comment j'en use avec ceux qui mendient, pour ainsi dire, sans prétexte & de bonne foi : à l'égard de ceux qui se disent ouvriers & se plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le savent si bien qu'il ne s'en présente plus chez nous.

C'est ainsi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ses vertus de quoi combattre les vaines subtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces soins & d'autres semblables sont mis par elle au rang de ses plaisirs, & remplissent une partie du temps que lui laissent ses devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres, elle songe ensuite à elle-même, ce qu'elle fait pour se rendre la vie agréable peut encore être compté parmi ses vertus, tant son motif est toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raison dans tout ce qu'elle accorde à ses désirs ! Elle veut plaire à son mari, qui aime à la voir

contente & gaie ; elle veut inſpirer à ſes enfants le goût des innocents plaiſirs que la modération, l'ordre & la ſimplicité font valoir, & qui détournent le cœur des paſſions impétueuſes. Elle s'amuſe pour les amuſer, comme la colombe amollit dans ſon eſtomac le grain dont elle veut nourrir ſes petits.

Julie a l'ame & le corps également ſenſibles. La même délicateſſe regne dans ſes ſentiments & dans ſes organes. Elle étoit faite pour connoître & goûter tous les plaiſirs, & long-temps elle n'aima ſi chérement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle ſent en paix cette volupté ſuprême, elle ne ſe refuſe aucune de celles qui peuvent s'aſſocier avec celle-là : mais ſa maniere de les goûter reſſemble à l'auſtérité de ceux qui s'y refuſent, & l'art de jouir eſt pour elle celui des privations ; non de ces privations pénibles & douloureuſes qui bleſſent la nature & dont ſon Auteur dédaigne l'hommage inſenſé, mais des privations paſſageres & modérées, qui conſervent à la raiſon ſon empire, & ſervant d'aſſaiſonnement au plaiſir en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient aux ſens & n'eſt pas néceſſaire à la vie, change de nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude ; qu'il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin ; que c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne & une jouiſſance dont on ſe prive, & que prévenir toujours les déſirs n'eſt pas l'art de

les contenter, mais de les éteindre. Tout celui qu'elle emploie à donner du prix aux moindres choſes eſt de ſe les refuſer vingt fois pour en jouir une. Cette ame ſimple ſe conſerve ainſi ſon premier reſſort ; ſon goût ne s'uſe point ; elle n'a jamais beſoin de le ranimer par des excès, & je la vois ſouvent ſavourer avec délice un plaiſir d'enfant, qui ſeroit inſipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle ſe propoſe encore en cela, eſt de reſter maîtreſſe d'elle-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes déſirs à la regle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureuſe ; car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine, & ſi le vrai bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce qui me paroît le plus ſingulier dans ſa tempérance, c'eſt qu'elle la ſuit ſur les mêmes raiſons qui jettent les voluptueux dans l'excès. La vie eſt courte, il eſt vrai, dit-elle ; c'eſt une raiſon d'en uſer juſqu'au bout, & de diſpenſer avec art ſa durée afin d'en tirer le meilleur parti qu'il eſt poſſible. Si un jour de ſatiété nous ôte un an de jouiſſance, c'eſt une mauvaiſe philoſophie d'aller toujours juſqu'où le déſir nous mene, ſans conſidérer ſi nous ne ſerons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, & ſi notre cœur épuiſé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Epicuriens, pour ne vouloir jamais perdre une occaſion,

les perdent toutes, & toujours ennuyés au ſein des plaiſirs n'en ſavent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le temps qu'ils penſent économiſer, & ſe ruinent comme les avares pour ne ſavoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime oppoſée, & je crois que j'aimerois encore mieux ſur ce point trop de ſévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaiſir par la ſeule raiſon qu'elle m'en fait trop ; en la renouant j'en jouis deux fois. Cependant, je m'exerce à conſerver ſur moi l'empire de ma volonté ; & j'aime mieux être taxée de caprice que de me laiſſer dominer par mes fantaiſies.

Voilà ſur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choſes de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandiſe, & dans les ſoins qu'elle donne à toutes les parties du ménage, la cuiſine ſur-tout n'eſt pas négligée. La table ſe ſent de l'abondance générale, mais cette abondance n'eſt point ruineuſe ; il y regne une ſenſualité ſans raffinement ; tous les mets ſont communs, mais excellents dans leurs eſpeces ; l'apprêt en eſt ſimple & pourtant exquis. Tout ce qui n'eſt que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins & recherchés dont la rareté fait tout le prix & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en ſont bannis à jamais, & même dans la délicateſſe & le choix de ceux qu'on ſe permet, on s'abſtient journellement de certaines choſes qu'on réſerve pour donner

à quelques repas un air de fête, qui les rend plus agréables sans être plus dispendieux. Que croiriez vous que sont ces mets si sobrement ménagés ? Du gibier rare ? Du poisson de mer ? Des productions étrangeres ? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des savoureux herbages qui croissent dans les jardins, certains poissons du lac apprêtés d'une certaine maniere, certains laitages de nos montagnes, quelque pâtisserie à l'Allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chasse des gens de la maison ; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque ; voilà ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & contente notre appétit les jours de réjouissance : le service est modeste & champêtre, mais propre & riant ; la grace & le plaisir y sont, la joie & l'appétit l'assaisonnement. Des surtouts dorés autour desquels on meurt de faim, des crystaux pompeux chargés de fleurs pour tout dessert, ne remplissent point la place des mets : on n'y sait point l'art de nourrir l'estomac par les yeux ; mais on y sait celui d'ajouter du charme à la bonne chere, de manger beaucoup sans s'incommoder, de s'égayer à boire sans altérer sa raison, de tenir table long-temps sans ennui, & d'en sortir toujours sans dégoût.

Il y a au premier étage une petite salle à manger différente de celle où l'on mange ordinairement, laquelle est au rez-de-chaussée. Cette salle particuliere est à l'angle de la maison & éclairée de deux côtés. Elle

donne par l'un ſur le jardin, au-delà duquel on voit le lac à travers les arbres; par l'autre on apperçoit ce grand côteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux des richeſſes qu'on y recueillera dans deux mois. Cette piece eſt petite, mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'eſt-là que Julie donne ſes petits feſtins à ſon pere, à ſon mari, à ſa couſine, à moi, à elle-même, & quelquefois à ſes enfants. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert on ſait d'avance ce que cela veut dire, & M. de Wolmar l'appelle en riant le ſallon d'Apollon; mais ce ſallon ne differe pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives que par celui des mets. Les ſimples hôtes n'y ſont point admis; jamais on n'y mange quand on a des étrangers : c'eſt l'aſyle inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'eſt la ſociété des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table; elle eſt une ſorte d'initiation à l'intimité, & jamais il ne s'y raſſemble que des gens qui voudroient n'être plus ſéparés. Milord, la fête vous attend, & c'eſt dans cette ſalle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je fus traité dans le ſallon d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite : mais ce ſouper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne ſais quel délicieux mêlange de familiarité, de plaiſir,

d'union, d'aiſance que je n'avois point encore éprouvé. Je me ſentois plus libre ſans qu'on m'eût averti de l'être ; il me ſembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domeſtiques m'invitoit à n'avoir plus de réſerve au fond de mon cœur : c'eſt-là qu'à l'inſtance de Julie je repris l'uſage quitté depuis tant d'années de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce ſouper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas ſe fuſſent paſſés de même. Je ne connoiſſois point cette charmante ſalle, dis-je à Madame de Wolmar ; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours ? Voyez, dit-elle, elle eſt ſi jolie ! ne ſeroit-ce pas dommage de la gâter ! Cette réponſe me parut trop loin de ſon caractere, pour n'y pas ſoupçonner quelque ſens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne raſſemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domeſtiques, & cauſer plus en liberté ! C'eſt, me répondit-elle encore, que cela ſeroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à ſon aiſe eſt enfin le pire de tous. Il ne m'en fallut pas davantage pour concevoir ſon ſyſtême, & je jugeai qu'en effet l'art d'aſſaiſſonner les plaiſirs, n'eſt que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle ſe met avec plus de ſoin qu'elle ne faiſoit autrefois. La ſeule vanité qu'on lui ait jamais reprochée, étoit de négliger ſon ajuſtement. L'orgueilleuſe avoit

ſes raiſons, & ne me laiſſoit point de prétexte pour méconnoître ſon empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me ſembler naturel ; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans ſa négligence ; elle ſe ſeroit coëffé d'un ſac, que je l'aurois accuſée de coquetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui ; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée, pour ne ſembler plus qu'une jolie femme, ſi je n'avois découvert la cauſe de ce nouveau ſoin. J'y fus trompé les premiers jours, & ſans ſonger qu'elle n'étoit pas miſe autrement qu'à mon arrivée, où je n'étois point attendu, j'oſai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me déſabuſai durant l'abſence de M. de Wolmar. Dès le lendemain, ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'œil ne pouvoit ſe laſſer, ni cette ſimplicité touchante & voluptueuſe qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modeſtie qui parle au cœur par les yeux, qui n'inſpire que du reſpect, & que la beauté rend plus impoſante. La dignité d'épouſe & de mere régnoit ſur tous ſes charmes ; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave ; & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ſes traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans ſon maintien ni dans ſes manieres ; ſon égalité, ſa candeur ne connurent jamais les ſimagrées. Elle uſoit ſeulement du talent naturel aux

femmes, de changer quelquefois nos ſentiments & nos idées par un ajuſtement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer ſur les cœurs l'empire du goût, en faiſant de rien quelque choſe. Le jour qu'elle attendoit ſon mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ſes graces naturelles ſans les couvrir; elle étoit éblouiſſante en ſortant de ſa toilete: je trouvai qu'elle ne ſavoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus ſimple, & je me dis avec dépit, en pénétrant l'objet de ſes ſoins: en fit-elle jamais autant pour l'amour?

Ce goût de parure s'étend de la maîtreſſe de la maiſon à tout ce qui la compoſe. Le maître, les enfants, les domeſtiques, les chevaux, les bâtiments, les jardins, les meubles, tout eſt tenu avec un ſoin qui marque qu'on n'eſt pas au-deſſous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y eſt en effet, s'il eſt vrai qu'elle conſiſte moins dans la richeſſe de certaines choſes, que dans un bel ordre du tout, qui marque le concert des parties, & l'unité d'intention de l'ordonnateur (*). Pour moi, je trouve au moins que c'eſt une

(*) Cela me paroît inconteſtable. Il y a de la magnificence dans la ſymmétrie d'un grand palais; il n'y en a point dans une foule de maiſons confuſément entaſſées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde, quoiqu'il ne s'y trouve peut-être point un ſeul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux

idée plus grande & plus noble de voir dans une maiſon ſimple & modeſte , un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun , que de voir régner dans un palais la diſcorde & le trouble , & chacun de ceux qui l'habitent , chercher ſa fortune & ſon bonheur dans la ruine d'un autre & dans le déſordre général. La maiſon bien réglée eſt une , & forme un tout agréable à voir : dans le palais , on ne trouve qu'un aſſemblage confus de divers objets dont la liaiſon n'eſt qu'apparente. Au premier coup d'œil on croit voir une fin commune ; en y regardant mieux on eſt bientôt détrompé.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle , il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe on a moins beſoin de modération que de goût. La ſymmétrie & la régularité plaiſent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide : mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre ni au bonheur & n'a pour objet que de frapper les yeux , quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples , que dans celles qui ſont offuſquées

que celui d'un ſoldat. En un mot , la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand ; ce qui fait que de tous les ſpectacles imaginables le plus magnifique eſt celui de la nature.

de

de richeſſes ? L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte (*) ? L'idée de la grandeur ? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſi-tôt, pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaiſſelle d'argent, pourquoi n'eſt-elle pas d'or ? Cet homme qui dore ſon carroſſe, pourquoi ne dore-t il pas ſes lambris ! Si ſes lambris ſont dorés, pourquoi ſon toît ne l'eſt-il pas ! Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fût arrêté, n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain, montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere !

Au contraire, un ordre de choſes ou

(*) Le bruit des gens d'une maiſon trouble inceſſamment le repos du Maître ; il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ſes créanciers lui fait payer cher celle de ſes admirateurs. Ses appartements ſont ſi ſuperbes qu'il eſt forcé de coucher dans un bouge pour être à ſon aiſe, & ſon ſinge eſt quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de ſon cuiſinier & jamais de ſa faim ; s'il veut ſortir, il eſt à la merci de ſes chevaux ; mille embarras l'arrêtent dans les rues ; il brûle d'arriver & ne ſait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de ſon habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied : mais s'il perd un rendez-vous avec ſa maîtreſſe, il en eſt bien dédommagé par les paſſants : chacun remarque ſa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'eſt Monſieur un tel.

rien n'est donné à l'opinion, où tout a son utilité réelle, & qui se borne aux vrais besoins de la nature, n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que sous des rapports agréables, comme se suffisant à lui-même; que l'image de sa foiblesse n'y paroît point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attristantes. Je défie aucun homme sensé de contempler une heure durant le palais d'un Prince & le faste qu'on y voit briller, sans tomber dans la mélancolie, & déplorer le sort de l'humanité. Mais l'aspect de cette maison & de la vie uniforme & simple de ses habitants répand dans l'ame des spectateurs un charme secret qui ne fait qu'augmenter sans cesse. Un petit nombre de gens doux & paisibles, unis par des besoins mutuels, & par une réciproque bienveillance, y concourt par divers soins à une fin commune: chacun trouvant dans son état tout ce qu'il faut pour en être content, & ne point désirer d'en sortir, on s'y attache comme y devant rester toute la vie, & la seule ambition qu'on regarde, est celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent, & tant de zele dans ceux qui obéissent, que des égaux eussent pu distribuer entr'eux les mêmes emplois, sans qu'aucun se fût plaint de son partage. Ainsi nul n'envie celui d'un autre; nul ne croit pouvoir augmenter sa

fortune que par l'augmentation du bien commun : les maîtres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne fauroit qu'ajouter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les chofes utiles, & qu'elles y font toutes, en forte qu'on n'y fouhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puiffe dire, pourquoi n'y en a-t-il pas davantage ? Ajoutez-y du galon, des tableaux, un luftre, de la dorure, à l'inftant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le néceffaire, & nulle trace de fuperflu, on eft porté à croire que, s'il n'y eft pas, c'eft qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que fi on le vouloit, il y régneroit avec la même profufion. En voyant continuellement les biens refluer au-dehors par l'affiftance du pauvre, on eft porté à dire : cette maifon ne peut contenir toutes fes richeffes. Voilà, ce me femble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus inftruit de ce qui fervoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. & Madame de Wolmar. Il n'eft pas poffible qu'un fi modique revenu fuffife à tant de dépenfes. Ils fe mirent à rire, & me firent voir que, fans rien retrancher dans leur maifon, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup & d'augmenter leur revenu plutôt que de fe ruiner. Notre grand fecret pour être riches, me dirent-ils, eft d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il

ſe peut dans l'uſage de nos biens, les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne ſe fait ſans perte, & ces pertes multipliées réduiſent preſque à rien d'aſſez grands moyens, comme à force d'être brocantée une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le tranſport de nos revenus s'évite en les employant ſur le lieu; l'échange s'en évite encore en les conſommant en nature; & dans l'indiſpenſable converſion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels, où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me paroît pas ſans inconvénient. Outre les ſoins importuns auxquels elle aſſujétit, le profit doit être plus apparent que réel, & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens, l'emporte probablement ſur le gain que feroient avec vous vos fermiers: car le travail ſe fera toujours avec plus d'économie, & la récolte avec plus de ſoin par un payſan que par vous. C'eſt une erreur, me répondit M. de Wolmar; le payſan ſe ſoucie moins d'augmenter le produit que d'épargner ſur les frais, parce que les avances lui ſont plus pénibles que les profits ne lui ſont utiles; comme ſon objet n'eſt pas tant de mettre un fond en valeur

que d'y faire peu de dépenſe, s'il s'aſſure un gain actuel, c'eſt bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuiſant, & le mieux qui puiſſe arriver eſt qu'au lieu de l'épuiſer il la néglige. Ainſi, pour un peu d'argent comptant, recueilli ſans embarras, un propriétaire oiſif prépare à lui ou à ſes enfants de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruine de ſon patrimoine.

D'ailleurs, pourſuivit M. de Wolmar, je ne diſconviens pas que je ne faſſe la culture de mes terres à plus grands frais que ne feroit un fermier; mais auſſi le profit du fermier c'eſt moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure, le produit eſt beaucoup plus grand; de ſorte qu'en dépenſant davantage, je ne laiſſe pas de gagner encore. Il y a plus, cet excès de dépenſe n'eſt qu'apparent, & produit réellement une très-grande économie; car, ſi d'autres cultivoient nos terres, nous ſerions oiſif: il faudroit demeurer à la ville, la vie y feroit plus chere; il nous faudroit des amuſements qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici, & nous feroient moins ſenſibles. Ces ſoins que vous appellez importuns, ſont à la fois nos devoirs & nos plaiſirs; graces à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne ſont jamais pénibles: ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaiſies ruineuſes dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût, & tout ce qui contribue à notre bien-être devient pour nous un amuſement.

Jettez les yeux tout autour de vous, ajoutoit ce judicieux pere de famille, vous n'y verrez que des choses utiles, qui ne nous coûtent presque rien, & nous épargnent mille vaines dépenses. Les seules denrées du crû couvrent notre table, les seules étoffes du pays composent presque nos meubles & nos habits : rien n'est méprisé parce qu'il est commun : rien n'est estimé parce qu'il est rare. Comme tout ce qui vient de loin est sujet à être déguisé ou falsifié, nous nous bornons par délicatesse autant que par modération, au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous, & dont la qualité n'est pas suspecte. Nos mets sont simples, mais choisis. Il ne manque à notre table pour être somptueuse, que d'être servie loin d'ici ; car tout y est bon, tout y seroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure, qui, comme vous voyez, n'est pas négligée ; mais l'élégance y préside seule, la richesse ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux chose, & celui qu'elles ont réellement. C'est à ce dernier seul que Julie s'attache, & quand il est question d'une étoffe, elle ne cherche pas tant si elle est ancienne ou nouvelle, que si elle est bonne & si elle lui sied. Souvent même la nouveauté seule est pour elle un motif d'exclusion, quand cette

nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas ou qu'elles ne ſauroient garder.

Conſidérez encore qu'ici l'effet de chaque choſe vient moins d'elle-même que de ſon uſage & de ſon accord avec le reſte, de ſorte qu'avec des parties de peu de valeur Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner ſeul la valeur aux choſes. Autant la loi de la mode eſt inconſtante & ruineuſe, autant la ſienne eſt économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois eſt toujours bien; s'il eſt rarement à la mode, en revanche il n'eſt jamais ridicule, & dans ſa modeſte ſimplicité, il tire de la convenance des choſes des regles inaltérables & ſûres, qui reſtent quand les modes ne ſont plus.

Ajoutez enfin que l'abondance du ſeul néceſſaire ne peut dégénérer en abus; parce que le néceſſaire a ſa meſure naturelle, & que les vrais beſoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépenſe de vingt habits en un ſeul, & manger en un repas le revenu d'une année; mais on ne ſauroit porter deux habits en même-temps, ni dîner deux fois en un jour. Ainſi l'opinion eſt illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés, & celui qui dans un état médiocre ſe borne au bien-être, ne riſque point de ſe ruiner.

Voilà, mon cher, continuoit le ſage Wolmar, comment avec de l'économie & des ſoins on peut ſe mettre au-deſſus de ſa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'aug-

menter la nôtre ſans changer notre maniere de vivre ; car il ne ſe fait ici preſque aucune avance, qui n'ait un produit pour objet, & tout ce que nous dépenſons nous rend de quoi dépenſer beaucoup plus.

Hé bien, Milord, rien de tout cela ne paroît au premier coup d'œil ! Par-tout un air de profuſion couvre l'ordre qui le donne ; il faut du temps pour appercevoir des loix ſomptuaires qui menent à l'aiſance & au plaiſir, & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchiſſant le contentement augmente, parce qu'on voit que la ſource en eſt intariſſable, & que l'art de goûter le bonheur de la vie ſert encore à le prolonger. Comment ſe laſſeroit-on d'un état ſi conforme à la nature ? Comment épuiſeroit-on ſon héritage en l'améliorant tous les jours ? Comment ruineroit-on ſa fortune en ne conſommant que ſes revenus ? Quand chaque année on eſt ſûr de la ſuivante, qui peut troubler la paix de celle qui court ? Ici le fruit du labeur paſſé ſoutient l'abondance préſente, & le fruit du labeur préſent annonce l'abondance à venir ; on jouit à la fois de ce qu'on dépenſe & de ce qu'on recueille, & les divers temps ſe raſſemblent pour affermir la ſécurité du préſent.

Je ſuis entré dans tous les détails du ménage, & j'ai par-tout vu régner le même eſprit. Toute la broderie & la dentelle ſortent du gynécée ; toute la toile eſt filée dans

dans la baſſe-cour, ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoie à des manufactures, dont on tire en échange des draps pour habiller les gens ; le vin, l'huile & le pain ſe font dans la maiſon ; on a des bois en coupe réglée autant qu'on en peut conſommer ; le boucher ſe paie en bétail, l'épicier reçoit du bled pour ſes fournitures ; le ſalaire des ouvriers & des domeſtiques ſe prend ſur le produit des terres qu'ils font valoir ; le loyer des maiſons de la ville ſuffit pour l'ameublement de celles qu'on habite ; les rentes ſur les fonds publics fourniſſent à l'entretien des Maîtres, & au peu de vaiſſelle qu'on ſe permet ; la vente des vins & des bleds qui reſtent, donne un fonds qu'on laiſſe en réſerve pour les dépenſes extraordinaires ; fonds que la prudence de Julie ne laiſſe jamais tarir, & que ſa charité laiſſe encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choſes de pur agrément, que le profit du travail qui ſe fait dans la maiſon, celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter, &c. Ainſi le produit & l'emploi ſe trouvant toujours compenſés par la nature des choſes, la balance ne peut être rompue, & il eſt impoſſible de ſe déranger.

Bien plus, les privations qu'elle s'impoſe par cette volupté tempérante dont j'ai parlé, ſont à la fois de nouveaux moyens de plaiſir & de nouvelles reſſources d'économie.

Par exemple, elle aime beaucoup le café ; chez sa mere elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût ; elle s'est bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, & dans le sallon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'est une petite sensualité qui la flatte plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguise & regle à la fois sa gourmandise. Au contraire, elle met à deviner & satisfaire les goûts de son pere & de son mari une attention sans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de graces, qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre, par le plaisir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suisse : elle ne manque jamais après le souper de faire servir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellents, & les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction si manifeste à ses maximes ; mais elle me rappella en riant un passage de Plutarque, où Flaminius compare les troupes Asiatiques d'Antiochus sous mille noms barbares, aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le Rancio, le Cherez, le

Malaga, le Chassaigne, le Syracuse dont vous buvez avec tant de plaisir, ne sont en effet que des vins de Lavaux diversement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boissons lointaines. Si elles sont inférieures en qualité aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvénients, & comme on est sûr de ce qui les compose, on peut au moins les boire sans risque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon pere & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les siens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont manquent tous les autres; c'est le plaisir qu'elle a pris à les préparer. Ah! reprit-elle, ils seront toujours exquis!

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de soins divers, le désœuvrement & l'oisiveté qui rendent nécessaires la compagnie, les visites & les sociétés extérieures, ne trouvent guere ici de place. On fréquente les voisins, assez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y assujétir. Les hôtes sont toujours bien venus, & ne sont jamais desirés. On ne voit précisément qu'autant de monde qu'il faut pour se conserver le goût de la retraite; les occupations champêtres tiennent lieu d'amusements, & pour qui trouve au sein de sa famille une douce société, toutes les autres sont bien insipides. La maniere dont on passe ici le temps est trop simple & trop uniforme pour

tenter beaucoup de gens (*) ; mais c'eſt par la diſpoſition du cœur de ceux qui l'ont adoptée qu'elle leur eſt intéreſſante. Avec une ame ſaine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmants devoirs de l'humanité, & à ſe rendre mutuellement la vie heureuſe ? Tous les ſoirs Julie, contente de ſa journée, n'en déſire point une différente pour le lendemain, & tous les matins elle demande au Ciel un jour ſemblable à celui de la veille : elle fait toujours les mêmes choſes, parce qu'elles ſont bien, & qu'elle ne connoît rien de mieux à faire. Sans doute elle jouit de toute la félicité permiſe à l'homme. Se plaire dans la durée de ſon état, n'eſt-ce pas un ſigne aſſuré qu'on y vit heureux ?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de déſœuvrés, qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y raſſemble intéreſſe le cœur par quelque endroit avantageux, & rachete quelques ridicules par mille vertus. De paiſibles campagnards, ſans monde & ſans politeſſe, mais bons, ſimples, honnêtes, & contents de leur ſort ; d'anciens Officiers retirés du ſervice ; des Commerçants ennuyés

(*) Je crois qu'un de nos beaux eſprits voyageant dans ce pays là, reçu & careſſé dans cette maiſon à ſon paſſage, feroit enſuite à ſes amis une relation bien plaiſante de la vie de manants qu'on y mene. Au reſte, je vois par les lettres de Miladi Cateſby que ce goût n'eſt pas particulier à la France, & que c'eſt apparemment auſſi l'uſage en Angleterre de tourner ſes hôtes en ridicule, pour prix de leur hoſpitalité.

de s'enrichir ; de sages meres de familles qui amenent leurs filles à l'école de la modestie & des bonnes mœurs : voilà le cortege que Julie aime à rassembler autour d'elle. Son mari n'est pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus sages à leurs dépens, reviennent sans chagrin cultiver le champ de leur pere, qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les événements de sa vie, ce ne sont point les aventures merveilleuses du riche Sindbad, racontant, au sein de la mollesse orientale, comment il a gagné ses trésors : ce sont les relations les plus simples de gens sensés, que les caprices du sort & les injustices des hommes ont rebutés des faux biens vainement poursuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des paysans a des charmes pour ces ames élevées, avec qui le sage aimeroit à s'instruire ? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoise des caracteres plus marqués, plus d'hommes pensants par eux-mêmes, que sous le masque uniforme des habitants des villes, où chacun se montre comme sont les autres, plutôt que comme il est lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs sensibles aux moindres caresses, & qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur esprit ne sont point façonnés par l'art ; ils n'ont point appris à se former sur nos mo-

deles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ſes tournées, M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard, dont le ſens & la raiſon le frappent, & qu'il ſe plaît à faire cauſer. Il l'amene à ſa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politeſſe & les airs de ſon état, mais la bienveillance & l'humanité de ſon caractere. On retient le bon homme à dîner. Julie le place à côté d'elle, le ſert, le careſſe, lui parle avec intérêt, s'informe de ſa famille, de ſes affaires, ne ſourit point de ſon embarras, ne donne point une attention gênante à ſes manieres ruſtiques; mais le met à ſon aiſe par la facilité des ſiennes, & ne ſort point avec lui de ce tendre & touchant reſpect dû à la vieilleſſe infirme, qu'honore une vie longue & paſſée ſans reproche. Le vieillard enchanté ſe livre à l'épanchement de ſon cœur; il ſemble reprendre un moment la vivacité de ſa jeuneſſe. Le vin bu à la ſanté d'une jeune Dame, en réchauffe mieux ſon ſang à demi-glacé. Il ſe ranime à parler de ſon ancien temps, de ſes amours, de ſes campagnes, des combats où il s'eſt trouvé, du courage de ſes compatriotes, de ſon retour au pays, de ſa femme, de ſes enfants, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remedes qu'il imagine. Souvent des longs diſcours de ſon âge, ſortent d'excellents préceptes moraux, ou des leçons d'a-

griculture ; & quand il n'y auroit dans les choſes qu'il dit, que le plaiſir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle paſſe après le dîner dans ſa chambre, & en rapporte un petit préſent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon homme. Elle le lui fait offrir par les enfants, & réciproquement il rend aux enfants quelque don ſimple & de leur goût, dont elle l'a ſecrétement chargé pour eux. Ainſi ſe forme de bonne heure l'étroite & douce bienveillance qui fait la liaiſon des états divers. Les enfants s'accoutument à honorer la vieilleſſe, à eſtimer la ſimplicité, & à diſtinguer le mérite dans tous les rangs. Les payſans, voyant leurs vieux peres fêtés dans une maiſon reſpectable, & admis à la table des maîtres, ne ſe tiennent point offenſés d'en être exclus ; ils ne s'en prennent point à leur rang, mais à leur âge ; ils ne diſent point, nous ſommes trop pauvres, mais nous ſommes trop jeunes pour être ainſi traités ; l'honneur qu'on rend à leurs vieillards, & l'eſpoir de le partager un jour, les conſolent d'en être privés, & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant le vieux bon homme, encore attendri des careſſes qu'il a reçues, revient dans ſa chaumiere, empreſſé de montrer à ſa femme & à ſes enfants les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille, qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte

avec emphase la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a servi, les vins dont il a goûté, les discours obligeants qu'on lui a tenus, combien on s'est informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des serviteurs, & généralement tout ce qui peut donner du prix aux marques d'estime & de bonté qu'il a reçues ; en le racontant il en jouit une seconde fois, & toute la maison croit jouir aussi des honneurs rendus à son chef. Tous bénissent de concert cette famille illustre & généreuse qui donne exemple aux grands & refuge aux petits, qui ne dédaigne point le pauvre, & rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaisantes. S'il est des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie & la bassesse en présence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en secret un cœur simple & reconnoissant au coin d'un foyer rustique.

C'est ainsi qu'un sentiment agréable & doux peut couvrir de son charme une vie insipide à des cœurs indifférents ; c'est ainsi que les soins, les travaux, la retraite, peuvent devenir des amusements par l'art de les diriger. Une ame saine peut donner du goût à des occupations communes, comme la santé du corps fait trouver bons les aliments les plus simples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuse avec tant de peine, doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec ce-

lui du devoir. Pour Julie, il lui eſt arrivé préciſément le contraire, & des ſoins qu'une certaine grandeur d'ame lui eût laiſſé négliger autrefois, lui deviennent intéreſſants par le motif qui les inſpire. Il faudroit être inſenſible pour être toujours ſans vivacité. La ſienne s'eſt développée par les mêmes cauſes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la ſolitude, pour ſe livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré ; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'eſt point de ces indolentes meres de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent à s'inſtruire des devoirs d'autrui, le temps qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus : elle agit. Comme elle ſe leve une heure plus tard que ſon mari, elle ſe couche auſſi plus tard d'une heure. Cette heure eſt le ſeul temps qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroît jamais aſſez longue pour tous les ſoins dont elle aime à la remplir.

Voilà, Milord, ce que j'avois à vous dire ſur l'économie de cette maiſon, & ſur la vie privée des Maîtres qui la gouvernent. Contents de leur ſort, ils en jouiſſent paiſiblement ; contents de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfants ; mais à leur laiſſer, avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domeſtiques affectionnés, le goût

du travail, de l'ordre, de la modération; & tout ce qui peut rendre douce & charmante à des gens ſenſés, la jouiſſance d'un bien médiocre, auſſi ſagement conſervé, qu'il fut honnêtement acquis.

LETTRE III. (*)

De Saint-Preux à Milord Edouard.

NOUS avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils ſont repartis hier, & nous recommençons, entre nous trois, une ſociété d'autant plus charmante, qu'il n'eſt rien reſté dans le fond des cœurs qu'on veuille ſe cacher l'un à l'autre. Quel plaiſir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance! Je ne reçois pas une marque d'eſtime de Julie & de ſon mari, que je ne me diſe avec une certaine fierté d'ame : enfin j'oſerai me montrer à lui. C'eſt par vos ſoins, c'eſt ſous vos yeux

(*) Deux lettres écrites en différents temps rouloient ſur le ſujet de celle-ci, ce qui occaſionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux lettres en une ſeule. Au reſte, ſans prétendre juſtifier l'exceſſive longueur de pluſieurs des lettres dont ce recueil eſt compoſé, je remarquerai que les lettres des ſolitaires ſont longues & rares, celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'obſerver cette différence pour en ſentir à l'inſtant la raiſon.

que j'espere honorer mon état présent de mes fautes passées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne, avec la conscience de sa victoire, une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui est grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un sacrifice qui nous a coûté si cher ? Non, Milord, je sens qu'à votre exemple, mon cœur va mettre à profit tous les ardents sentiments qu'il a vaincus. Je sens qu'il faut avoir été ce que je fus, pour devenir ce que je veux être.

Après six jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférents, nous avons passé aujourd'hui une matinée à l'angloise, réunis & dans le silence, goûtant à la fois le plaisir d'être ensemble, & la douceur du recueillement. Que les délices de cet état sont connues de peu de gens ! Je n'ai vu personne en France en avoir la moindre idée. La conversation des amis ne tarit jamais, disent-ils. Il est vrai, la langue fournit un babil facile aux attachements médiocres. Mais l'amitié, Milord, l'amitié ! sentiment vif & céleste, quels discours sont dignes de toi ? Quelle langue ose être ton interprete ? Jamais ce qu'on dit à son ami, peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés ? Mon Dieu qu'une main serrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir qui la suit disent de choses, & que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela ! O veillées

de Besançon ! moments consacrés au silence & recueillis par l'amitié ! O Bomston ! ame grande, ami sublime ! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il est sûr que cet état de contemplation, fait un des grands charmes des hommes sensibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont besoin d'être sans témoins pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueillis, pour ainsi dire, l'un dans l'autre : les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne. Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même : il semble que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment, & comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

Deux heures se sont ainsi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extase, plus douce mille fois que le froid repos des Dieux d'Epicure. Après le déjeûner, les enfants sont entrés, comme à l'ordinaire, dans la chambre de leur mere ; mais au lieu d'aller ensuite s'enfermer avec eux dans le gynécée, selon sa coutume, pour nous dédommager en quelque sorte du temps perdu sans nous voir, elle les a fait rester avec elle, & nous ne nous sommes point quittés jusqu'au dîner. Henriete, qui commence à savoir



La matinée a langloise

tenir l'aiguille, travailloit assise devant la Fanchon, qui faisoit de la dentelle, & dont l'oreiller posoit sur le dossier de sa petite chaise. Les deux garçons feuilletoient sur une table un recueil d'images, dont l'ainé expliquoit les sujets au cadet. Quand il se trompoit, Henriete attentive, & qui sait le recueil par cœur, avoit soin de le corriger. Souvent feignant d'ignorer à quelle estampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de se lever, d'aller & venir de sa chaise à la table, & de la table à sa chaise. Ces promenades ne lui déplaisoient pas, & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit Mali; quelquefois même il s'y joignoit un baiser, que sa bouche enfantine sait mal appliquer encore, mais dont Henriete, déjà plus savante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons, qui se prenoient & se donnoient sans beaucoup de soin, mais aussi sans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés sous le livre.

Madame de Wolmar brodoit près de la fenêtre, vis-à-vis des enfants; nous étions son mari & moi encore autour de la table à thé, lisant la gazette, à laquelle elle prêtoit assez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement singulier de son peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions sur le bon naturel de cette nation douce &

bienveillante, que toutes haïſſent & qui n'en hait aucune; ajoutant qu'elle n'envioit du rang ſuprême que le plaiſir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit ſon mari d'un ton qu'il m'eût dû laiſſer prendre; il y a long-temps que nous ſommes tous vos ſujets. A ce mot, ſon ouvrage eſt tombé de ſes mains, elle a tourné la tête & jetté ſur ſon digne époux un regard ſi touchant, ſi tendre, que j'en ai treſſailli moi-même. Elle n'a rien dit: qu'eût-elle dit qui valût ce regard? Nos yeux ſe ſont auſſi rencontrés. J'ai ſenti, à la maniere dont ſon mari m'a ſerré la main, que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expanſive agiſſoit autour d'elle, & triomphoit de l'inſenſibilité même.

C'eſt dans ces diſpoſitions qu'a commencé le ſilence dont je vous parlois; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manege des enfants; encore, auſſitôt que nous avons ceſſé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le recueillement univerſel. C'eſt la petite ſurintendante qui la premiere s'eſt miſe à baiſſer la voix, à faire ſigne aux autres, à courir ſur la pointe du pied, & leurs jeux ſont devenus d'autant plus amuſants que cette légere contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce ſpectacle, qui ſembloit être mis ſous nos yeux pour prolonger notre attendriſſement, a produit ſon effet naturel.

Ammutiſcon le lingue, e parlan l'alme. (a)

Que de choſes ſe ſont dites ſans ouvrir la bouche ! Que d'ardents ſentiments ſe ſont communiqués ſans la froide entremiſe de la parole ! Inſenſiblement Julie s'eſt laiſſée abſorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux ſe ſont tout-à-fait fixés ſur ſes trois enfants, & ſon cœur, ravi dans une ſi délicieuſe extaſe, animoit ſon charmant viſage de tout ce que la tendreſſe maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laiſſions entraîner Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfants, qui les cauſoient, les ont fait finir. L'ainé, qui s'amuſoit aux images, voyant que les onchets empêchoient ſon frere d'être attentif, a pris le temps qu'il les avoit raſſemblés, & lui donnant un coup ſur la main, les a fait ſauter par la chambre. Marcellin s'eſt mis à pleurer, & ſans s'agiter pour le faire taire, madame de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'eſt tu ſur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, ſans qu'il ait recommencé de pleurer, comme je m'y étois attendu. Cette circonſtance, qui n'étoit rien, m'en a rappellé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait

(*) Les langues ſe taiſent, mais les cœurs parlent.
Marini.

nulle attention, & je ne me souviens pas, en y pensant, d'avoir vu d'enfants à qui l'on parlât si peu & qui fussent moins incommodes. Ils ne quittent presque jamais leur mere, & à peine s'apperçoit-on qu'ils soient là. Ils sont vifs, étourdis, semillants, comme il convient à leur âge; jamais importuns ni criards, & l'on voit qu'ils sont discrets avant de savoir ce que c'est que discrétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce sujet m'a conduit, c'étoit que cela se fît comme de soi-même, & qu'avec une si vive tendresse pour ses enfants, Julie se tourmentât si peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empresser à les faire parler ou taire, ni à leur prescrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne dispute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amusements: on diroit qu'elle se contente de les voir & de les aimer, & que quand ils ont passé leur journée avec elle, tout son devoir de mere est rempli.

Quoique cette paisible tranquillité me parût plus douce à considérer que l'inquiete sollicitude des autres meres, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de sujets de l'être: une activité superflue sied si bien à l'amour maternel! Tout ce que je voyois de bon dans ses enfants, j'aurois voulu l'attribuer à ses soins; j'aurois voulu qu'ils dussent moins à la nature & davantage à leur mere: je leur aurois

presque

presque désiré des défauts pour la voir plus empressée à les corriger.

Après m'être occupé long-temps de ces réflexions en silence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel récompense la vertu des meres par le bon naturel des enfants : mais ce bon naturel veut être cultivé. C'est dès leur naissance que doit commencer leur éducation. Est-il un temps plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire ? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité ? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me désobéissent ? Cela seroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'est mise à sourire, en regardant son mari, & me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions causer tous trois sans être entendus des enfants.

C'est-là que, m'expliquant à loisir ses maximes, elle m'a fait voir, sous cet air de négligence, la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendresse maternelle. Long-temps, m'a-t-elle dit, j'ai pensé comme vous sur les instructions prématurées, & durant ma premiere grossesse, effrayée de tous mes devoirs & des soins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois souvent à monsieur de Wolmar avec inquiétude. Quel

meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un obſervateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un pere le ſang-froid d'un philoſophe? Il remplit & paſſa mon attente; il diſſipa mes prejugés & m'apprit à m'aſſurer avec moins de peine un ſuccès beaucoup plus étendu. Il me fit ſentir que la premiere & plus importante éducation, celle préciſément que tout le monde oublie (*), eſt de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parents qui ſe piquent de lumieres eſt de ſuppoſer les enfants raiſonnables dès leur naiſſance, & de leur parler comme à des hommes avant même qu'ils ſachent parler. La raiſon eſt l'inſtrument qu'on penſe employer à les inſtruire, au lieu que les autres inſtruments doivent ſervir à former celui-là, & que de toutes les inſtructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement eſt la raiſon même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs maîtres, à devenir diſputeurs & mutins, & tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité, qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

(*) Loke lui-même, le ſage Loke l'a oubliée; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfants, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

Il n'y a point de patience que ne lasse enfin l'enfant qu'on veut élever ainsi; & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes, les parents ne pouvant plus supporter le tracas des enfants, sont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maîtres, comme si l'on pouvoit jamais espérer d'un précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un pere.

La nature, a continué Julie, veut que les enfants soient enfants avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, & ne tarderont pas à se corrompre; nous aurons de jeunes Docteurs & de vieux enfants. L'enfance a des manieres de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.

La raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années, & quand le corps a pris une certaine consistance. L'intention de la nature est donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce. Les enfants sont toujours en mouvement; le repos & la réflexion sont l'aversion de leur âge: une vie appliquée & sédentaire les empêche de croître & de profiter; leur esprit ni leur corps ne peu-

vent ſupporter la contrainte. Sans ceſſe enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur ; ils deviennent délicats, foibles, mal-ſains, plutôt hébêtés que raiſonnables, & l'ame ſe ſent toute la vie du dépériſſement du corps.

Quand toutes ces inſtructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuiſent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indiſtinctement, & ſans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la conſtitution commune à l'eſpece, chacun apporte en naiſſant un tempérament particulier qui détermine ſon génie & ſon caractere, & qu'il ne s'agit ni de changer ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caracteres ſont bons & ſains en eux-mêmes, ſelon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature. (*) Tous les vices qu'on impute au naturel ſont l'effet des mauvaiſes formes qu'il a reçues. Il n'y a point de ſcélérat dont les penchants mieux dirigés n'euſſent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'eſprit faux dont on n'eût tiré des talents utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monſtrueuſes qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien com-

(*) Cette doctrine ſi vraie me ſurprend dans M. de Wolmar ; on verra bientôt pourquoi.

mun dans le fyſtême univerſel. Tout homme a ſa place aſſignée dans le meilleur ordre des choſes; il s'agit de trouver cette place & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau & toujours ſous une même formule, ſans égard à la prodigieuſe diverſité des eſprits? Qu'on donne à la plupart des inſtructions nuiſibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en ſubſtituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indiſtinctement aux mêmes choſes tant de talents divers, on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des ſoins perdus à gâter dans les enfants les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat paſſager & frivole qu'on leur préfere, ſans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin pour le prix de tant de peine indiſcrétement priſes, tous ces petits prodiges deviennent des eſprits ſans force & des hommes ſans mérite, uniquement remarquables par leur foibleſſe & par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie; mais j'ai peine à les accorder avec vos propres ſentiments ſur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talents naturels de chaque individu, ſoit pour ſon propre bonheur, ſoit pour le vrai bien de

la société. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modele de l'homme raisonnable & de l'honnête homme ; puis rapprocher chaque enfant de ce modele par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les passions, en perfectionnant la raison, en corrigeant la nature..... Corriger la nature, a dit Wolmar en m'interrompant ! ce mot est beau ; mais avant que de l'employer, il falloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponse très-péremptoire, à ce qu'il me sembloit, étoit de nier le principe ; c'est ce que j'ai fait. Vous supposez toujours que cette diversité d'esprit & de génies qui distingue les individus est l'ouvrage de la nature ; & cela n'est rien moins qu'evident. Car enfin, si les esprits sont différents, ils sont inégaux ; & si la nature les a rendus inégaux, c'est en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or quant aux sens & à la mémoire, il est prouvé par l'expérience que leurs divers degrés d'étendue & de perfection ne sont point la mesure de l'esprit des hommes ; & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des passions qui nous animent, & il est encore prouvé que tous les hommes sont par leur nature susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit.

Que si la diversité des esprits, au lieu

de venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'eſt-à-dire des diverſes idées, des divers ſentiments qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent, les circonſtances où nous nous trouvons, & toutes les impreſſions que nous recevons, bien loin d'attendre pour élever les enfants qu'on connût le caractere de leur eſprit, il faudroit au contraire ſe hâter de déterminer convenablement ce caractere par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas ſa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorſqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui ſont dans la cour. Ils ſont de la même portée; ils ont été nourris & traités de même; ils ne ſe ſont jamais quittés: cependant l'un des deux eſt vif, gai, careſſant, plein d'intelligence: l'autre lourd, peſant, hargneux, & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La ſeule différence des tempéraments a produit en eux celle des caracteres, comme la ſeule différence de l'organiſation intérieure produit en nous celle des eſprits: tout le reſte a été ſemblable... Semblable, ai-je interrompu! quelle différence! Combien de petits objets ont agi ſur l'un & non pas ſur l'autre! combien de petites circonſtances les ont frappés diverſement, ſans que vous vous en ſoyez apperçu! Bon, a-t-il repris, vous voilà raiſonnant comme les aſtrologues. Quand on leur oppoſoit que deux hommes nés ſous le même

aſpect avoient des fortunes ſi diverſes, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils ſoutenoient que, vu la rapidité des Cieux, il y avoit une diſtance immenſe du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre, & que, ſi l'on eût pu marquer les deux inſtants précis de leurs naiſſances, l'objection ſe fût tournée en preuve.

Laiſſons, je vous prie, toutes ces ſubtilités, & nous en tenons à l'obſervation. Elle nous apprend qu'il y a des caracteres qui s'annoncent preſque en naiſſant, & des enfants qu'on peut étudier ſur le ſein de leur nourrice. Ceux-là font une claſſe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres, qui ſe développent moins vîte, vouloir former leur eſprit avant de le connoître, c'eſt s'expoſer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à ſa place. Platon, votre maître, ne ſoutenoit-il pas que tout le ſavoir humain, toute la philoſophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déjà? Cela n'eſt vrai ni de nos ſentiments ni de nos idées; mais cela eſt vrai de nos diſpoſitions à les acquérir. Pour changer un eſprit, il faudroit changer l'organiſation intérieure; pour changer un caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais oui dire qu'un emporté ſoit devenu flegmatique, & qu'un eſprit méthodi-

que

que & froid ait acquis de l'imagination ? Pour moi je trouve qu'il feroit tout auffi aifé de faire un blond d'un brun, & d'un fot un homme d'efprit. C'eft donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers efprits fur un modele commun. On peut les contraindre & non les changer : on peut empêcher les hommes de fe montrer tels qu'ils font, mais non les faire devenir autres ; & s'ils fe déguifent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occafions importantes reprendre leur caractere originel, & s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoiffent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le caractere & de plier le naturel, mais au contraire de le pouffer auffi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere ; car c'eft ainfi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'acheve en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le caractere, il faut l'étudier, attendre paifiblement qu'il fe montre, lui fournir les occafions de fe montrer, & toujours s'abftenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des ailes, à d'autres des entraves ; l'un veut être preffé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide ; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme eft fait pour porter la connoiffance humaine jufqu'à fon dernier terme ; à tel autre il eft même funefte de

ſavoir lire. Attendons la premiere étincelle de la raiſon ; c'eſt elle qui fait ſortir le caractere & lui donne ſa véritable forme ; c'eſt par elle auſſi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raiſon de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie que vous mettez en oppoſition, je ne ſais ce que vous y voyez de contradictoire : pour moi, je les trouve parfaitement d'accord ; chaque homme apporte en naiſſant un caractere, un génie & des talents qui lui ſont propres. Ceux qui ſont deſtinés à vivre dans la ſimplicité champêtre n'ont pas beſoin pour être heureux du développement de leurs facultés, & leurs talents enfouis ſont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil, où l'on a moins beſoin de bras que de têtes, & où chacun doit compte à ſoi-même & aux autres de tout ſon prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin, & ſur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas on n'a d'égard qu'à l'eſpece, chacun fait ce que font tous les autres ; l'exemple eſt la ſeule regle, l'habitude eſt le ſeul talent, & nul n'exerce de ſon ame que la partie commune à tous. Dans le ſecond, on s'applique à l'individu, à l'homme en général ; on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir

de plus qu'un autre ; on le ſuit auſſi loin que la nature le mene, & l'on en fera le plus grand des hommes s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes ſe contrediſent ſi peu que la pratique en eſt la même pour le premier âge. N'inſtruiſez point l'enfant du Villageois, car il ne lui convient pas d'être inſtruit. N'inſtruiſez pas l'enfant du Citadin, car vous ne ſavez pas encore quelle inſtruction lui convient. En tout état de cauſe, laiſſez former le corps, juſqu'à ce que la raiſon commence à poindre : alors c'eſt le moment de la cultiver.

Tout cela me paroîtroit fort bien, ai-je dit, ſi je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode ; c'eſt de laiſſer prendre aux enfants mille mauvaiſes habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes ; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frappe leurs yeux, parce que cet exemple eſt commode à ſuivre, & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occaſion leur indiſcrete volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables... Mais, a repris M. de Wolmar, il me ſemble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, & que c'eſt ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'eſt préciſément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles ? Comment s'y eſt-elle priſe ? Qu'a-t-elle ſubſ-

titué au joug de la discipline ? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'instant, celui de la nécessité ; mais en vous détaillant sa conduite, elle vous fera mieux entendre ses vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer sa méthode, & après une courte pause, voici à peu près comme elle m'a parlé.

Heureux les enfants bien nés, mon aimable ami ! Je ne présume pas autant de nos soins que M. de Wolmar. Malgré ses maximes, je doute qu'on puisse jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractere, & que tout naturel puisse être tourné à bien : mais au surplus, convaincue de la bonté de sa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma premiere espérance est que des méchants ne seront pas sortis de mon sein ; la seconde est d'élever assez bien les enfants que Dieu m'a donnés, sous la direction de leur pere, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui ressembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les regles qu'il m'a prescrites, en leur donnant un principe moins philosophique & plus convenable à l'amour maternel ; c'est de voir mes enfants heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mere, & tous les soins de mes jours sont destinés à l'accomplir. La premiere fois que je tins mon fils ainé dans mes bras, je songeai que l'enfance est presque un quart des plus longues vies,

qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'est une bien cruelle prudence de rendre cette ptemiere portion malheureuse pour assurer le bonheur du reste, qui peut-être ne viendra jamais. Je songeai que durant la foiblesse du premier âge, la nature assujétit les enfants de tant de manieres, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujétissement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, & dont ils peuvent si peu abuser. Je résolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il seroit possible, de lui laisser tout l'usage de ses petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvements de la nature. J'ai déjà gagné à cela deux grands avantages; l'un d'écarter de son ame naissante le mensonge, la vanité, la colere, l'envie, en un mot tous les vices qui naissent de l'esclavage, & qu'on est contraint de fomenter dans les enfants, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige; l'autre de laisser fortifier librement son corps par l'exercice continuel que l'instinct lui demande. Accoutumé tout comme les paysans à courir tête nue au soleil, au froid, à s'essouffler, à se mettre en sueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & se rend plus robuste en vivant plus content. C'est le cas de songer à l'âge d'homme & aux accidents de l'humanité. Je vous l'ai déjà dit, je crains cette pusillanimité meurtriere qui, à force de délicatesse & de soins, affoiblit, efféмine un enfant, la tourmente par

une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expose pour toute ſa vie aux périls inévitables dont elle veut le préſerver un moment, & pour lui ſauver quelques rhumes dans ſon enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleuréſies, des coups de ſoleil, & la mort, étant grand.

Ce qui donne aux enfants livrés à eux-mêmes la plupart des défauts dont vous parliez, c'eſt lorſque non contents de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'inſenſée indulgence des meres, à qui l'on ne complaît qu'en ſervant toutes les fantaiſies de leurs enfants. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vu dans les miens qui ſentît l'empire & l'autorité, même avec le dernier domeſtique, & que vous ne m'avez pas vu, non plus, applaudir en ſecret aux fauſſes complaiſances qu'on a pour eux. C'eſt ici que je crois ſuivre une route nouvelle & ſûre pour rendre à la fois un enfant libre, paiſible, careſſant, docile, & cela par un moyen fort ſimple, c'eſt de le convaincre qu'il n'eſt qu'un enfant.

A conſidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miſérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait ſi grand beſoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant ? Ne ſemble-t-il pas que c'eſt pour cela que les premieres voix qui lui ſont ſuggérées par la nature ſont les cris & les plaintes ;

qu'elle lui a donné une figure si douce & un air si touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impunément un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, & d'aveugles parents approuvant cette audace l'exercent à devenir le tyran de sa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur.

Quant à moi, je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuse image de l'empire & de la servitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penser qu'il fût plutôt servi par devoir que par pitié. Ce point est, peut-être, le plus difficile & le plus important de toute l'éducation, & c'est un détail qui ne finiroit point que celui de toutes les précautions qu'il m'a fallu prendre pour prévenir en lui cet instinct si prompt à distinguer les services mercenaires des domestiques, de la tendresse des soins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aye employé a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impossibilité où le tient son âge de vivre sans notre assistance. Après quoi je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les secours qu'on est forcé de recevoir d'autrui sont des actes de dépendance ; que les domestiques ont une

véritable supériorité sur lui, en ce qu'il ne sauroit se passer d'eux, tandis qu'il ne leur est bon à rien; de sorte que, bien loin de tirer vanité de leurs services, il les reçoit avec une sorte d'humiliation, comme un témoignage de sa foiblesse, & il aspire ardemment au temps où il sera assez grand & assez fort pour avoir l'honneur de se servir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, seroient difficiles à établir dans des maisons où le pere & la mere se font servir comme des enfants: mais dans celle-ci, où chacun, à commencer par vous, a ses fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maîtres n'est qu'un échange perpétuel de services & de soins, je ne crois pas cet établissement impossible. Cependant il me reste à concevoir comment des enfants accoutumés à voir prévenir leurs besoins n'étendent pas ce droit à leurs fantaisies, ou comment ils ne souffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domestique qui traitera de fantaisie un véritable besoin.

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mere peu éclairée se fait des monstres de tout. Les vrais besoins sont très-bornés dans les enfants comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être, qu'au bien-être d'un seul moment. Pensez-vous qu'un enfant qui n'est point gêné, puisse assez souffrir de l'humeur de sa gouvernante, sous les yeux d'une mere, pour en être incommodé? Vous supposez des inconvénients qui naissent de vices déjà

contractés, sans songer que tous mes soins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfants. La mésintelligence ne s'éleve entr'eux que quand l'un veut assujétir l'autre à ses caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni sur l'enfant, dont on n'exige rien, ni sur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai suivi en cela tout le contre-pied des autres meres, qui font semblant de vouloir que l'enfant obéisse au domestique, & veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne commande ni n'obéit.. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaisance qu'il en a pour eux. Par-là, sentant qu'il n'a sur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il se rend docile & complaisant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres, le sien s'attache à eux à son tour; car on aime en se faisant aimer: c'est l'infaillible effet de l'amour-propre; & de cette affection réciproque, née de l'égalité, résultent sans effort les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les enfants, sans jamais en obtenir aucune.

J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misere, sa foiblesse, sa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité que la nature

impoſe à l'homme ; & cela, non-ſeulement afin qu'il ſoit ſenſible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais ſur-tout afin qu'il connoiſſe de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-deſſus de ſa portée, & que rien d'humain ne lui ſemble étranger à lui.

Induits dès leur naiſſance par la molleſſe dans laquelle ils ſont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils déſirent, à penſer que tout doit céder à leurs fantaiſies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & ſouvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, & d'affronts, & de déplaiſirs. Or je voudrois bien ſauver à mon fils cette ſeconde & mortifiante éducation, en lui donnant par la premiere une plus juſte opinion des choſes. J'avois d'abord réſolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, perſuadée que les premiers mouvements de la nature ſont toujours bons & ſalutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en ſe faiſant un droit d'être obéis, les enfants ſortoient de l'état de nature preſque en naiſſant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiſcrétion. J'ai vu que ſi je voulois contenter toutes ſes fantaiſies, elles croîtroient avec ma complaiſance ; qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus ſenſible qu'il y ſeroit moins accoutumé. Ne pouvant donc,

en attendant la raiſon, lui ſauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt paſſé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel je l'ai plié d'abord au refus; & pour lui épargner de longs déplaiſirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il eſt vrai que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde eſt accordé ſans condition dès la premiere demande, & l'on eſt très-indulgent là-deſſus: mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs & les flatteries ſont également inutiles. Il en eſt ſi convaincu qu'il a ceſſé de les employer; du premier mot il prend ſon parti, & ne ſe tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiſeau qu'il voudroit tenir; car il ſent la même impoſſibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte, ſinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuſe, ſinon qu'il n'a pu l'obtenir; & loin de battre la table contre laquelle il ſe bleſſe, il ne battroit pas la perſonne qui lui réſiſte. Dans tout ce qui le chagrine il ſent l'empire de la néceſſité, l'effet de ſa propre foibleſſe, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui... Un moment, dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre! je preſſens votre objection, j'y vais venir à l'inſtant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfants, c'eſt l'attention qu'on y fait, ſoit pour leur céder, ſoit pour les contrarier. Il ne leur

faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire font tous pernicieux & presque toujours sans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'est une raison pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voient qu'on n'y prend pas garde; car grands & petits, nul n'aime à prende une peine inutile. Voilà précisément ce qui est arrivé à mon ainé. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdissoit tout le monde, & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à présent dans la maison que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il souffre; c'est la voix de la nature, qu'il ne faut jamais contraindre; mais il se tait à l'instant qu'il ne souffre plus. Aussi fais-je une très-grande attention à ses pleurs, bien sûre qu'il n'en verse jamais en vain. Je gagne à cela de savoir à point nommé quand il sent de la douleur & quand il n'en sent pas, quand il se porte bien & quand il est malade; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaisie, & seulement pour se faire appaiser. Au reste, j'avoue que ce point n'est pas facile à obtenir des nourrices & des gouvernantes: car comme rien n'est plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, & que ces bonnes femmes ne voient jamais que l'instant présent, elles ne songent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui il en pleurera demain davantage.

Le pis est que l'obstination qu'il contracte tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, & insupportable toute sa sa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en souriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfants, ils voient aisément le désir de leur complaire ; dans tout ce qu'on en exige où qu'on leur refuse, ils doivent supposer des raisons sans les demander. C'est un autre avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires ; car comme il n'est pas possible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi, il est naturel qu'ils supposent encore, quand ils sont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a soumis quelque chose à leur jugement, ils prétendent juger de tout ; ils deviennent sophistes, subtils, de mauvaise foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la foiblesse de s'exposer à leurs petites lumieres. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, si-tôt qu'elle est au-dessus de leur portée. En un mot, le seul moyen de les rendre dociles à la raison, n'est pas de raisonner avec eux ; mais de les bien convaincre que la raison est au-dessus de leur âge : car alors ils la suppo-

ſent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juſte ſujet de penſer autrement. Ils ſavent bien qu'on ne veut pas les tourmenter, quand ils ſon ſûrs qu'on les aime, & les enfants ſe trompent rarement là-deſſus. Quand donc je refuſe quelque choſe aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en ſorte qu'ils le voient, autant qu'il eſt poſſible, & quelquefois après coup. De cette maniere ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuſe ſans en avoir une bonne raiſon, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée ſur le même principe, je ne ſouffrirai pas, non plus, que mes enfants ſe mêlent dans la converſation des gens raiſonnables, & s'imaginent ſotement y tenir leur rang comme les autres, quand on y ſouffre leur babil indiſcret. Je veux qu'ils répondent modeſtement & en peu de mots quand on les interroge, ſans jamais parler de leur chef, & ſur-tout ſans qu'ils s'ingerent à queſtionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du reſpect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant; voilà bien de la rigueur pour une mere auſſi tendre! Pythagore n'étoit pas plus ſévere à ſes diſciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-ſeulement vous ne les traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir ceſſer trop tôt d'être enfants. Quel moyen plus agréable

& plus sûr peuvent-ils avoir de s'instruire, que d'interroger sur les choses qu'ils ignorent, les gens plus éclairés qu'eux ? Que penseroient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfants ne jasent jamais assez tôt, ni assez long-temps, & qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands, par les sotises qu'ils débitent étant jeunes ? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays où le premier mérite est de bien babiller, & où l'on est dispensé de penser, pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfants un sort si doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laisser ?

Quoi donc ; a-t-elle repris à l'instant ! est-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre ? & ne sauroient-ils être heureux, à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérilités ? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en les progrès ; c'est là vraiment travailler à leur félicité : car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines, & il n'y a personne de si parfait & de si fêté à qui elle ne donne encore plus de chagrin que de plaisir. (*)

Que peut penser un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui, tout un cercle

(*) Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux là n'étoit qu'un sot.

des gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, & se récrier avec des retentissements de joie à chaque impertinence qu'il dit ? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissements ; jugez de ce que deviendra la sienne ! Il en est du babil des enfants, comme des prédictions des Almanachs. Ce seroit un prodige, si, sur tant de vaines paroles, le hazard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie sur une pauvre mere déjà trop abusée par son propre cœur, & sur un enfant qui ne sait ce qu'il dit & se voit célébrer ! Ne pensez pas que, pour démêler l'erreur, je m'en garantisse. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais si j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en secret ; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard & vain, & les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphase, je ne sais combien de gentillesses qu'ils venoient d'entendre, & dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez froidement, je ne doute pas,

que vous ne ſachiez faire dire à des marionettes de fort jolies choſes ; mais j'eſpere qu'un jour mes enfants ſeront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette maniere de me faire ſa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfants comme avec des enfants, non comme avec Polichinelle ; il ne leur vient plus de compere, & ils en valent ſenſiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des queſtions, on ne les leur défend pas indiſtinctement. Je ſuis la premiere à leur dire de demander doucement en particulier, à leur pere ou à moi, tout ce qu'ils ont beſoin de ſavoir. Mais je ne ſouffre pas qu'ils coupent un entretien ſérieux pour occuper tout le monde de la premiere impertinence qui leur paſſe par la tête. L'art d'interroger n'eſt pas ſi facile qu'on penſe. C'eſt bien plus l'art des maîtres que des diſciples ; il faut avoir déjà beaucoup appris de choſes pour ſavoir demander ce qu'on ne ſait pas. Le ſavant ſait & s'enquiert, dit un proverbe Indien ; mais l'ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir. (*) Faute de cette ſcience préliminaire, les enfants en liberté ne font preſque jamais que des queſtions ineptes qui ne ſer-

(*) Ce proverbe eſt tiré de Chardin, tome 5, pag. 170, *in*-12.

vent à rien, ou profondes & ſcabreuſes, dont la ſolution paſſe leur portée, & puiſqu'il ne faut pas qu'ils ſachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'inſtruiſent mieux par les interrogations qu'on leur fait, que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur feroit auſſi utile qu'on croit, la premiere & la plus importante ſcience qui leur convient, n'eſt-elle pas d'être diſcrets & modeſtes? & y en a t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc dans les enfants cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de ſoumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? De petits queſtionneurs babillards, qui queſtionnent moins pour s'inſtruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil, par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs queſtions indiſcretes, en ſorte que chacun eſt inquiet auſſi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'eſt pas tant un moyen de les inſtruire, que de les rendre étourdis & vains: inconvénient plus grand à mon avis, que l'avantage qu'ils acquierent par-là n'eſt utile; car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui pût arriver de cette réſerve trop prolongée, feroit que mon fils en âge

de raison, eût la conversation moins légere, le propos moins vif & moins abondant, & en considérant combien cette habitude de passer sa vie à dire des riens rétrécit l'esprit, je regarderois plutôt cette heureuse stérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oisifs, toujours ennuyés d'eux-mêmes, s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuser, & l'on diroit que le savoir-vivre consiste à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles; mais la société humaine a un objet plus noble, & ses vrais plaisirs ont plus de solidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le seul dont l'usage le distingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il se dégrade au-dessous d'eux quand il parle pour ne rien dire, & l'homme doit être homme jusques dans ses délassements. S'il y a de la politesse à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laisser parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils disent, que de ce qu'on diroit soi-même, & à montrer qu'on les estime trop pour croire les amuser par des niaiseries. Le bon usage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'est pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre, à force de modestie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'esprit qui ne s'abstient de parler que par retenue &

diſcrétion, puiſſe jamais paſſer pour un ſot. Dans quelque pays que ce puiſſe être, il n'eſt pas poſſible qu'on juge un homme ſur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le mépriſe pour s'être tu. Au contraire, on remarque en général que les gens ſilencieux en impoſent, qu'on s'écoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laiſſant le choix des occaſions, & faiſant qu'on ne perd rien de ce qu'ils diſent, met tout l'avantage de leur côté. Il eſt ſi difficile à l'homme le plus ſage de garder toute ſa préſence d'eſprit dans un long flux de paroles, il eſt ſi rare qu'il ne lui échappe des paroles, il eſt ſi rare qu'il ne lui échappe des choſes dont il ſe repent à loiſir, qu'il aime mieux retenir le bon, que riſquer le mauvais. Enfin, quand ce n'eſt pas faute d'eſprit qu'il ſe tait, s'il ne parle pas, quelque diſcret qu'il puiſſe être, le tort en eſt à ceux qui ſont avec lui.

Mais il y a bien loin de ſix ans à vingt: mon fils ne ſera pas toujours enfant, & à meſure que ſa raiſon commencera de naître, l'intention de ſon pere eſt bien de la laiſſer exercer. Quant à moi, ma miſſion ne va pas juſques-là. Je nourris des enfants, & n'ai pas la préſomption de vouloir former des hommes. J'eſpere, dit-elle, en regardant ſon mari, que de plus dignes mains ſe chargeront de ce noble emploi. Je ſuis femme, & mere, je ſais me tenir à mon rang. Encore une fois, la fonction dont je ſuis chargée, n'eſt pas d'élever mes fils, mais de les préparer à être élevés.

Je ne fais même en cela que suivre de point en point le systême de M. de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il est excellent & juste, & combien il s'accorde avec le mien. Considérez mes enfants, & sur-tout l'ainé ; en connoissez-vous de plus heureux sur la terre, de plus gais, de moins importuns ? Vous les voyez sauter, rire, courir toute la journée, sans jamais incommoder personne. De quels plaisirs, de quelle indépendance leur âge est-il susceptible, dont ils ne jouissent pas, ou dont ils abusent ? Ils se contraignent aussi peu devant moi qu'en mon absence. Au contraire, sous les yeux de leur mere, ils ont toujours un peu plus de confiance, & quoique je sois l'auteur de toute la sévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins sévere : car je ne pourrois supporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les seules loix qu'on leur impose auprès de nous, sont celles de la liberté même, savoir, de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle, & comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas non plus qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de si justes loix, toute leur peine est d'être à l'instant renvoyés, & tout mon art, pour que c'en soit une, de faire qu'ils ne se trouvent nulle part aussi bien qu'ici. A cela près, on ne les assujétit à rien ; on ne les force jamais de rien apprendre ; on ne les ennuie point de

vaines corrections ; jamais on ne les reprend ; les ſeules leçons qu'ils reçoivent ſont des leçons de pratique, priſes dans la ſimplicité de la nature. Chacun bien inſtruit là-deſſus, ſe conforme à mes intentions avec une intelligence & un ſoin qui ne me laiſſent rien à déſirer, & ſi quelque faute eſt à craindre mon aſſiduité la prévient ou la répare aiſément.

Hier, par exemple, l'ainé ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer : Fanchon ne dit rien, mais une heure après, au moment que le raviſſeur du tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit ; il la ſuivoit en le redemandant, & pleurant à ſon tour. Elle lui dit : vous l'avez pris par force à votre frere, je vous le reprends de même ; qu'avez-vous à dire ? Ne ſuis-je pas la plus forte ? Puis elle ſe mit à batre la caiſſe à ſon imitation, comme ſi elle y eût pris beaucoup de plaiſir. Juſques-là tout étoit à merveille. Mais quelque-temps après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai ; car ce n'étoit plus la leçon de la nature, & delà pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux freres. En perdant le tambour, le cadet ſupporta la dure loi de la néceſſité, l'ainé ſentit ſon injuſtice, tous deux connurent leur foibleſſe, & furent conſolés le moment d'après.

Un plan ſi nouveau & ſi contraire aux idées reçues, m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer, ils m'en rendirent enfin l'admirateur, & je ſentis que pour

guider l'homme, la marche de la nature eſt toujours la meilleure. Le ſeul inconvénient que je trouvois à cette méthode, & cet inconvénient me parut fort grand, c'étoit de négliger dans les enfants la ſeule faculté qu'ils aient dans toute ſa vigueur, & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me ſembloit que, ſelon leur propre ſyſtême, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, inſuffiſantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, ſi propre alors à ſoutenir le travail. C'eſt elle, diſois-je, qui doit ſuppléer à la raiſon juſqu'à ſa naiſſance, & l'enrichir quand elle eſt née. Un eſprit qu'on n'exerce à rien, devient lourd & peſant dans l'inaction. La ſemence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'eſt une étrange préparation pour apprendre à devenir raiſonnable, que de commencer par être ſtupide. Comment, ſtupide, s'eſt écriée auſſi-tôt Madame de Wolmar! Confondriez-vous deux qualités auſſi différentes, & preſque auſſi contraires que la mémoire & le jugement (*)? Comme ſi la quantité des choſes mal dirigées & ſans liaiſon, dont on remplit une tête encore foible, n'y faiſoit pas plus de tort que de profit à la raiſon! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme, la mémoire eſt la premiere qui ſe développe, & la plus commode à cultiver dans

(*) Cela ne me paroît pas bien vu. Rien n'eſt ſi néceſſaire au jugement que la mémoire: il eſt vrai que ce n'eſt pas la mémoire des mots.

les enfants ; mais, à votre avis, lequel eſt à préférer de ce qu'il leur eſt le plus aiſé d'apprendre ou de ce qu'il leur importe le plus de ſavoir ?

Regardez à l'uſage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut aſſujétir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent, au mal qu'on leur fait ſouffrir pour cela. Quoi ! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la ſienne : lui faire inceſſamment répéter & conſtruire des vers qu'il n'entend point, dont toute l'harmonie n'eſt pour lui qu'au bout de ſes doigts ; embrouiller ſon eſprit de cercles & de ſpheres, dont il n'a pas la moindre idée, l'accabler de mille noms de villes & de rivieres qu'il confond ſans ceſſe, & qu'il rapprend tous les jours : eſt-ce cultiver ſa mémoire au profit de ſon jugement, & tout ce frivole acquis, vaut-il une ſeule des larmes qu'il lui coûte ?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins ; mais n'eſt-ce rien que d'inſtruire un enfant à ſe payer de mots, & à croire ſavoir ce qu'il ne peut comprendre ? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premieres idées dont on doit meubler une tête humaine ? & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire, que de la remplir de tout ce fatras, au préjudice des connoiſſances

connoiſſances néceſſaires dont il tient la place.

Non, ſi la nature a donné au cerveau des enfants cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blaſon, de ſphere, de géographie, & tous ces mots ſans aucun ſens pour leur âge, & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit, dont on accable leur triſte & ſtérile enfance; mais c'eſt pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui ſe rapportent à ſon bonheur & l'éclairent ſur ſes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reſte pas pour cela oiſive: tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, & il s'en ſouvient; il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il doit connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que conſiſte le véritable art de cultiver la premiere de ſes facultés, & c'eſt par là qu'il faut tâcher de lui former un ma-

gaſin de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant la jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les temps. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui, ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Ne penſez pas pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout-à-fait ces ſoins dont vous faites un ſi grand cas. Une mere un peu vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes enfants. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le déſir d'apprendre ou de faire telle ou telle choſe; & autant que ces moyens peuvent ſe concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant, & n'engendrent en lui nulle ſemence de vice, je les emploie aſſez volontiers, ſans m'opiniâtrer quand le ſuccès n'y répond pas; car il aura toujours le temps d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel; & M. de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raiſon, qu'il ſoutient que quand ſon fils ne ſauroit rien à douze ans, il n'en ſeroit pas moins inſtruit à quinze; ſans compter que rien n'eſt moins néceſſaire que d'être ſavant, & rien plus que d'être ſage & bon.

Vous ſavez que notre aîné lit déjà paſſablement. Voici comment lui eſt venu le

goût d'apprendre à lire. J'avois dessein de lui dire de temps en temps quelque fable de la Fontaine pour l'amuser, & j'avois déjà commencé, quand il demanda si les corbeaux parloient? A l'instant je vis la difficulté de lui faire sentir bien nettement la différence de l'apologue au mensonge ; je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables sont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfants, je supprimai la Fontaine. Je lui substituai un recueil de petites histoires intéressantes & instructives, la plupart tirées de la Bible ; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en essayant d'en composer moi-même d'aussi amusants qu'il me fût possible, & les appropriant toujours au besoin du moment. Je les écrivois à mesure dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui lisois de temps en temps quelques contes, rarement, peu long-temps, & répétant souvent les mêmes, avec des commentaires, avant de passer à de nouveaux. Un enfant oisif est sujet à l'ennui, les petits contes servoient de ressource ; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me souvenois quelquefois d'un ordre à donner, je le quittois à l'endroit le plus intéressant en laissant négligemment le livre. Aussi-tôt il alloit prier sa Bonne, ou Fanchon, ou quelqu'un d'achever la lecture : mais comme

il n'a rien à commander à perſonne & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéiſſoit pas toujours. L'un refuſoit, l'autre avoit à faire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laiſſoit, à mon exemple, un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui ſuggéra ſecrétement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à ſon aiſe. Il goûta ce projet. Il fallut trouver des gens aſſez complaiſants pour vouloir lui donner leçon; nouvelle difficulté qu'on n'a pouſſée qu'auſſi loin qu'il falloit. Malgré toutes ces précautions, il s'eſt laſſé trois ou quatre fois : on l'a laiſſé faire. Seulement je me ſuis efforcée de rendre les contes encore plus amuſants, & il eſt revenu à la charge avec tant d'ardeur, que quoiqu'il n'y ait pas ſix mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il ſera bientôt en état de lire ſeul le recueil.

C'eſt à-peu-près ainſi que je tâcherai d'exciter ſon zele & ſa bonne volonté pour acquérir les connoiſſances qui demandent de la ſuite & de l'application, & qui peuvent convenir à ſon âge; mais quoiqu'il apprenne à lire, ce n'eſt point des livres qu'il tirera ces connoiſſances; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune maniere aux enfants. Je veux auſſi l'habituer de bonne heure à nourrir ſa tête d'idées & non de mots; c'eſt pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

Jamais, interrompis-je! c'eſt beaucoup dire; car encore faut-il bien qu'il ſache ſon catéchiſme & ſes prieres. C'eſt ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'égard de la priere, tous les matins & tous les ſoirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfants, & c'eſt aſſez pour qu'ils l'apprennent ſans qu'on les y oblige: quant au catéchiſme, ils ne ſavent ce que c'eſt. Quoi, Julie, vos enfants n'apprennent pas leur catéchiſme! Non, mon ami, mes enfants n'apprennent pas leur catéchiſme. Comment, ai-je dit tout étonné, une mere ſi pieuſe!.... je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfants n'apprennent-ils pas leur catéchiſme? Afin qu'ils le croient un jour, dit-elle; j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah! j'y ſuis, m'écriai-je; vous ne voulez pas que leur foi ne ſoit qu'en paroles, ni qu'ils ſachent ſeulement leur Religion, mais qu'ils la croient, & vous penſez avec raiſon qu'il eſt impoſſible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en ſouriant M. de Wolmar; ſeriez-vous Chrétien, par haſard? Je m'efforce de l'être, lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis comprendre, & reſpecte le reſte ſans le rejetter. Julie me fit un ſigne d'approbation, & nous reprîmes le ſujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zele maternel eſt actif, infatigable & prévoyant,

elle a conclu, en observant que sa méthode se rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit proposés, savoir, de laisser développer le naturel des enfants, & de l'étudier. Les miens ne sont gênés en rien, dit-elle, & ne sauroient abuser de leur liberté; leur caractere ne peut ni se dépraver, ni se contraindre; on laisse en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'esclavage n'avilit point leur ame; les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre; ils ne se croient ni des hommes puissants, ni des animaux enchaînés, mais des enfants heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne sont pas en eux, ils ont, ce me semble, un préservatif plus fort que des discours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils seroient bientôt ennuyés. C'est l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne; ce sont les entretiens qu'ils entendent, qui sont ici naturels à tout le monde, & qu'on n'a pas besoin de composer exprès pour eux; c'est la paix & l'union dont ils sont témoins; c'est l'accord qu'ils voient régner sans cesse, & dans la conduite respective de tous, & dans la conduite & les discours de chacun.

Nourris encore dans leur premiere simplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vu d'exemple, des passions qu'ils n'ont nulle occasion de sentir, des préjugés que rien ne leur inspire? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne,

qu'aucun mauvais penchant ne ſe montre en eux. Leur ignorance n'eſt point entêtée, leurs déſirs ne ſont point obſtinés ; les inclinations au mal ſont prévenues, la nature eſt juſtifiée, & tout me prouve que les défauts dont nous l'accuſons ne ſont point ſon ouvrage, mais le nôtre.

C'eſt ainſi que livrés au penchant de leur cœur, ſans que rien le déguiſe ou l'altere, nos enfants ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conſervent exactement celle de leur caractere originel : c'eſt ainſi que ce caractere ſe développe journellement à nos yeux ſans réſerve, & que nous pouvons étudier les mouvements de la nature juſques dans leurs principes les plus ſecrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis, ils ne ſavent ni mentir, ni ſe cacher, & dans tout ce qu'ils diſent, ſoit entr'eux, ſoit à nous, ils laiſſent voir ſans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entr'eux toute la journée, ils ne ſongent pas même à ſe gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choſes du monde les plus blâmables que je ne ferois pas ſemblant d'en rien ſavoir : mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention, ſans qu'ils s'en doutent ; je tiens un regiſtre exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils diſent : ce ſont les productions naturelles du fonds qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche eſt une

herbe étrangere dont le vent apporta la graine; si je la coupe par une réprimande, bientôt elle repoussera; au lieu de cela j'en cherche en secret la racine, & j'ai soin de l'arracher. Je ne suis, m'a-t-elle dit en riant, que la servante du Jardinier; je sarcle le jardin, j'en ôte la mauvaise herbe, c'est à lui de cultiver la bonne.

Convenons aussi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il falloit être aussi bien secondée pour espérer de réussir, & que le succès de mes soins dépendoit d'un concours de circonstances qui ne s'est peut-être jamais trouvé qu'ici. Il falloit les lumieres d'un pere éclairé pour démêler, à travers les préjugés établis, le véritable art de gouverner les enfants dès leur naissance; il falloit toute sa patience pour se prêter à l'exécution, sans jamais démentir ses leçons par sa conduite; il falloit des enfants bien nés, en qui la nature eût assez fait pour qu'on pût aimer son seul ouvrage; il falloit n'avoir autour de soi que des domestiques intelligents & bien intentionnés, qui ne se lassassent point d'entrer dans les vues des maîtres: un seul valet brutal ou flatteur eût suffi pour tout gâter. En vérité, quand on songe combien de causes étrangeres peuvent nuire aux meilleurs desseins & renverser les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la sagesse dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me suis-je écrié, que le bonheur

dépend encore plus de la sagesse. Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez est votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche est contraint de vous ressembler ? Meres de famille, quand vous vous plaignez de n'être pas secondées, que vous connoissez mal votre pouvoir ! soyez tout ce que vous devez être, vous surmonterez tous les obstacles ; vous forcerez chacun de remplir ses devoirs, si vous remplissez bien tous les vôtres ; vos droits ne sont-ils pas ceux de la nature ? Malgré les maximes du vice, ils seront toujours chers au cœur humain. Ah ! veuillez être femmes & meres, & le plus doux empire qui soit sur la terre sera aussi le plus respecté.

En achevant cette conversation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriete. Il est certain, dit-elle, que j'aurois besoin de beaucoup moins de soins & d'adresse, si je voulois introduire l'émulation entre les deux freres ; mais ce moyen me paroît trop dangereux : j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien risquer. Henriete supplée à cela ; comme elle est d'un autre sexe, leur ainée, qu'ils l'aiment tous deux à la folie, & qu'elle a du sens au-dessus de son âge, j'en fais en quelque sorte leur premiere gouvernante, & avec d'autant plus de succès que ces leçons leur sont moins suspectes.

Quant à elle, son éducation me regarde ; mais les principes en sont si différents qu'ils

méritent un entretien à part. Au moins, puis-je bien dire d'avance, qu'il sera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra sa mere elle-même, si quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, & ce devroit être ici ma derniere lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre séjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en est pas moins inquiete; elle vous prie de nous donner plus souvent de vos nouvelles, & vous conjure de songer, en exposant votre personne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir; un conseil timide ne peut non plus sortir de mon cœur qu'approcher du vôtre. Cher Bomston, je le sais trop: la seule mort digne de ta vie seroit de verser ton sang pour la gloire de ton pays; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conservé les siens que pour toi?



LETTRE IV.

De Milord Edouard à Saint-Preux.

JE vois par vos deux dernieres lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux là ; apparemment la premiere que vous m'aviez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins secrets de madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un courrier qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit ; ma raison s'y perd, & mon cœur s'en inquiete : car, encore une fois, si le bonheur & la paix ne sont pas dans l'ame de Julie, où sera leur asyle ici bas ?

Rassurez-la sur les risques auxquels elle me croît exposé ; nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laisser courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous sommes confiants, nous pourrions bien lever les difficultés insurmontables pour de meilleurs Généraux & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous paierons cher nos premiers succès, & que la bataille gagnée

à Dettingue nous en fera perdre une en Flandres. Nous avons en tête un grand Capitaine ; ce n'eſt pas tout, il a la confiance de ſes troupes, & le ſoldat françois qui compte ſur ſon Général eſt invincible. Au contraire, on en a ſi bon marché quand il eſt commandé par des courtiſans qu'il mépriſe, & cela arrive ſi ſouvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occaſion pour vaincre à coup ſûr la plus brave nation du continent. Ils le ſavent fort bien eux-mêmes. Milord Marlboroug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un ſoldat pris à Blenheim (*), lui dit : s'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoiſe elle ne ſe fût pas ainſi laiſſé battre. Eh morbleu ! repartit le Grenadier, nous avions aſſez d'hommes comme moi ; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à préſent l'armée de France & manque à la nôtre ; mais nous ne ſongeons guere à cela.

Quoi qu'il en ſoit, je veux voir les manœuvres du reſte de cette campagne, & j'ai réſolu de reſter à l'armée juſqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La ſaiſon étant trop avancée pour traverſer les monts, nous paſſerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en

[*] C'eſt le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochſtet.

Italie qu'au commencement du printemps. Dites à M. & madame de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouir à mon aise du touchant spectacle que vous décrivez si bien, & pour voir madame d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même soin, & vous me ferez plus de plaisir que jamais. Mon équipage a été pris, & je suis sans livres; mais je lis vos lettres.

LETTRE V.

De Saint-Preux à Milord Edouard.

Quelle joie vous me donnez en m'annonçant que nous passerons l'hiver à Clarens! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre séjour à l'armée! Ce qui me déplaît sur-tout, c'est de voir clairement qu'avant notre séparation le parti de faire la campagne étoit déjà pris, & que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord, je sens la raison de ce mystere & ne puis vous en savoir bon gré. Me mépriseriez-vous assez pour croire qu'il me fût bon de vous survivre, ou m'avez-vous connu des attachements si bas que je les préfere à l'honneur de mourir avec mon ami? Si je ne méritois pas de vous suivre, il falloit me

laiſſer à Londres, vous m'auriez moins offenſé que de m'envoyer ici.

Il eſt clair par la derniere de vos lettres qu'en effet une des miennes s'eſt perdue, & cette perte a dû vous rendre les deux lettres ſuivantes fort obſcures à bien des égards; mais les éclairciſſements néceſſaires pour les bien entendre viendront à loiſir. Ce qui preſſe le plus à préſent eſt de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes ſur le chagrin ſecret de madame de Wolmar.

Je ne vous redirai point la ſuite de la converſation que j'eus avec elle après le départ de ſon mari. Il s'eſt paſſé depuis bien des choſes qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprîmes tant de fois durant ſon abſence que je m'en tiens au ſommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même époux, qui faiſoit tout pour la rendre heureuſe, étoit l'unique auteur de toute ſa peine, & que plus leur attachement mutuel étoit ſincere, plus il lui donnoit à ſouffrir. Le diriez-vous, Milord? Cet homme ſi ſage, ſi raiſonnable, ſi loin de toute eſpece de vice, ſi peu ſoumis aux paſſions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, &, dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de ſon cœur l'affreuſe paix des méchants. La réflexion qui naît de ce contraſte augmente la douleur de Julie, & il ſemble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'Auteur de ſon être, s'il avoit plus de motifs pour

le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaise sa conscience aux dépens de sa raison, que l'honneur de penser autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatise, cette erreur au moins se conçoit; mais, poursuit-elle en soupirant, pour un si honnête homme & si peu vain de son savoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule!

Il faut être instruit du caractere des deux époux; il faut les imaginer concentrés dans le sein de leur famille, & se tenant l'un à l'autre lieu du reste de l Univers; il faut connoître l'union qui regne entr'eux dans tout le reste, pour concevoir combien leur différent sur ce seul point est capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar, élevé dans le rit grec, n'étoit pas fait pour supporter l'absurdité d'un culte aussi ridicule. Sa raison trop supérieure à l'imbécille joug qu'on lui vouloit imposer le secoua bientôt avec mépris, & rejettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité si suspecte, forcé d'être impie, il se fit athée.

Dans la suite ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la Foi Chrétienne par celle qu'on y professe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ses Ministres. Il vit que tout y consistoit encore en vaines simagrées, plâtrées un peu plus subtilement par des mots qui ne signifioient rien; il s'apperçut que tous les *hon-*

nêtes gens y étoient unanimement de son avis & ne s'en cachoient guere ; que le Clergé même, un peu plus discrétement, se moquoit en secret de ce qu'il enseignoit en public, & il m'a protesté souvent qu'après bien du temps & des recherches, il n'avoit trouvé de sa vie que trois Prêtres qui crussent en Dieu. (*) En voulant s'éclaircir de bonne foi sur ces matieres, il s'étoit enfoncé dans les ténebres de la métaphysique, où l'homme n'a d'autres guides que les systêmes qu'il y porte, & ne voit par-tout que doutes & contradictions : quand enfin il est venu parmi des Chrétiens il y est venu trop tard, sa foi s'étoit déjà fermée à la vérité, sa raison n'étoit plus accessible à la certitude ; tout ce qu'on lui prouvoit détruisant plus un sentiment qu'il n'en établissoit un autre, il a fini par combattre également les dogmes de toute espece, & n'a cessé d'être Athée que pour devenir Sceptique.

Voilà le mari que le Ciel destinoit à cette

[*] A Dieu ne plaise que je veuille approuver ces assertions dures & téméraires ; j'affirme seulement qu'il y a des gens qui les font & dont la conduite du Clergé de tous les pays & de toutes les sectes n'autorise que trop souvent l'indiscrétion. Mais loin que mon dessein dans cette note soit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre sentiment sur ce point. C'est que nul vrai croyant ne sauroit être intolérant ni persécuteur. Si j'étois Magistrat, & que la loi portât peine de mort contre les Athées, je commencerois par faire brûler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

cette Julie en qui vous connoissez une foi si simple & une pitié si douce : mais il faut avoir vécu aussi familiérement avec elle que sa cousine & moi, pour savoir combien cette ame tendre est naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terrestre ne pouvant suffire au besoin d'aimer dont elle est dévorée, cet excès de sensibilité soit forcé de remonter à sa source. Ce n'est point, comme sainte Thérese, un cœur amoureux qui se donne le change & veut se tromper d'objet ; c'est un cœur vraiment intarissable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiser, & qui porte ses affections surabondantes au seul Etre digne de les absorber. (*) L'amour de Dieu ne la détache point des créatures ; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachements produits par la même cause, en s'animant l'un par l'autre, en deviennent plus charmants & plus doux, & pour moi je crois qu'elle seroit moins dévote, si elle aimoit moins tendrement son pere, son mari, ses enfants, sa cousine, & moi-même.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que plus elle l'est, moins elle croit l'être, & qu'elle se plaint de sentir en elle-même une ame aride, qui ne sait point aimer Dieu. On a

[*] Comment ! Dieu n'aura donc que les restes des créatures ? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain est si peu de chose, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il est encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

beau faire, dit-elle ſouvent, le cœur ne s'attache que par l'entremiſe des ſens ou de l'imagination qui les repréſente, & le moyen de voir ou d'imaginer l'immenſité du grand Etre (*)! Quand je veux m'élever à lui, je ne ſais où je ſuis; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne ſais par où l'atteindre, je ne vois ni ne ſens plus rien, je me trouve dans une eſpece d'anéantiſſement, & ſi j'oſois juger d'autrui par moi-même, je craindrois que les extaſes des myſtiques ne vinſſent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une raiſon qui s'égare? Je ſubſtitue un culte groſſier, mais à ma portée, à ces ſublimes contemplations qui paſſent mes facultés. Je rabaiſſe à regret la majeſté divine; j'interpoſe entre elle & moi des objets ſenſibles; ne la pouvant contempler dans ſon eſſence, je la contemple au moins dans ſes œuvres, je l'aime dans ſes bienfaits; mais de quel-

[*] Il eſt certain qu'il faut ſe fatiguer l'ame pour l'élever aux ſublimes idées de la Divinité : un culte plus ſenſible repoſe l'eſprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le diſpenſent de penſer à Dieu. Sur ces maximes les Catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs Légendes, leurs Calendriers, leurs Egliſes, de petits Anges, de beaux garçons, & de jolies ſaintes! L'enfant Jeſus entre les bras d'une mere charmante & modeſte, eſt en même-temps un des plus touchans & des plus agréables ſpectacles que la dévotion chrétienne puiſſe offrir aux yeux des fideles.

que maniere que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoiſſance intéreſſée à lui préſenter.

C'eſt ainſi que tout devient ſentiment dans un cœur ſenſible. Julie ne trouve dans l'Univers entier que des ſujets d'attendriſſement & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la bienfaiſante main de la Providence; ſes enfants ſont le cher dépôt qu'elle en a reçu; elle recueille ſes dons dans les productions de la terre; elle voit ſa table couverte par ſes ſoins; elle s'endort ſous ſa protection; ſon paiſible réveil lui vient d'elle; elle ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages: ſi le Dieu de l'Univers échappe à ſes foibles yeux, elle voit par-tout le pere commun des hommes. Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-ce pas ſervir autant qu'on peut l'Être infini?

Concevez, Milord, quel tourment c'eſt de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre exiſtence, & ne peut partager l'eſpoir qui nous la rend chere! De ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet ſa bonté! De le voir inſenſible en faiſant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus bizarre inconſéquence penſer en impie & vivre en Chrétien! Imaginez Julie à la promenade

avec ſon mari ; l'une admirant dans la riche & brillante parure que la terre étale l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'Univers ; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaiſon fortuite où rien n'eſt lié que par une force aveugle : imaginez deux époux ſincérement unis, n'oſant, de peur de s'importuner mutuellement, ſe livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux ſentiments que leur inſpirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même le devoir de ſe contraindre inceſſamment. Nous ne nous promenons preſque jamais, Julie & moi, que quelque vue frappante & pittoreſque ne lui rappelle ces idées douloureuſes. Hélas, dit-elle avec attendriſſement ! le ſpectacle de la nature, ſi vivant, ſi animé pour nous, eſt mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix ſi douce, il n'apperçoit qu'un ſilence éternel.

Vous qui connoiſſez Julie, vous qui ſavez combien cette ame communicative aime à ſe répandre, concevez ce qu'elle ſouffriroit de ces réſerves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un ſi triſte partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funeſtes s'élevent malgré qu'elle en ait à la ſuite de celle-là. Elle a beau vouloir rejetter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque inſtant. Quelle horreur pour une

tendre épouſe d'imaginer l'Etre ſuprême vengeur de ſa Divinité méconnue, de ſonger que le bonheur de celui qui fait le ſien doit finir avec ſa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le pere de ſes enfants! A cette affreuſe image, toute ſa douceur la garantit à peine du déſeſpoir, & la Religion, qui lui rend amere l'incrédulité de ſon mari, lui donne ſeule la force de la ſupporter. Si le Ciel, dit-elle ſouvent, me refuſe la converſion de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander, c'eſt de mourir la premiere.

Telle eſt, Milord, la trop juſte cauſe de ſes chagrins ſecrets; telle eſt la peine intérieure qui ſemble charger ſa conſcience de l'endurciſſement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le ſoin qu'elle prend de la diſſimuler. L'Athéiſme qui marche à viſage découvert chez les Papiſtes, eſt obligé de ſe cacher dans tout pays où la raiſon permettant de croire en Dieu, la ſeule excuſe des incrédules leur eſt ôtée. Ce ſyſtême eſt naturellement déſolant; s'il trouve des partiſans chez les grands & les riches qu'il favoriſe, il eſt par-tout en horreur au peuple opprimé & miſérable, qui voyant délivrer ſes tyrans du ſeul frein propre à les contenir, ſe voit encore enlever, dans l'eſpoir d'une autre vie, la ſeule conſolation qu'on lui laiſſe en celle-ci. Madame de Wolmar ſentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhoniſme de ſon mari, & voulant ſur-tout garantir ſes en-

fants d'un si dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au secret un homme sincere & vrai, mais discret, simple, sans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il est fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatise jamais, il vient au temple avec nous, il se conforme aux usages établis; sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le scandale, & fait sur le culte réglé par les loix tout ce que l'Etat peut exiger d'un citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils sont unis, la seule madame d'Orbe est du secret, parce qu'on le lui a confié. Au surplus, les apparences sont si bien sauvées, & avec si peu d'affectation, qu'au bout de six semaines passées ensemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre soupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité sur ce point, si Julie elle-même ne me l'eût apprise.

Plusieurs motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premiérement, quelle réserve est compatible avec l'amitié qui regne entre nous? N'est-ce pas aggraver ses chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami? De plus, elle n'a pas voulu que ma présence fût plus long-temps un obstacle aux entretiens qu'ils ont souvent ensemble sur un sujet qui lui tient si fort au cœur. Enfin, sachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a désiré, du consentement de son mari, que vous fussiez d'avance instruit de ses sentiments; car

elle attend de votre ſageſſe un ſupplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

Le temps qu'elle choiſit pour me confier ſa peine m'a fait ſoupçonner une autre raiſon dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit, nous reſtions ſeuls : nos cœurs s'étoient aimés, ils s'en ſouvenoient encore ; s'ils s'étoient un inſtant oubliés, tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à tête & tâché de s'en garantir, & la ſcene de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui ſe défioit le moins de lui-même devoit ſeul s'en défier.

Dans l'injuſte crainte que lui inſpiroit ſa timidité naturelle, elle n'imaginoit point de précaution plus ſûre que de ſe donner inceſſamment un témoin qu'il fallût reſpecter, d'appeller en tiers le Juge integre & redoutable qui voit les actions ſecretes, & fait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la Majeſté ſuprême ; je voyois Dieu ſans ceſſe entr'elle & moi. Quel coupable déſir eût pu franchir une telle ſauve-garde ? Mon cœur s'épuroit au feu de ſon zele, & je partageois ſa vertu.

Ces graves entretiens remplirent preſque tous nos tête-à-tête durant l'abſence de ſon mari, & depuis ſon retour, nous les reprenons fréquemment en ſa préſence. Il s'y prête comme s'il étoit queſtion d'un autre, & ſans mépriſer nos ſoins, il nous donne ſouvent de bons conſeils ſur la maniere dont

nous devons raisonner avec lui. C'est celà même qui me fait désespérer du succès; car s'il avoit moins de bonne foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit son incrédulité; mais s'il n'est question que de convaincre, où chercherons-nous des lumieres qu'il n'ait point eues, & des raisons qui lui aient échappé? Quand j'ai voulu disputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'arguments avoit été déjà vainement épuisé par Julie, & que ma sécheresse étoit bien loin de cette éloquence du cœur & de cette douce persuasion qui coule de sa bouche. Milord, nous ne ramenerons jamais cet homme; il est trop froid & n'est point méchant, il ne s'agit pas de le toucher: la preuve intérieure ou de sentiment lui manque, & celle-là seule peut rendre invincible toutes les autres.

Quelque soin que prenne sa femme de lui déguiser sa tristesse, il la sent & la partage: ce n'est pas un œil aussi clair-voyant qu'on abuse. Ce chagrin dévoré ne lui en est que plus sensible. Il m'a dit avoir été tenté plusieurs fois de céder en apparence, & de feindre, pour la tranquilliser, des sentiments qu'il n'avoit pas; mais une telle bassesse d'ame est trop loin de lui. Sans en imposer à Julie, cette dissimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne foi, la franchise, l'union des cœurs qui console de tant de maux, se fussent éclipsées entre eux. Etoit-ce en se faisant moins estimer de sa femme, qu'il pouvoit la rassurer sur ses craintes?

craintes ? Au lieu d'ufer de déguifement avec elle, il lui dit fincérement ce qu'il penfe ; mais il le dit d'un ton fimple, avec fi peu de mépris des opinions vulgaires, fi peu de cette ironique fierté des efprits forts, que ces triftes aveux donnent bien moins d'affliction que de colere à Julie, & que, ne pouvant tranfmettre à fon mari fes fentiments & fes efpérances, elle en cherche avec plus de foin à raffembler autour de lui ces douceurs paffageres auxquelles il borne fa félicité. Ah ! dit-elle avec douleur, fi l'infortuné fait fon paradis en ce monde, rendons-le lui du moins auffi doux qu'il eft poffible. (*) !

Le voile de trifteffe dont cette oppofition de fentiments couvre leur union, prouve mieux que toute autre chofe l'invincible afcendant de Julie, par les confolations dont cette trifteffe eft mêlée, & qu'elle feule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs difputes fur ce point important, loin de fe tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finiffent toujours par quelque fcene attendriffante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier l'entretien s'étant fixé fur ce texte,

(*) Combien ce fentiment plein d'humanité n'eft-il pas plus naturel que le zele affreux des perfécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès cette vie, & fe faire les précurfeurs des démons? Je ne cefferai jamais de le redire, c'eft que ces perfécuteurs là ne font point des croyants, ce font des fourbes.

qui revient ſouvent quand nous ne ſommes que nous trois, nous tombâmes ſur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer que non-ſeulement il n'y avoit point de mal abſolu & général dans le ſyſtême des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'ils ne le ſemblent au premier coup d'œil, & qu'à tout prendre, ils étoient ſurpaſſés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar ſon propre exemple, & pénétré du bonheur de ſa ſituation, je la peignois avec des traits ſi vrais, qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les ſéductions de Julie. Elle met toujours le ſentiment à la place des raiſons, & le rend ſi touchant, qu'il faut toujours l'embraſſer pour toute réponſe : ne ſeroit-ce point de ſon maître de philoſophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette maniere d'argumenter ?

Deux mois plutôt, la plaiſanterie m'eût déconcerté cruellement, mais le temps de l'embarras eſt paſſé, je n'en fis que rire à mon tour ; & quoique Julie eût un peu rougi, elle ne parut pas plus embarraſſée que moi. Nous continuâmes. Sans diſputer ſur la quantité du mal, Wolmar ſe contentoit de l'aveu qu'il fallut bien faire, que, peu ou beaucoup, enfin le mal exiſte ; & de cette ſeule exiſtence il déduiſoit le défaut de puiſſance, d'intelligence ou de bonté dans la premiere cauſe. Moi, de mon côté, je tâchois

de montrer l'origine du mal physique dans la nature de la matiere, & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui soutenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne, & qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute, quand je m'apperçus que Julie avoit disparu. Devinez où elle est, me dit son mari, voyant que je la cherchois des yeux? Mais, dis-je, elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le temps de celle-ci. Tout se fait sans qu'elle me quitte, & je ne la vois jamais rien faire. Elle est donc dans la chambre des enfants? Tout aussi peu; ses enfants ne lui sont pas plus chers que mon salut. Hé bien! repris-je, ce qu'elle fait, je n'en sais rien; mais je suis très-sûr qu'elle ne s'occupe qu'à des soins utiles. Encore moins, dit-il froidement: venez, venez, vous verrez si j'ai bien deviné.

Il se mit à marcher doucement; je le suivis sur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet: elle étoit fermée. Il l'ouvrit brusquement. Milord, quel spectacle! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, & toute en larmes. Elle se leve avec précipitation, s'essuyant les yeux, se cachant le visage, & cherchant à s'échapper: on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laissa pas le temps de fuir. Il courut à elle dans une espece de transport.

Chere Epouſe, lui dit-il en l'embraſſant! l'ardeur même de tes vœux trahit ta cauſe. Que leur manque-t-il pour être efficaces? Va, s'ils étoient entendus, ils ſeroient bientôt exaucés. Ils le feront, lui dit-elle d'un ton ferme & perſuadé; j'en ignore l'heure & l'occaſion. Puiſſai-je l'acheter aux dépens de ma vie, mon dernier jour ſeroit le mieux employé!

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le ſage préfere-t-il l'honneur de tuer des hommes, aux ſoins qui peuvent en ſauver un (*)?

LETTRE VI.

De Saint-Preux à Milord Edouard.

QUOI! même après la ſéparation de l'armée, encore un voyage à Paris! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens, & celle qui l'habite? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hide? Etes-vous plus néceſſaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici? Vous nous forcez à faire des vœux oppoſés

(*) Il y avoit ici une grande lettre de Milord Edouard à Julie. Dans la ſuite il ſera parlé de cette lettre; mais pour de bonnes raiſons, j'ai été forcé de la ſupprimer.

aux vôtres, & vous me faites souhaiter d'avoir du crédit à la Cour de France, pour vous empêcher d'obtenir les passe-ports que vous en attendez. Contentez-vous toutefois : allez voir votre digne compatriote. Malgré lui, malgré vous, nous serons vengés de cette préférence, & quelque plaisir que vous goûtiez à vivre avec lui, je sais que quand vous serez avec nous, vous regretterez le temps que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre, j'avois d'abord soupçonné qu'une commission secrete..... Quel plus digne médiateur de paix ? Mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux ? Osent-ils écouter la vérité ? Savent-ils même honorer le vrai mérite ?.... Non, non, cher Edouard, vous n'êtes pas fait pour le ministere, & je pense trop bien de vous pour croire que si vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous ne le fussiez jamais devenu.

Viens, ami, tu seras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons passer tous ensemble, si l'espoir de notre réunion ne m'abuse pas ! Chaque jour la prépare, en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui sont si cheres l'une à l'autre, qui sont si dignes de s'aimer, & qui semblent n'attendre que vous pour se passer du reste de l'univers. En apprenant quel heureux hazard a fait passer ici la Partie adverse du Baron d'Etange, vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre, &

ce qui eſt arrivé réellement. (*) Ce vieux plaideur, quoiqu'inflexible & entier preſque autant que ſon adverſaire, n'a pu réſiſter à l'aſcendant qui nous a tous ſubjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir converſé avec elle, il a eu honte de plaider contre ſon pere. Il eſt parti pour Berne ſi bien diſpoſé, & l'accommodement eſt actuellement en ſi bon train, que ſur la derniere lettre du Baron, nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous auriez déjà ſu par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne ſavez point encore, c'eſt que Madame d'Orbe ayant enfin terminé ſes affaires, eſt ici depuis jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de ſon amie. Comme j'étois prévenu du jour de ſon arrivée, j'allai au-devant d'elle, à l'inſçu de Madame de Wolmar, qu'elle vouloit ſurprendre, & l'ayant rencontrée au-deçà de Lutri, je revins ſur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive & plus charmante que jamais; mais inégale, diſtraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant ſans ſuite & par ſaillies, enfin livrée à cette inquiétude, dont on ne peut ſe défendre ſur le point d'obtenir ce qu'on a

(*) On voit qu'il manque ici quelques lettres intermédiaires, ainſi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le Lecteur dira qu'on ſe tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omiſſions, & je ſuis tout-à-fait de ſon avis.

fortement désiré. On eût dit à chaque instant qu'elle trembloit de retourner en arriere. Ce départ, quoique long-temps différé, s'étoit fait si à la hâte, que la tête, en tournoit à la maîtresse & aux domestiques. Il régnoit un désordre risible dans le menu bagage qu'on amenoit. A mesure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque chose, Claire assuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carrosse, & le plaisant, quand on y regarda, fut qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendît sa voiture, elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une fole, & monta si précipitamment, qu'il fallut respirer après la premiere rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au-devant d'elle : elle ne put lui dire un seul mot.

En ouvrant la porte de la chambre, je vis Julie assise vers la fenêtre, & tenant sur ses genoux la petite Henriete, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa maniere, mêlé de sentiment & de gaieté ; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaieté, tout fut oublié ; elle vole à son amie, en s'écriant avec un emportement impossible à peindre : Cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort ! Henriete appercevant sa mere, saute & court au-devant d'elle en criant aussi : *Maman ! Maman !* de toute sa force, & la rencontre si rudement, que

la pauvre petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chute, la joie, le trouble saisirent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laissa retomber, & se trouva mal. Claire voulant relever sa fille, voit pâlir son amie; elle hésite, elle ne sait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriete, elle s'élance pour secourir Julie défaillante, & tombe sur elle dans le même état.

Henriete les appercevant toutes deux sans mouvement, se mit à pleurer, & pousser des cris qui firent accourir la Fanchon; l'une court à sa mere, l'autre à sa maîtresse. Pour moi, saisi, transporté, hors de sens, j'errois à grands pas par la chambre sans savoir ce que je faisois, avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulsif dont je n'étois pas le maître. Wolmar lui-même, le froid Wolmar, se sentit ému. O sentiment! sentiment! douce vie de l'ame, quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché? Quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux se jetta dans un fauteuil pour contempler avidement ce ravissant spectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empressement. Ces scenes de plaisir & de joie n'épuisent un instant la nature, que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle: elles ne sont jamais dangereuses. Laissez-moi jouir du bonheur que je goûte, & que vous partagez. Que

doit-il être pour vous ? Je n'en connus jamais de semblable, & je suis le moins heureux des six.

Milord, sur ce premier moment, vous pouvez juger du reste. Cette réunion excita dans toute la maison un ressentiment d'alégresse, & une fermentation qui n'est pas encore calmée. Julie hors d'elle-même, étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue ; il fut impossible de songer à rien de toute la journée, qu'à se voir & s'embrasser sans cesse avec de nouveaux transports. On ne s'avisa pas même du sallon d'Apollon ; le plaisir étoit par-tout, on n'avoit pas besoin d'y songer. A peine le lendemain eut-on assez de sang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout seroit allé de travers. Chacun se para de son mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en falloit pour les amusements. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire : il y régnoit une confusion qui la rendoit touchante, & le désordre en faisoit le plus bel ornement.

La matinée se passa à mettre Madame d'Orbe en possession de son emploi d'intendante ou de maîtresse-d'hôtel, & elle se hâtoit d'en faire les fonctions avec un empressement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau sallon, les deux cousines virent de tous côtés leurs chiffres unis & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'instant d'où venoit ce soin : elle m'embrassa dans un saisissement de joie.

Claire, contre ſon ancienne coutume, héſita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre ; elle prit, en rougiſſant, le parti d'imiter ſa couſine. Cette rougeur, que je remarquai trop, me fit un effet que je ne ſaurois dire ; mais je ne me ſentis pas dans ſes bras ſans émotion.

L'après-midi il y eut une belle collation dans le gynécée, où pour le coup le maître & moi fûmes admis. Les hommes tirerent au blanc une miſe donnée par Madame d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins exercé que les autres ; Claire ne fut pas la dupe de ſon adreſſe. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, & refuſa d'accepter le prix ; mais tous ſes camarades l'y forcerent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le ſoir, toute la maiſon, augmentée de trois perſonnes, ſe raſſembla pour danſer. Claire ſembloit parée par la main des Graces ; elle n'avoit jamais été ſi brillante que ce jour-là. Elle danſoit, elle cauſoit, elle rioit, elle donnoit ſes ordres, elle ſuffiſoit à tout. Elle avoit juré de m'excéder de fatigue, & après cinq ou ſix contre-danſes très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire que je danſois comme un Philoſophe. Je lui dis, moi, qu'elle danſoit comme un Lutin, qu'elle ne faiſoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laiſſât repoſer ni jour ni nuit. Au contraire, dit-elle, voici de quoi vous

faire dormir tout d'une piece ; & à l'instant elle me reprit pour danser.

Elle étoit infatigable ; mais il n'en étoit pas ainsi de Julie, elle avoit peine à se tenir ; les genoux lui trembloient en dansant : elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyoit des larmes de joie couler de ses yeux : elle contemploit sa cousine avec une sorte de ravissement ; elle aimoit à se croire l'étrangere à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maîtresse de la maison, qui l'ordonnoit. Après le souper, je tirai des fusées que j'avois apportées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit ; il fallut enfin se quitter : Madame d'Orbe étoit lasse, ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on se couchât de bonne heure.

Insensiblement le calme renaît, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre qu'elle est, sait prendre, quand il lui plaît, un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoiqu'extrêmement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence ; en sorte que restée veuve si jeune, & chargée de la garde-robe de sa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains ; ainsi l'on n'a pas lieu de craindre que, sous ses ordres, la maison soit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaisir de se livrer toute entiere à l'occupa-

tion qui eſt le plus de ſon goût ; ſavoir ; l'éducation des enfants, & je ne doute pas qu'Henriete ne profite extrêmement de tous les ſoins dont une de ſes meres aura ſoulagé l'autre. Je dis, ſes meres ; car à voir la maniere dont elles vivent avec elle, il eſt difficile de diſtinguer la véritable ; & des étrangers qui nous ſont venus aujourd'hui, ſont ou paroiſſent là-deſſus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent Henriete, ou ma fille, indifféremment. Elle appelle *Maman* l'une, & l'autre *petite Maman* : la même tendreſſe regne de part & d'autre ; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriete, il ſe trouve qu'elle a deux meres ; on ſeroit embarraſſé à moins. Les plus clair-voyants ſe décident pourtant à la fin pour Julie. Henriete, dont le pere étoit blond, eſt blonde comme elle, & lui reſſemble beaucoup. Une certaine tendreſſe de mere ſe peint encore mieux dans ſes yeux que dans les regards de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus reſpectueux, plus attentif ſur elle-même. Machinalement elle ſe met plus ſouvent à ſes côtés, parce que Julie a plus ſouvent quelque choſe à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences ſont en faveur de la petite maman, & je me ſuis apperçu que cette erreur eſt ſi agréable aux deux couſines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire ſa cour.

Milord, dans quinze jours, il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y ferez il faudra mal penser de tout homme dont le cœur cherchera fur le refte de la terre des vertus, des plaifirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maifon.

LETTRE VII.

De Saint-Preux à Milord Edouard.

IL y a trois jours que j'effaie chaque foir de vous écrire. Mais, après une journée laborieufe, le fommeil me gagne en rentrant: le matin, dès le point du jour, il faut retourner à l'ouvrage. Une ivreffe plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaifirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel féjour pourroit me déplaire avec la fociété que je trouve dans celui-ci: mais favez-vous en quoi Clarens me plaît pour lui-même? C'eft que je m'y fens vraiment à la campagne, & que c'eft prefque la premiere fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne favent point aimer la campagne; ils ne favent pas même y être: à peine, quand ils y font, favent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent

les travaux, les plaisirs, ils les ignorent: ils sont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller; car qu'y va-t-on faire? Les habitants de Paris qui croient aller à la campagne n'y vont point; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux esprits, les Auteurs, les parasites sont le cortege qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie y sont leur seule occupation. (*) Leur table est couverte comme à Paris; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y sert les mêmes mets, avec le même appareil; ils n'y font que les mêmes choses: autant valoit y rester; car quelque riche qu'on puisse être & quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, & l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette variété qui leur est si chere, ils la fuient; ils ne connoissent jamais qu'une maniere de vivre, & s'en ennuient toujours.

Le travail de la campagne est agréable à considérer, & n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique & privée le

(*) Il y faut ajouter la chasse. Encore la font-ils si commodément, qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Mais je n'entame point ici cet article de la chasse, il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

rend intéreſſant ; & puis, c'eſt la premiere vocation de l'homme, il rappelle à l'eſprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reſte point froide à l'aſpect du labourage & des moiſſons. La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement : inſenſiblement on ſe ſent attendrir ſans ſavoir pourquoi. Ainſi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle eſt ſi douce, qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

J'avoue que la miſere qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain, ôtent beaucoup d'attraits à ces tableaux. Des chevaux étiques prêts d'expirer ſous les coups, de malheureux payſans exténués de jeûne, excédés de fatigue, & couverts de haillons, des hameaux de maſures offrent un triſte ſpectacle à la vue ; on a preſque regret d'être homme quand on ſonge aux malheureux dont il faut manger le ſang. Mais quel charme de voir de bons & ſages régiſſeurs faire de la culture de leurs terres l'inſtrument de leurs bienfaits, leurs amuſements, leurs plaiſirs ; verſer à plaines mains les dons de la Providence ;

engraiſſer tout ce qui les entoure, hommes & beſtiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers; accumuler l'abondance & la joie autour d'eux, & faire du travail qui les enrichit une fête continuelle! Comment ſe dérober à la douce illuſion que ces objets font naître? On oublie ſon ſiecle & ſes contemporains; on ſe tranſporte au temps des Patriarches; on veut mettre ſoi-même la main à l'œuvre, partager les travaux ruſtiques & le bonheur qu'on y voit attaché. O temps de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modeſtes, où les hommes étoient ſimples & vivoient contents! O Rachel! fille charmante & ſi conſtamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'eſclavage! O douce éleve de Noëmi! heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des ſoins champêtres. C'eſt là que les graces ſont ſur leur trône, que la ſimplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré ſoi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureuſes vendanges; les premieres gelées en ont amené l'ouverture (*); le pampre grillé laiſſant la grappe à

(*) On vendange fort tard dans le pays de Vaud, parce que la principale récolte eſt en vins blancs, & que la gelée leur eſt ſalutaire.

à découvert, étale aux yeux les dons du pere Lycée, & semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bien-faisant que le Ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misere ; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefass (*) qu'on relie de toutes parts ; le chant des vendangeuses dont ces côteaux retentissent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir ; le rauque son des instruments rustiques qui les anime au travail ; l'aimable & touchant tableau d'une alégresse générale, qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le soleil éleve au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle ; tout conspire à lui donner un air de fête, & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient sçu joindre l'agréable à l'utile.

M de Wolmar, dont ici le meilleur terrein consiste en vignoble, a fait d'avance tous les préparatifs nécessaires. Les cuves, le pressoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils sont destinés. Madame de Wolmar s'est chargée de la récolte ; le choix des ouvriers,

(*) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

l'ordre & la distribution du travail la regardent. Madame d'Orbe préside aux festins de vendange & au salaire des journaliers, selon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inspection à moi, est de faire observer au pressoir les directions de Julie, dont la tête ne supporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout-à-fait du ressort d'un buveur.

Les tâches ainsi partagées, le métier commun pour remplir les vuides est celui de vendangeur Tout le monde est sur pied de grand matin: on se rassemble pour aller à la vigne. Madame d'Orbe, qui n'est jamais assez occupée au gré de son activité, se charge pour surcroit de faire avertir & tancer les paresseux, & je puis me vanter qu'elle s'aquitte envers moi de ce soin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il se promene avec un fusil, & vient de temps en temps m'ôter aux vendangeuses pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai secrétement engagé, si bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philosophe pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en differe pas de beaucoup.

Vous voyez, par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation est sincere, & que Wolmar a lieu d'être

content de la seconde épreuve. (*) Moi de la haine pour le pere de mon amie ! Non, quand j'aurois été son fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus respectable à tous égards que ce bon Gentilhomme. Mais la bizarrerie de ses préjugés est étrange. Depuis qu'il est sûr que je ne saurois lui appartenir, il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse; & pourvu que je ne sois pas son gendre, il se mettroit volontiers au-dessous de moi. La seule chose que je ne puis lui pardonner, c'est quand nous sommes seuls, de railler quelquefois le prétendu philosophe sur ses anciennes leçons. Ces plaisanteries me sont ameres & je les reçois toujours fort mal; mais il rit de ma colere, & dit : allons tirer des grives, c'est assez pousser d'arguments. Puis

(*) Ceci s'entendra mieux par l'extrait suivant d'une lettre de Julie, qui n'est pas dans ce recueil.

» Voilà, me dit M. de Wolmar en me tirant à part, » la seconde épreuve que je lui destinois. S'il n'eût pas » caressé votre pere je me serois défié de lui. Mais, » dis-je, comment concilier ces caresses & votre épreu- » ve avec l'antipathie que vous avez vous-même trou- » vée entr'eux ? Elle n'existe plus, reprit-il; les pré- » jugés de votre pere ont fait à Saint-Preux tout le » mal qu'ils pouvoient lui faire : il n'en a plus rien à » craindre, il ne les hait plus, il les plaint. Le Baron, » de son côté, ne le craint plus; il a le cœur bon, il » sent qu'il lui a fait bien du mal : il en a pitié. Je » vois qu'ils seront fort bien ensemble, & se verront » avec plaisir. Aussi dès cet instant, je compte sur lui » tout-à-fait. «

il crie en passant, Claire, Claire! un bon souper à ton maître, car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet, à son âge, il court les vignes avec son fusil tout aussi vigoureusement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ses railleries, c'est que devant sa fille il n'ose plus souffler, & la petite écoliere n'en impose guere moins à son pere même qu'à son précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente & pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante Fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous pays. Pour l'un, elle fait tordre la grappe quand elle est mûre, & la laisse flétrir au soleil sur la souche; pour l'autre, elle fait égrapper le raisin & tirer les grains avant de les jetter dans la cuve; pour un autre, elle fait cueillir avant le lever du soleil du raisin rouge, & le porter doucement sur le pressoir, couvert encore de sa fleur & de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en sirop sur le feu, un vin sec en l'empêchant de cuver, un vin d'absynthe pour

l'eſtomac (*), un vin muſcat avec des ſimples. Tous ces vins différents ont leur apprêt particulier ; toutes ces préparations ſont ſaines & naturelles ; c'eſt ainſi qu'une économe induſtrie ſupplée à la diverſité des terreins, & raſſemble vingt climats en un ſeul.

Vous ne ſauriez concevoir avec quel zele, avec quelle gaieté tout cela ſe fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité ; tout le monde eſt égal, & perſonne ne s'oublie. Les Dames ſont ſans airs, les payſanes ſont décentes, les hommes badins & non groſſiers. C'eſt à qui trouvera les meilleures chanſons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, & l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on eſt ſûr les uns des autres. On ne revient point enſuite faire chez ſoi les Meſſieurs ; on paſſe aux vignes toute la journée : Julie y a fait faire une loge où l'on va ſe chauffer quand on a froid, & dans laquelle on ſe refugie en cas de pluie. On dîne avec les payſans & à leur heure, auſſi bien qu'on travaille avec eux. On mange

(*) En Suiſſe on boit beaucoup de vin d'abſynthe ; & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'uſage des infuſions.

avec appétit leur soupe une peu grossiere, mais bonne, saine & chargée d'excellents légumes. On ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche & de leurs compliments rustauds; pour les mettre à leur aise on s'y prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas; ils y sont sensibles, & voyant qu'on veut bien sortir pour eux de sa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amene les enfants, & ils passent le reste de la journee à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver! O bienheureux enfants, disent-ils en les pressant dans leurs bras robustes! que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres! ressemblez à vos peres & meres, & soyez comme eux la bénédiction du pays! Souvent, en songeant que la plupart des hommes ont porté les armes, & savent manier l'epée & le mousquet aussi-bien que la serpette & la houe; en voyant Julie au milieu d'eux si charmante & si respectée, recevoir, elle & ses enfants, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illustre & vertueuse Agrippine montrant son fils aux troupes de Germanicus. Julie! femme incomparable! vous exercez dans la simplicité de la vie privée le despotique empire de la sagesse & des bienfaits: vous êtes pour tout le pays un dépôt cher & sacré que chacun voudroit defendre & conserver au prix de son sang, & vous vivez

plus ſûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs ſoldats.

Le ſoir on revient gaiement tous enſemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le temps de la vendange; & même le Dimanche, après le prêche du ſoir, on ſe raſſemble avec eux, & l'on danſe juſqu'au ſouper. Les autres jours on ne ſe ſépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron, qui ne ſoupe jamais & ſe couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ſes enfants chez lui juſqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur juſqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie ruſtique. Ces ſaturnales ſont bien plus agréables & plus ſages que celles des Romains. Le renverſement qu'ils affectoient étoit trop vain pour inſtruire le maître ni l'eſclave: mais la douce égalité qui regne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une inſtruction pour les uns, une conſolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous. (*)

(*) Si delà nait un commun état de fête, non moins doux à ceux qui deſcendent qu'à ceux qui montent, ne s'enſuit-il pas que tous les états ſont preſque indifférents par eux-mêmes, pourvu qu'on puiſſe & qu'on veuille en ſortir quelquefois? Les gueux ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours gueux; les Rois ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours Rois; les états moyens, dont on ſort plus aiſément, offrent des plaiſirs au-deſſus & au-deſſous de ſoi: ils étendent auſſi les lumieres de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de de-

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique, avec une grande cheminée, où l'on fait bon feu. La piece est éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée & réfléchir la lumiere. Pour prévenir l'envie & les regrets, on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes, & un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance & la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques; chacun se leve indifferemment pour servir, sans exclusion, sans préférence, & le service se fait toujours avec grace & avec plaisir. On boit à discrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence des Maîtres si repectés contient tout le monde, & n'empêche pas qu'on ne soit à son aise & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des reprimandes; mais il est congédié sans rémission dès le lendemain.

Je

grés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sens.

Je me prévaux auſſi des plaiſirs du pays & de la ſaiſon. Je reprends la liberté de vivre à la Valaiſane, & de boire aſſez ſouvent du vin pur ; mais je n'en bois point qui n'ait été verſé de la main d'une des deux couſines. Elles ſe chargent de meſurer ma ſoif à mes forces, & de ménager ma raiſon. Qui ſait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre ? Si le travail de la journée, la durée & la gaieté du repas donnent plus de force au vin verſé de ces mains chéries, je laiſſe exhaler mes tranſports ſans contrainte ; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la préſence du ſage Wolmar. Je ne crains point que ſon œil éclairé liſe au fond de mon cœur ; & quand un tendre ſouvenir y veut renaître, un regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

Après le ſouper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre ; chacun dit ſa chanſon tour-à-tour. Quelquefois les vendangeuſes chantent en chœur toutes enſemble, ou bien alternativement à voix ſeule & en refrain. La plupart de ces chanſons ſont de vieilles romances dont les airs ne ſont pas piquants ; mais ils ont je ne ſais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles ſont ſimples, naïves, ſouvent triſtes : elles plaiſent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de ſourire, Julie de rougir, moi de ſoupirer, quand nous retrouvons dans ces chanſons

des tours & des expressions dont nous nous sommes servis autrefois. Alors en jettant les yeux sur elles & me rappellant les temps éloignés, un tressaillement me prend, un poids insupportable me tombe tout-à-coup sur le cœur, & me laisse une impression funeste qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion des différents états, la simplicité de cette occupation, l'idée de délassement, d'accord, de tranquillité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert de voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'unisson, & que s'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque? & qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des sons harmonieux? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible; mais nous voulons mieux faire encore & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce

travail du ſoir, auſſi-bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne ſuis pas des plus adroits à teiller & que j'ai ſouvent des diſtractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chenevotes de mes voiſins pour groſſir mon tas ; mais cette impitoyable Madame d'Orbe s'en étant apperçue fit ſigne à Julie, qui m'ayant pris ſur le fait, me tança ſévérement. Monſieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injuſtice, même en plaiſantant ; c'eſt ainſi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis eſt, à plaiſanter encore.

Voilà comment ſe paſſe la ſoirée. Quand l'heure de la retraite approche, Madame de Wolmar dit, allons tirer le feu d'artifice. A l'inſtant, chacun prend ſon paquet de chenevotes, ſigne honorable de ſon travail ; on les porte en triomphe au milieu de la cour : on les raſſemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu ; mais n'a pas cet honneur qui veut ; Julie l'adjuge, en préſentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce ſoir là le plus d'ouvrage ; fût-ce elle-même, elle ſe l'attribue ſans façon. L'auguſte cérémonie eſt accompagnée d'acclamations & de battements de mains. Les chenevotes font un feu clair & brillant qui s'éleve juſqu'aux nues, un vrai feu de joie, autour duquel on ſaute, on rit. Enſuite on offre à boire à toute l'aſſemblée ;

chacun boit à la santé du vainqueur & va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, & qu'on ne seroit pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, & toute sa vie.

LETTRE VIII.

de Saint-Preux à M. de Wolmar.

JOUISSEZ, cher Wolmar, du fruit de vos soins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris ; jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté ; jamais ame reconnoissante & sensible ne sentit ce que vous m'avez inspiré. La mienne avoit perdu son ressort, sa vigueur, son être ; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus, ainsi qu'au bonheur : je vous dois cette vie morale à laquelle je me sens renaître. O mon bienfaicteur ! ô mon pere ! en me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foiblesse & mes craintes ? Jusqu'à présent je me suis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur & cru toutes vos bontés

perdues. Ce moment fut cruel & décourageant pour la vertu : graces au Ciel, graces à vous, il est passé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri seulement parce que vous me le dites, mais parce que je le sens. Je n'ai plus besoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a fallu séparer de vous & d'elle pour savoir ce que je pouvois être sans votre appui. C'est loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Madame d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoissiez toutes mes foiblesses ; mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'est ma derniere faute ; je m'en sens déjà si loin que je n'y songe point sans fierté : mais l'instant en est si près encore que je ne puis l'avouer sans peine. Vous qui sûtes pardonner mes égarements, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir ?.

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je serai donc à vous ? J'éleverai donc vos enfants ? L'ainé des trois élevera les deux autres ? Avec quelle ardeur je l'ai désiré ! Combien l'espoir d'être trouvé digne d'un si cher emploi redoubloit mes soins pour répondre aux vôtres ! combien de fois j'osai montrer là-dessus mon empressement à Julie ! Qu'avec plaisir j'interprétois souvent en ma faveur vos discours

& les ſiens ! Mais quoiqu'elle fût ſenſible à mon zele & qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer aſſez préciſément dans mes vues pour oſer en parler plus ouvertement. Je ſentis qu'il falloit mériter cet honneur & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre eſtime. Je n'ai point été trompé dans mon eſpoir : mes amis, croyez-moi, vous ne ſerez point trompés dans le vôtre.

Vous ſavez qu'à la ſuite de nos converſations ſur l'éducation de vos enfants j'avois jetté ſur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'eſt venu de nouvelles réflexions ſur le même ſujet, & j'ai réduit le tout en une eſpece de ſyſtême que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'eſt qu'après notre arrivée à Rome que j'eſpere pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce ſyſtême commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en eſt que la ſuite & le développement ; car tout conſiſte à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la ſociété.

J'ai recouvré ma raiſon par vos ſoins ; redevenu libre & ſain de cœur, je me ſens aimé de tout ce qui m'eſt cher ; l'avenir le plus charmant ſe préſente à moi : ma ſituation devroit être délicieuſe ; mais il eſt dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y

vois l'époque du ſort de mon illuſtre ami ; c'eſt moi qui dois pour ainſi dire en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait ſi ſouvent pour moi ! Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie ? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons ; mais pour ſavoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre ſageſſe ! Ah ! ſi je puis voir un jour Edouard heureux ; ſi, ſelon ſon projet & le vôtre, nous nous raſſemblons tous pour ne plus nous ſéparer, quel vœu me reſtera-t-il à faire ? Un ſeul, dont l'accompliſſement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de perſonne au monde ; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouſe, & compte en ſecret vos bienfaits.

LETTRE IX.

De Saint-Preux à Madame d'Orbe.

OU êtes-vous, charmante Couſine ? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez conſolé tant de fois ? Venez, qu'il verſe aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de ſa derniere erreur. N'eſt-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier ? & ſait-il ſe reprocher encore

les torts qu'il vous a confessés ! Non, je ne suis plus le même, & ce changement vous est dû : c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ses prémices ; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vu naître, recevez ses derniers soupirs !

L'eussiez-vous jamais pensé ? Le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même fut celui où je me séparai de vous. Revenu de mes longs égarements, je fixois à cet instant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenses dettes de l'amitié, en m'arrachant d'un séjour si chéri pour suivre un bienfaicteur, un sage, qui feignant d'avoir besoin de mes soins, mettoit le succès des siens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil sacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une passion malheureuse, je consacrois l'autre à la justifier, à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçut si long-temps tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faisois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Edouard avoit craint l'attendrissement des adieux, & nous voulions partir sans être apperçus : mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En appercevant

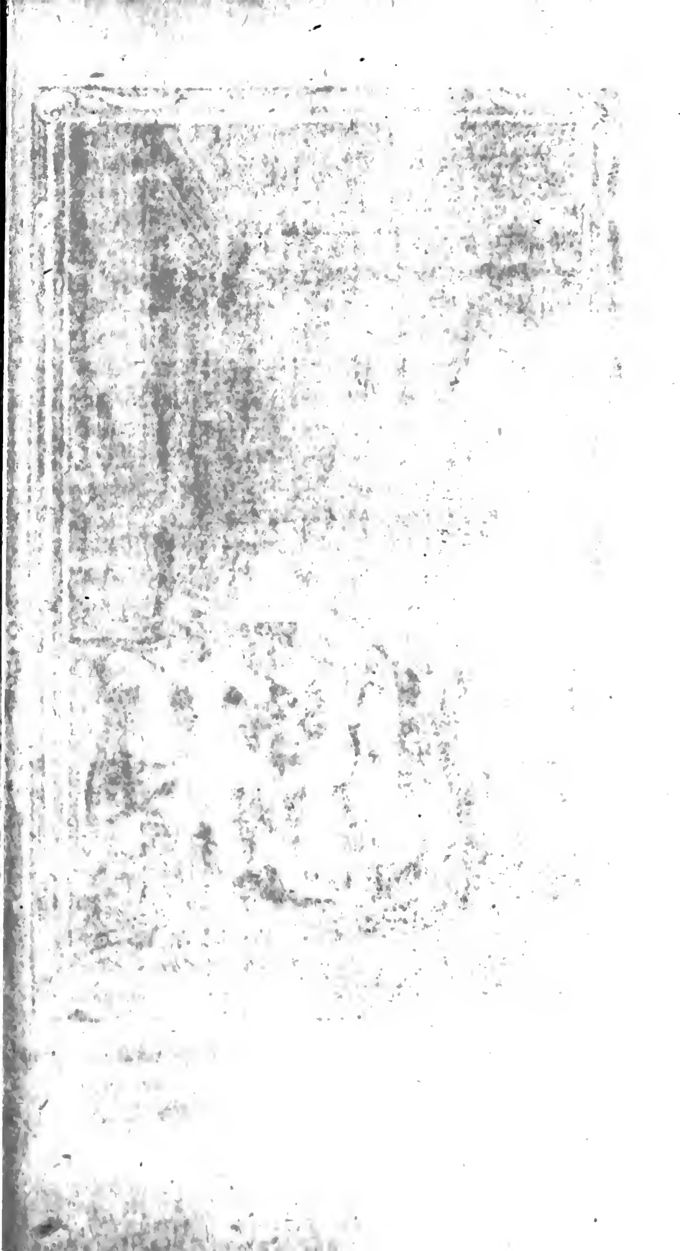
votre porte entr'ouverte & votre femme-de-chambre au guet, en vous voyant venir au-devant de nous, en entrant & trouvant une table à thé préparée, le rapport des circonſtances me fit ſonger à d'autres temps, & comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée, je me ſentis ſi différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences, j'eſpérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne ſcene de Beſançon. Jamais je ne m'étois ſenti tant de courage : je me faiſois une gloire de vous le montrer ; je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois en vous quittant de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage ; je me fortifiois de votre eſtime, & peut-être vous euſſé-je dit adieu d'un œil ſec, ſi vos larmes coulant ſur ma joue n'euſſent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré ſur-tout de ceux que votre amitié m'impoſe, & bien réſolu d'employer le reſte de ma vie à la mériter. Edouard paſſant en revue toutes mes fautes me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté ; & je connus par ſa juſte rigueur à blâmer tant de foibleſſes, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte ; il me parloit avec inquiétude de ſon voyage de Rome & des indignes attachements qui l'y rap-

pelloient malgré lui ; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ses propres dangers pour m'en occuper davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois exposé.

Comme nous approchions de Ville-Neuve, un laquais qui montoit un mauvais cheval se laissa tomber & se fit une légere contusion à la tête. Son maître le fit saigner & voulut coucher là cette nuit. Ayant dîné de bonne heure, nous prîmes des chevaux pour aller à Bex voir la Saline ; & Milord ayant des raisons particulieres qui lui rendoient cet examen intéressant, je pris les mesures & le dessein du bâtiment de graduation ; nous ne rentrâmes à Ville-Neuve qu'à la nuit. Après le souper, nous causâmes en buvant du punch, & veillâmes assez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels soins m'étoient confiés, & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement praticable. Vous pouvez juger de l'effet que fit sur moi cette nouvelle ; une telle conversation n'amenoit pas le sommeil. Il fallut pourtant enfin se coucher.

En entrant dans la chambre qui m'étoit destinée je la reconus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aspect, je sentis une impression que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus si vivement frappé que je crus redevenir à l'instant tout ce que j'étois alors ; dix années s'effacerent de ma vie & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas ! cette erreur fut courte, &





Claire! Claire les enfans chantent la nuit quand ils ont peur

le fecond inftant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles triftes réflexions fuccéderent à ce premier enchantement ! Quelles comparaifons douloureufes s'offrirent à mon efprit ! Charmes de la premiere jeuneffe, délices des premieres amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis & furchargé de lui-même ? O temps ! temps heureux, tu n'es plus ! J'aimois, j'étois aimé. Je me livrois, dans la paix de l'innocence, aux tranfports d'un amour partagé : je favourois à longs traits le délicieux fentiment qui me faifoit vivre. La douce vapeur de l'efpérance enivroit mon cœur. Une extafe, un raviffement, un délire abforboit toutes mes facultés. Ah ! fur les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abymes devant les yeux, quel être au monde jouiffoit d'un fort comparable au mien ?.... Et je pleurois ! & je me trouvois à plaindre ! & la trifteffe ofoit approcher de moi !.... Que ferai-je donc aujourd'hui que j'ai tout poffédé, tout perdu ?.... J'ai bien mérité ma mifere, puifque j'ai fi peu fenti mon bonheur !.... Je pleurois alors ?.... Tu pleurois ?.... Infortuné, tu ne pleures plus.... tu n'as pas même le droit de pleurer.... Que n'eft-elle morte, ofai-je m'écrier dans un tranfport de rage ! oui, je ferois moins malheuraux, j'oferois me livrer à mes douleurs ; j'embrafferois fans remords fa froide tombe, mes regrets feroient dignes d'elle : je dirois elle entend mes cris, elle voit mes pleurs,

mes gémiſſements la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage.... j'aurois au moins l'eſpoir de la rejoindre.... Mais elle vit : elle eſt heureuſe !.... Elle vit, & ſa vie eſt ma mort, & ſon bonheur eſt mon ſupplice, & le Ciel, après me l'avoir arrachée, m'ôte juſqu'à la douceur de la regretter !.... Elle vit, mais non pas pour moi, elle vit pour mon déſeſpoir. Je ſuis cent fois plus loin d'elle que ſi elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces triſtes idées. Elles me ſuivirent durant mon ſommeil, & le remplirent d'images funebres. Les ameres douleurs, les regrets, la mort ſe peignirent dans mes ſonges, & tous les maux que j'avois ſoufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une ſeconde fois. Un rêve ſur-tout, le plus cruel de tous, s'obſtinoit à me pourſuivre, & de fantôme en fantôme, toutes leurs apparitions confuſes finiſſoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mere de votre amie dans ſon lit expirante, & ſa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baiſant ſes mains, & recueillant ſes derniers ſoupirs. Je revis cette ſcene que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne ſortira jamais de mon ſouvenir. O ma mere ! diſoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte ! Ah ! reprenez votre bienfait ; ſans vous, il n'eſt pour moi qu'un don funeſte. Mon enfant, répondit

sa tendre mere .... il faut remplir son sort.... Dieu est juste .... tu seras mere à ton tour .... Elle ne put achever .... Je voulus lever les yeux sur elle, je ne la vis plus. Je vis Julie à sa place ; je la vis, je la reconnus, quoique son visage fût couvert d'un voile. Je fais un cri, je m'élance pour écarter le voile ; je ne pus l'atteindre : j'étendois les bras, je me tourmentois & je ne touchois rien. Ami calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite, & fais un nouvel effort ; cet effort me réveille : je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de sueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur se dissipe, l'épuisement me rendort ; le même songe me rend les mêmes agitations : je m'éveille & me rendors une troisieme fois. Toujours ce spectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains, & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut si forte, que je ne pus la vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, sans savoir ce que je faisois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de fantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive, dont je n'entendis jamais le son sans émotion. Le crépuscule, en commençant d'éclairer les objets, ne fit

que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement : après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre ; j'entre brusquement dans celle d'Edouard : j'ouvre son rideau ; & me laisse tomber sur son lit, en m'écriant hors d'haleine : c'en est fait, je ne la verrai plus ! Il s'éveille en sursaut, il saute à ses armes, se croyant surpris par un voleur. A l'instant il me reconnoît, je me reconnois moi-même, & pour la seconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

Il me fit asseoir, me remettre & parler. Si-tôt qu'il sut de quoi il s'agissoit, il voulut tourner la chose en plaisanterie ; mais voyant que j'étois vivement frappé, & que cette impression ne seroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon estime, me dit-il assez durement : si j'avois pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme ; mais vous n'êtes rien. Ah ! lui dis-je, il est trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle : je ne la reverrai jamais ; je ne suis plus rien. Il sourit, & m'embrassa. Tranquillisez-vous aujourd'hui, me dit-il, demain vous serez raisonnable. Je me charge de l'événement. Après cela, changeant de conversation, il me proposa de partir. J'y consentis ; on fit mettre les chevaux : nous nous habillâmes. En entrant dans la chaise,

Milord dit un mot à l'oreille au poſtillon, & nous partîmes.

Nous marchions ſans rien dire. J'étois ſi occuppé de mon funeſte rêve, que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cens pas de la grille Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart: vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas beſoin d'explication. Allez, viſionnaire, ajouta-t-il en me ſerrant la main, allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment! Hâtez-vous, je vous attends; mais ſur-tout, ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tiſſu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit? Je partis ſans répondre. Je marchois d'un pas précipité, que la réflexion ralentit en approchant de la maiſon. Quel perſonnage allois-je faire? Comment oſer me montrer! De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules terreurs, & ſupporter le regard mépriſant du généreux Wolmar? Plus j'approchois, plus ma frayeur me paroiſſoit puérile, & mon extravagance me faiſoit pitié. Cependant un noir preſſentiment m'agitoit encore, & je ne me ſentois point raſſuré. J'avançois toujours, quoique lentement, & j'étois déjà près de la

cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Elisée. N'en voyant sortir personne, je fis le tour en dehors, & j'allai par le rivage côtoyer la voliere autant qu'il me fut possible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes, &, sans qu'il me fût possible de distinguer un seul mot, je trouvai dans le son de votre voix je ne sais quoi de languissant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la sienne un accent affectueux & doux à son ordinaire, mais paisible & serein, qui me remit à l'instant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me sentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines alarmes. En songeant que je n'avois qu'une haie & quelques buissons à franchir pour voir, pleine de vie & de santé, celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimeres, & je me déterminai sans peine à repartir, même sans la voir. Claire, je vous le jure, non-seulement je ne la vis point, mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été foible & crédule jusqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard, de le mettre au-dessus d'un songe.

Voilà, chere Cousine, ce que j'avois à vous dire, & le dernier aveu qui me restoit à vous faire. Le détail du reste de notre

tre voyage n'a plus rien d'intéressant ; il me suffit de vous protester que depuis lors non-seulement Milord est content de moi, mais que je le suis encore plus de moi-même, qui sens mon entiere guérison, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laisser une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avois point vues. Quand il me demanda si le voile étoit levé, je l'affirmai sans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, Cousine, il est levé pour jamais ce voile dont ma raison fut long-temps offusquée. Tous mes transports inquiets sont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus cheres que jamais ; mais mon cœur ne distingue plus l'une de l'autre, & ne sépare point les inséparables.

Nous arrivâmes avant hier à Milan. Nous en repartons après demain. Dans huit jours nous comptons d'être à Rome, & j'espere y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes personnes qui troublent depuis si long-temps le repos du plus grand des hommes ! O Julie! ô Claire! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.



LETTRE X.

De Madame d'Orbe à Saint-Preux.

Nous attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaisir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'est que de toute la maison je suis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureusement passé les Alpes ; moi, j'ai songé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai passé à tout le monde quelques soliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que se moquer de vous : mais Julie n'a pu se rappeller les derniers moments de sa mere sans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ses douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher Maître, que je ne suis plus surprise de vous voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être sage ; car il y a long-temps que vous passez vo-

tre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue aussi que ce grand effort de courage, qui, si près de nous, vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroît pas aussi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que sensé, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raison. Sur cette maniere de vous en aller pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire ? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oser vous montrer qu'il falloit avoir honte; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie ! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire ? Hé bien donc ! je ne me suis pas moquée de vous alors; mais je m'en moque d'autant plus aujourd'hui; quoique n'ayant pas le plaisir de vous mettre en colere, je ne puisse pas rire de si bon cœur.

Malheureusement, il y a pis encore; c'est que j'ai gagné toutes vos terreurs sans me rassurer comme vous. Ce rêve a quelque chose d'effrayant qui m'inquiete & m'attriste, malgré que j'en aie. En lisant votre lettre, je blâmois vos agitations; en la finissant, j'ai blâmé votre sécurité. L'on ne sauroit voir à la fois pourquoi vous étiez si ému, & pourquoi vous êtes devenu si tran-

quille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus tristes pressentiments jusqu'au moment où vous avez pu les détruire & ne l'avez pas voulu ? Un pas, un geste, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez alarmé sans raison, vous vous êtes rassuré de même ; mais vous m'avez transmis la frayeur que vous n'avez plus, & il se trouve qu'ayant eu de la force une seule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un serrement de cœur ne m'a pas quittée ; je n'approche point de Julie sans trembler de la perdre. A chaque instant je crois voir sur son visage la pâleur de la mort : & ce matin, la pressant dans mes bras, je me suis sentie en pleurs sans savoir pourquoi. Ce voile ! ce voile !... Il a je ne sais quoi de sinistre qui me trouble chaque fois que j'y pense. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter sans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus désormais un moment de contentement que je ne vous revoie auprès d'elle. Convenez aussi qu'après avoir si longtemps parlé de philosophie, vous vous êtes montré Philosophe à la fin bien mal-à-propos. Ah ! rêvez, & voyez vos amis : cela vaut mieux que de les fuir & d'être un sage.

Il paroît par la lettre de Milord à M. de Wolmar, qu'il songe sérieusement à venir s'établir avec nous. Si-tôt qu'il aura pris son parti là-bas, & que son cœur sera décidé,

revenez tous deux heureux & fixés : c'eſt le vœu de la petite communauté, & ſurtout celui de votre amie,

Claire d'Orbe.

P. S. Au reſte, s'il eſt vrai que vous n'avez rien entendu de notre converſation dans l'Eliſée, c'eſt peut-être tant mieux pour vous ; car vous me ſavez aſſez alerte pour voir les gens ſans qu'ils m'apperçoivent, & aſſez maligne pour perſiffler les écouteurs.

LETTRE XI.

De M. de Wolmar à Saint-Preux.

J'ÉCRIS à Milord Edouard, & je lui parle de vous ſi au long, qu'il ne me reſte, en vous écrivant à vous-même, qu'à vous renvoyer à ſa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté ; mais vous appeller dans ma famille, vous traiter en frere, en ami ; faire votre ſœur de celle qui fut votre amante ; vous remettre l'autorité paternelle ſur mes enfants ; vous confier mes droits après avoir uſurpé les vôtres : voilà les compliments dont je vous ai cru digne. De votre part, ſi vous juſtifiez ma conduite & mes ſoins, vous m'au-

rez assez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon estime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être surpris de vous voir frappé d'un songe, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me semble que pour un homme à systêmes ce n'est pas une si grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'est moins l'effet de votre songe que son espece, & cela par une raison fort différente de celle que vous pourriez penser. Un tyran fit autrefois mourir un homme qui dans un songe avoit cru le poignarder. Rappellez-vous la raison qu'il donna de ce meurtre, & faites-vous-en l'application. Quoi! vous allez décider du sort de votre ami & vous songez à vos anciennes amours! sans les conversations du soir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Pensez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous songerez moins la nuit à ce qui s'est fait à Vevai.

La Fanchon est malade: cela tient ma femme occupée & lui ôte le temps de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui supplée volontiers à ce soin. Heureux jeune homme! tout conspire à votre bonheur: tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits n'en chargez personne que vous-même; c'est de vous seul que je l'attends.

LETTRE XII.

De Saint-Preux à M. de Wolmar.

Que cette lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond ſecret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ? O mon ſage & bienfaiſant ami ! que n'ai-je tous vos conſeils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus ſi grand beſoin de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuiſît tant au peu que j'en ai. Ah ! où ſont vos ſoins paternels ? Où ſont vos leçons, vos lumieres ? Que deviendrai-je ſans vous ? Dans ce moment de criſe, je donnerois tout l'eſpoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me ſuis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes juſqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquiſe. Après l'avoir vue, effrayé de ſa beauté, de ſon adreſſe, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de ſon ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je lui parlois de Laure avec l'eſtime & l'admiration qu'elle m'avoit inſpirée ; en relâchant ſon plus fort

attachement par l'autre, j'espérois les rompre enfin tous les deux.

Il se prêta d'abord à mon projet; il outra même la complaisance, & voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'alarmes, il affecta pour Laure encore plus d'empressement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui? son empressement est toujours le même; mais il n'affecte plus rien. Son cœur épuisé par tant de combats s'est trouvé dans un état de foiblesse dont elle a profité. Il seroit difficile à tout autre de feindre long-temps de l'amour auprès d'elle, jugez pour l'objet même de la passion qui la consume. En vérité l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air & de sa figure; une impression de langueur & d'abattement qui ne quitte point son charmant visage, en éteignant la vivacité de sa physionomie, la rend plus intéressante, &, comme les rayons du soleil échappés à travers les nuages, ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquants. Son humiliation même a toutes les graces de la modestie: en la voyant on la plaint, en l'écoutant on l'honore; enfin je dois dire, à la justification de mon ami, que je ne connois que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle.

Il s'égare, ô Wolmar! je le vois, je le sens; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en songeant jusqu'où son égarement peut lui faire oublier ce qu'il

est

eſt & ce qu'il ſe doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriſer l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrêmité, & ne lui faſſe braver encore les loix ſacrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomſton faire un tel mariage!.... vous concevez!.... ſous les yeux de ſon ami!.... qui le permet!.... qui le ſouffre!.... & qui lui doit tout!.... Il faudra qu'il m'arrache le cœur de ſa main avant de la profaner ainſi.

Cependant, que faire? Comment me comporter? Vous connoiſſez ſa violence. On ne gagne rien avec lui par les diſcours, & les ſiens depuis quelque temps ne ſont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raiſon en maximes générales: à ſon tour il ne m'entend point. Si j'eſſaie de le toucher un peu plus au vif, il répond des ſentences, & croit m'avoir réfuté. Si j'inſiſte, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devroit ignorer, & auquel l'amitié ne ſait point répondre. Croyez que je ne ſuis en cette occaſion, ni craintif, ni timide; quand on eſt dans ſon devoir, on n'eſt que trop tenté d'être fier: mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réuſſir, & de fauſſes tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'oſe preſque entrer avec lui dans aucune diſcuſſion; car je ſens tous les jours la vérité de l'avertiſſement que vous m'avez donné, qu'il

est plus fort que moi de raisonnement, & qu'il ne faut point l'enflammer par la dispute.

Il paroît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiete. Combien, avec tant de supériorité à tous égards, un homme est rabaissé par un moment de foiblesse? Le grand, le sublime Edouard a peur de son ami, de sa créature, de son éleve! il semble même, par quelques mots jettés sur le choix de son séjour, s'il ne se marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il sait bien que je ne dois ni ne veux le quitter. O Wolmar! je ferai mon devoir, & suivrai par-tout mon bienfaicteur! Si j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie? Julie & son digne époux confieroient-ils leurs enfants à un traître?

Vous m'avez dit souvent que les petites passions ne prennent jamais le change, & vont toujours à leur fin; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire usage de cette maxime. En effet, la compassion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Edouard en cette occasion, échappe à force de petitesse, & devient presque inattaquable: au lieu que le véritable amour est inséparable de la générosité, & que par elle on a toujours sur lui quelque prise. J'ai tenté cette voie indirecte, & je ne désespere pas du succès. Ce moyen paroît cruel; je ne l'ai pris qu'a-

vec répugnance. Cependant, tout bien pesé, je crois rendre service à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer son ancienne ignominie ? Mais qu'elle peut être grande en demeurant ce qu'elle est ! Si je connois bien cette étrange fille, elle est faite pour jouir de son sacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuser.

Si cette ressource me manque, il m'en reste une de la part du Gouvernement, à cause de la Religion ; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la derniere extrêmité, & au défaut de tout autre : quoi qu'il en soit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne & déshonnête. O respectable Wolmar ! je suis jaloux de votre estime durant tous les moments de ma vie. Quoi que puisse vous écrire Edouard, quoi que vous puissiez entendre dire, souvenez-vous qu'à quelque prix que ce puisse être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Pisana* ne sera Ladi Bomston.

Si vous approuvez mes mesures, cette lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe, instruisez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangere. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre, & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le seul secret que

j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux Cousines : si j'osois me fier davantage à mes lumieres, vous-même n'en sauriez jamais rien. (*)

LETTRE XIII.

De madame de Wolmar à madame d'Orbe.

Le courier d'Italie sembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai fait cette jolie découverte ; c'est mon mari, qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir jusqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'est ordinairement l'heure où la poste passe.

Tu es prise, pauvre Cousine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire si fole, ou plutôt si sage, n'a pu l'être jusqu'au bout ; te voi-

(*) Pour bien entendre cette lettre & la troisieme de la sixieme partie, il faudroit savoir les aventures de Milord Edouard ; & j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant, je n'ai pu me résoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amants par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur. [a]

[a] *Les Aventures de Milord Edouard ont été ajoutées à cette édition.*

là dans les mêmes las (*) dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conſerver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire eſt-il donc venu? Chere amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour ſavoir plaiſanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des careſſes. Et puis, quelle différence entre nous! de quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je ſuis la cauſe, & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un ſentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque ſujet de reconnoiſſance, & tout, juſqu'à ta foibleſſe, eſt en toi l'ouvrage de ta vertu. C'eſt cela même qui me conſole & m'égaie. Il falloit me plaindre & pleurer de mes fautes; mais on peut ſe moquer de la mauvaiſe honte qui te fait rougir d'un attachement auſſi pur que toi.

Revenons au courier d'Italie, & laiſſons un moment les moralités. Ce ſeroit trop abuſer de mes anciens titres; car il eſt permis d'endormir ſon auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hé bien donc! ce courier que je fais ſi lentement arriver, qu'a-t-il rapporté? Rien que de bien ſur la ſanté de nos amis, & de plus une grande lettre pour toi. Ah bon! je te vois déjà ſourire & reprendre haleine; la lettre venue te fait

(*) Je n'ai pas voulu laiſſer *lacs*, à cauſe de la prononciation génevoiſe remarquée par madame d'Orbe, dans la Lettre cinquieme de la ſixieme partie.

attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien son prix encore, même après s'être fait désirer; car elle respire une si..... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & sûrement ce que j'allois dire n'en est pas une.

Avec cette lettre, il en est venu une autre de Milord Edouard pour mon mari, & beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues, que la premiere n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, & d'où ils iront voir le Vésuve....... Conçois-tu, ma chere, ce que cette vue a de si attrayant? Revenus à Rome, Claire, pense, imagine...... Edouard est sur le point d'épouser..... Non, graces au Ciel, cette indigne Marquise; il marque, au contraire, qu'elle est fort mal. Qui donc?.... Laure, l'aimable Laure, qui.... mais pourtant.... quel mariage!... Notre ami n'en dit pas un mot. Aussi-tôt après ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangements. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que S. Preux nous restera.

Je t'avoue que son silence m'inquiete un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des situations bizarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend guere. Comment un homme aussi vertueux a-t-il pu se prendre d'une passion si durable, pour une

aussi méchante femme que cette Marquise ? Comment elle-même, avec un caractere violent & cruel, a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour aussi vif pour un homme qui lui ressembloit si peu ; si tant est cependant qu'on puisse honorer du nom d'amour une fureur capable d'inspirer des crimes ? Comment un jeune cœur aussi généreux, aussi tendre, aussi désintéressé que celui de Laure, a-t-il pu supporter ses premiers désordres ? Comment s'en est-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer son sexe ? & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes femmes, a-t-il pu venir à bout d'en faire une ? Dis-moi, ma Claire, désunir deux cœurs qui s'aimoient sans se convenir ; joindre ceux qui se convenoient sans s'entendre ; faire triompher l'amour de l'amour même ; du sein du vice & de l'opprobre, tirer le bonheur & la vertu ; délivrer son ami d'un monstre en lui créant, pour ainsi dire, une compagne..... infortunée, il est vrai, mais aimable, honnête même, au moins, si, comme je l'ose croire, on peut le redevenir : dis, celui qui auroit fait tout cela seroit-il coupable ? Celui qui l'auroit souffert seroit-il à blâmer ?

Ladi Bomston viendra donc ici ? Ici, mon ange ? Qu'en penses-tu ? Après tout, quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu ? Qui doit plus l'admirer que moi, qui fis tout le contraire, & que mon pen-

chant ſeul égara, quand tout concouroit à me bien conduire? Je m'avilis moins, il eſt vrai; mais me ſuis-je élevée comme elle? Ai-je évité tant de pieges, & fait tant de ſacrifices? Du dernier degré de la honte, elle a ſu remonter au premier degré de l'honneur; elle eſt plus reſpectable cent fois, que ſi jamais elle n'eût été coupable. Elle eſt ſenſible & vertueuſe: que lui faut-il de plus pour nous reſſembler? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeuneſſe, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je eſpérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre, en refuſant de l'honorer?

Hé bien, Couſine, quand ma raiſon me dit cela, mon cœur en murmure, &, ſans que je puiſſe expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage, & que ſon ami s'en ſoit mêlé. O l'opinion! l'opinion! qu'on a de peine à ſecouer ſon joug! toujours elle nous porte à l'injuſtice: le bien paſſé s'efface par le mal préſent; le mal paſſé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien?

J'ai laiſſé voir à mon mari mon inquiétude ſur la conduite de S. Preux dans cette affaire. Il ſemble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma couſine. Il eſt incapable de lâcheté, mais il eſt foible..... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami... Non, m'a-t-il dit: il a fait ſon devoir, il le fera, je le ſais, je ne puis rien vous dire de plus; mais Saint-Preux eſt un

honnête garçon. Je réponds de lui, vous en ferez contente..... Claire, il est impossible que Wolmar me trompe & qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même : j'ai compris que tous mes scrupules ne venoient que de fausse délicatesse, & que si j'étois moins vaine & plus équitable, je trouvois Ladi Bomston plus digne de son rang.

Mais laissons un peu Ladi Bomston, & revenons à nous. Ne sens-tu point trop en lisant cette lettre, que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien ? Ne bat-il point à présent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop semblable au mien ? Ne songe-t-il point au danger de vivre familiérement avec un objet chéri ? De le voir tous les jours ? De loger sous le même toit ? Et si mes erreurs ne m'ôterent point ton estime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi ? Combien dans nos jeunes ans, la raison, l'amitié, l'honneur t'inspirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriser ! C'est mon tour, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus pour me faire écouter la triste autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc tandis qu'il est temps, de peur qu'après avoir passé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne passes l'autre à déplorer les tiennes. Sur-tout, ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui sont en danger. Claire ! Claire !

tu te moquois de l'amour une fois ; mais c'eſt parce que tu ne le connoiſſois pas, & pour n'en avoir pas ſenti les traits, tu te croyois au-deſſus de ſes atteintes. Il ſe venge, & rit à ſon tour. Apprends à te défier de ſa traîtreſſe joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chere amie, il eſt temps de te montrer à toi-même ; car juſqu'ici tu ne t'es pas bien vue : tu t'es trompée ſur ton caractere, & n'as pas ſu t'eſtimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux diſcours de la Chaillot : ſur ta vivacité badine elle te jugea peu ſenſible ; mais un cœur comme le tien étoit au-deſſus de ſa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître ; perſonne au monde ne t'a bien connue, excepté moi ſeule. Notre ami même a plutôt ſenti que vu tout ton prix. Je t'ai laiſſé ton erreur tant qu'elle a pu t'être utile ; à préſent qu'elle te perdroit il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu ſenſible. Pauvre enfant, que tu t'abuſes ! ta vivacité même prouve le contraire. N'eſt-ce pas toujours ſur des choſes de ſentiment qu'elle s'exerce ? N'eſt-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjouement ? Tes railleries ſont des ſignes d'intérêt plus touchants que les compliments d'un autre ; tu careſſes quand tu folâtres, tu ris, mais ton rire pénetre l'ame ; tu ris, mais tu fais pleurer de tendreſſe, & je te vois preſque toujours ſérieuſe avec les indifférents.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être,

dis-moi ce qui nous uniroit si fort l'une à l'autre ? Où seroit entre nous le lien d'une amitié sans exemple ? Par quel prodige un tel attachement seroit-il venu chercher par préférence un cœur si peu capable d'attachement ? Quoi ! celle qui n'a vécu que pour son amie ne sait pas aimer ? Celle qui voulut quitter pere, époux, parents, & son pays pour la suivre ne sait préférer l'amitié à rien ? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur sensible ? Cousine, je me suis laissée aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma sensibilité, de te rendre une amitié qui valût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractere l'idée la plus bizarre qu'une fole comme toi pût jamais concevoir ; c'est de te croire à la fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant disconvenir du tendre attachement dont tu te sentois pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne pensois pas que rien pût t'émouvoir au monde, comme si les cœurs naturellement sensibles pouvoient ne l'être que pour un objet, & que, ne sachant aimer que moi, tu m'eusses pu bien aimer moi-même. Tu demandois plaisamment si l'ame avoit un sexe ? Non, mon enfant, l'ame n'a point de sexe ; mais ses affections les distinguent, & tu commences trop à le sentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avoit pas émue, tu crus aussi-tôt ne pouvoir l'être ; parce que tu manquois d'amour

pour ton soupirant, tu crus n'en pouvoir sentir pour personne. Quand il fut ton mari, tu l'aimas pourtant, & si fort, que notre intimité même en souffrit; cette ame si peu sensible sut trouver à l'amour un supplément encore assez tendre pour satisfaire un honnête homme.

Pauvre Cousine! c'est à toi désormais de résoudre tes propres doutes, & s'il est vrai,

(*) *Ch'un freddo amante è mal sicuro amico* [**].

j'ai grand'peur d'avoir maintenant une raison de trop pour compter sur toi: mais il faut que j'acheve de te dire là-dessus tout ce que je pense.

Je soupçonne que tu as aimé sans le savoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui me perdit t'eût séduite si je ne t'avois prévenue. Conçois-tu qu'un sentiment si naturel & si doux puisse tarder si long-temps à naître? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puisse impunément se familiariser avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts, celui-ci

(*) Ce vers est renversé de l'original, &, n'en déplaise aux belles Dames, le sens de l'Auteur est plus véritable & plus beau.

[**] Qu'un froid amant est un peu sûr ami.

Metast.

ſeul ne nous eût pas été commun? Non, mon ange, tu l'aurois aimé, j'en ſuis ſûre, ſi je ne l'euſſe aimé la premiere. Moins foible & non moins ſenſible, tu aurois été plus ſage que moi ſans être plus heureuſe. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahiſon & de l'infidélité? L'amitié te ſauva des pieges de l'amour; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachetas ainſi ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne ſont pas même ſi conjectures que tu penſes, & ſi je voulois rappeller des temps qu'il faut oublier, il me ſeroit aiſé de trouver dans l'intérêt que tu croyois ne prendre qu'à moi ſeule un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'oſant l'aimer, tu voulois que je l'aimaſſe; tu jugeas chacun de nous néceſſaire au bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois ſûre que ſans ta propre foibleſſe tu m'aurois été moins indulgente; mais tu te ſerois reprochée ſous le nom de jalouſie une juſte ſévérité. Tu ne te ſentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût fallu vaincre, & craignant d'être perfide plutôt que ſage, en immolant ton bonheur au nôtre, tu crus avoir aſſez fait pour la vertu.

Ma Claire, voilà ton hiſtoire; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te ſavoir gré de ma honte, & à te remer-

cier de mes torts. Ne crois pas pourtant que je veuille t'imiter en cela. Je ne ſuis pas plus diſpoſée à ſuivre ton exemple, que toi le mien ; & comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, graces au Ciel, tes raiſons d'indulgences. Quel plus digne uſage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conſerver ?

Il faut donc te dire encore mon avis ſur ton état préſent. La longue abſence de notre maître n'a pas changé tes diſpoſitions pour lui. Ta liberté recouvrée, & ſon retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a ſu profiter. Un nouveau ſentiment n'eſt pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha ſi long-temps n'a fait que ſe mettre plus à l'aiſe. Fiere d'oſer te l'avouer à toi-même, tu t'es preſſée de me le dire. Cet aveu te ſembloit preſque néceſſaire pour le rendre tout-à-fait innocent ; en devenant un crime pour ton amie, il ceſſoit d'en être un pour toi, & peut-être ne t'es-tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai ſenti tout cela, ma chere ; je me ſuis peu alarmée d'un penchant qui me ſervoit de ſauve-garde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons paſſé tous enſemble au ſein de la paix & de l'amitié m'a donné plus de confiance encore, en voyant que loin de rien perdre de ta gaieté, tu ſemblois l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre, empreſſée, attentive ;

mais franche dans tes careſſes, naïve dans tes jeux, ſans myſtere, ſans ruſe en toutes choſes, & dans tes plus vives agaceries la joie de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'Eliſée je ne ſuis plus ſi contente de toi. Je te trouve triſte & rêveuſe. Tu te plais ſeule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage, mais d'accent; tes plaiſanteries ſont plus timides; tu n'oſes plus parler de lui ſi ſouvent : on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ſes nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble, bonne Couſine, que tu ne ſentes pas tout ton mal, & que le trait ne ſoit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, ſonde bien ton cœur malade; dis-toi bien, je le répete, ſi, quelque ſage qu'on puiſſe être, on peut ſans riſque demeurer long-temps avec ce qu'on aime, & ſi la confiance qui me perdit eſt tout-à-fait ſans danger pour toi : vous êtes libres tous deux, c'eſt préciſément ce qui rend les occaſions plus ſuſpectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foibleſſe qui cede aux remords, & je conviens avec toi qu'on eſt toujours aſſez forte contre le crime; mais, hélas! qui peut ſe garantir d'être foible? Cependant, regarde les ſuites, ſonges aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée; comment peut-on mériter le repect d'autrui ſans en avoir pour ſoi-même? & où s'ar-

rêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas sans effroi? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde pour qui la morale & la Religion ne sont rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuse & chrétienne; toi qui vois ton devoir, & qui l'aime; toi qui connois & suis d'autres regles que les jugements publics, ton premier honneur est celui que te rend ta conscience, & c'est celui-là qu'il s'agit de conserver.

Veux tu savoir quel est ton tort en toute cette affaire? C'est, je te le redis, de rougir d'un sentiment honnête que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (*): mais avec toute ton humeur folâtre, rien n'est si timide que toi. Tu plaisantes pour faire la brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfants qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chere amie! souviens-toi de l'avoir dit mille fois, c'est la fausse honte qui mene à la véritable, & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal. L'amour en lui-même est-il un crime! N'est-il pas le plus pur, ainsi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne & louable? Ne dédaigne-

(*) Pourquoi l'Editeur laisse-t-il les continuelles répétitions dont cette lettre est pleine, ainsi que beaucoup d'autres? Par une raison fort simple; c'est qu'il ne se soucie point du tout que ces lettres plaisent à ceux qui feront cette question.

dédaigne-t-il pas les ames basses & rampantes? N'anime-t-il pas les ames grandes & fortes? N'ennoblit-il pas tous leurs sentiments? Ne double-t-il pas leur être? Ne les éleve-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes? Ah! si pour être honnête & sage il faut être inaccessible à ses traits, dis, que reste-t-il pour la vertu sur la terre? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-tu donc fait que tu puisses te reprocher? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme? N'est-il pas libre? Ne l'es-tu pas? Ne mérite-t-il pas toute ton estime? N'as-tu pas toute la sienne? Ne seras-tu pas trop heureuse de faire le bonheur d'un ami si digne de ce nom, de payer de ton cœur & de ta personne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer en l'élevant à toi le mérite outragé par la fortune?

Je vois les petits scrupules qui t'arrêtent. Démentir une résolution prise & déclarée, donner un successeur au défunt, montrer sa foiblesse au public, épouser un aventurier; car les ames basses, toujours prodigues de titres flétrissants, sauront bien trouver celui-ci. Voilà donc les raisons sur lesquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le justifier, & couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes? Mais, je te prie, la honte est-elle d'épouser celui qu'on aime ou de l'aimer sans l'épouser? Voilà le choix qui te reste à faire. L'honneur que tu dois au défunt est de respecter assez sa veuve pour lui donner

un mari plutôt qu'un amant, & si ta jeunesse te force à remplir sa place, n'est-ce pas rendre encore hommage à sa mémoire, de choisir un homme qui lui fut cher ?

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenser de combattre une objection si frivole, lorsqu'il s'agit de sagesse & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité déshonorante que celle qui vient du caractere ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes basses, il est toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des sentiments d'honneur est l'égal de tout le monde; il n'y a point de rang où il ne soit à sa place. Tu sais quel étoit l'avis de ton pere même quand il fut question de moi pour notre ami. Sa famille est honnête, quoiqu'obscure. Il jouit de l'estime publique, il la mérite. Avec cela, fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer; car il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu, & la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un Prince.

J'entrevois bien encore une autre espece d'embarras dans la nécessité de te déclarer la premiere; car, comme tu dois le sentir, pour qu'il ose aspirer à toi, il faut que tu le lui permettes; & c'est un des justes retours de l'inégalité, qu'elle coûte souvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté, je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroîtroit fort gra-

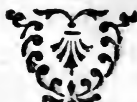
ve, si je ne prenois soin de la lever : j'espere que tu comptes assez sur ton amie pour croire que ce sera sans te compromettre ; de mon côté je compte assez sur le succès pour m'en charger avec confiance ; car quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux sur la difficulté de transformer une amie en maîtresse, si je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occasion l'entreprise exige une grande habileté de ma part. Je te propose donc de me laisser charger de cette négociation, afin que tu puisses te livrer au plaisir que te fera son retour, sans mystere, sans regrets, sans danger, sans honte. Ah! Cousine, quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, & qui se confondent depuis si long-temps dans le mien! Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il est possible : ne soyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu serviras encore ton amie en couronnant ton amour, & j'en serai plus sûre de mes propres sentiments, quand je ne pourrai plus les distinguer entre vous.

Que si, malgré mes raisons, ce projet ne te convient pas, mon avis est, qu'à quelque prix que ce soit, nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre ; car, quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfants nous importe encore moins que la vertu de leurs meres. Je te laisse le temps de réfléchir sur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette lettre en droiture à Geneve, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lausanne & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'estimerois heureuse de l'aller voir, si je pouvois faire cas des plaisirs qu'on achete aux dépens de ses amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne sais combien d'années. Mon enfant, nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos empletes de noce à Geneve; mais quelque mérite que puisse avoir ton frere, je doute que ta belle-sœur soit plus heureuse avec sa dentelle de Flandres & ses étoffes des Indes, que nous dans notre simplicité. Je te charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon pere écrit au tien, & mon mari à la mere de l'épouse pour les en prier : voilà les lettres, donne-les, & soutiens l'invitation de ton crédit renaissant; c'est tout ce que je puis faire pour que la fête ne se fasse pas sans moi; car je te déclare qu'à quelque prix que ce soit, je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, Cousine, un mot de tes nouvelles, & que je sache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ, & je ne sais plus vivre si long-temps sans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, Mlle Henriete se donnoit les

airs d'écrire auſſi de ſon côté. Comme je veux que les enfants diſent toujours ce qu'ils penſent, & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laiſſé la petite curieuſe écrire tout ce qu'elle a voulu, ſans y changer un ſeul mot. Troiſieme lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'eſt pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là diſpenſe-toi de l'y chercher plus long-temps, car tu ne la trouveras pas. Elle eſt adreſſée à Clarens; c'eſt à Clarens qu'elle doit être lue: arrange-toi là-deſſus.



LETTRE XIV.

D'Henriete à sa Mere.

OU êtes-vous donc, Maman ? On dit que vous êtes à Geneve, & que c'est si loin, si loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre : voulez-vous donc faire aussi le tour du monde ? Mon petit papa est parti ce matin pour Etange ; mon petit grand-papa est à la chasse ; ma petite maman vient de s'enfermer pour écrire ; il ne reste que ma mie Pernete & ma mie Fanchon. Mon Dieu ! je ne sais plus comment tout va ; mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la premiere. On s'ennuyoit déjà bien quand vous n'aviez plus personne à faire endêver. Oh ! c'est encore pis depuis que vous êtes partie ; car la petite maman n'est pas non plus de si bonne humeur que quand vous y êtes. Maman, mon petit Mali se porte bien ; mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait sauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu si vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiser tout-à-fait, apportez à mon petit Mali quelque chose qui lui fasse plaisir. Pour l'appaiser, lui, vous aurez bien l'esprit de trou-



Où veux-tu fuir ? le fantôme est dans ton cœur.



ver aussi ce qu'il faut faire. Ah mon Dieu! si notre bon ami étoit ici, comme il l'auroit déjà deviné! Mon bel éventail est tout brisé; mon ajustement bleu n'est plus qu'un chiffon; ma piece de blonde est en loques; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, maman; il faut finir ma lettre, car la petite maman vient de finir la sienne & sort de son cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges, mais je n'ose le lui dire; mais en lisant ceci elle verra bien que je l'ai vu. Ma bonne Maman, que vous êtes méchante, si vous faites pleurer ma petite maman!

P. S. J'embrasse mon grand-papa, j'embrasse mes oncles, j'embrasse ma nouvelle tante & sa maman; j'embrasse tout le monde, excepté vous. Maman, vous m'entendez bien; je n'ai pour vous de si longs bras.

Fin de la cinquieme Partie.

TABLE DES LETTRES ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

Fin de la Table de la cinquieme Partie.

JULIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

SIXIEME PARTIE.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE;

OU

LETTRES DE DEUX AMANTS,

HABITANTS d'une petite Ville au pied des Alpes;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

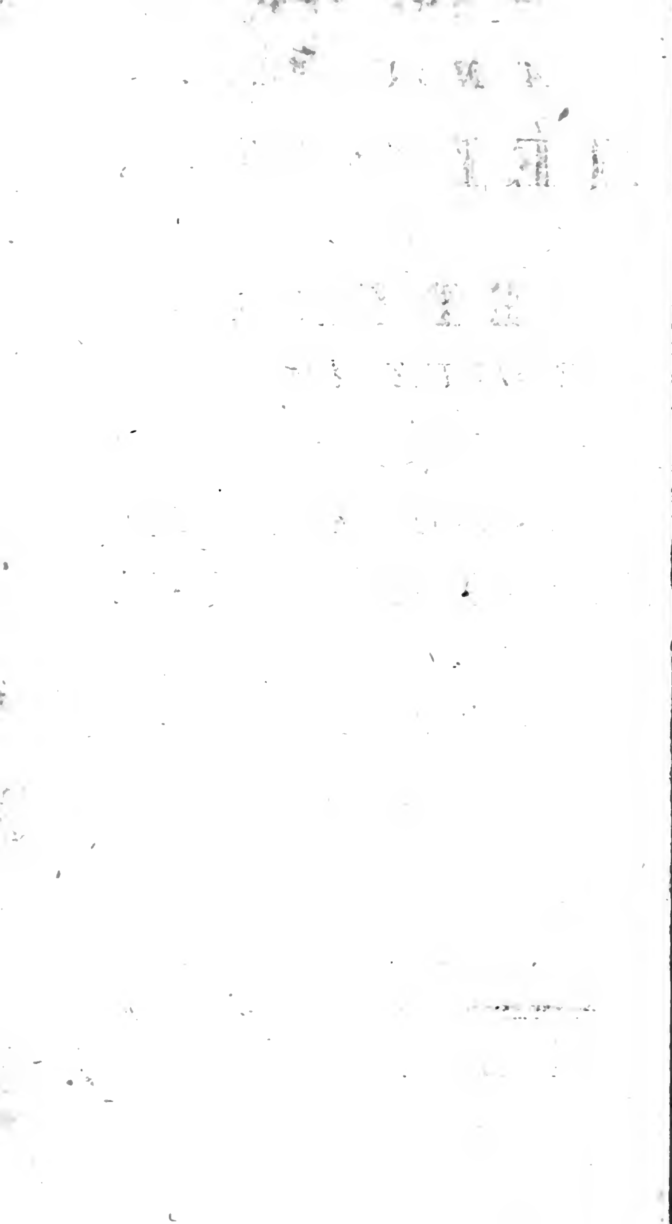
AVEC FIGURES.

SIXIEME PARTIE.



GENEVE.

M. DCC. LXXXVI.



ONZIEME ESTAMPE.

Tome VI, Lettre II, page 11.

LA Scene eſt dans un ſalon. Vers la cheminée, où il y a du feu, eſt une table de jeu, à laquelle ſont, contre le mur, M. de Wolmar qu'on voit à face, & vis-à-vis S. Preux, dont on voit le corps de profil, parce que ſa chaiſe eſt un peu dérangée; mais dont on ne voit la tête que par derriere, parce qu'il la retourne vers M. de Wolmar.

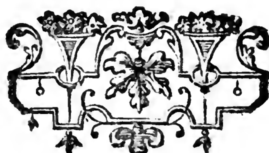
PAR terre eſt un échiquier renverſé, dont les pieces ſont éparſes. Claire, d'un air moitié ſuppliant, moitié railleur, préſente au jeune homme la joue pour y appliquer un ſoufflet ou un baiſer, à ſon choix, en punition du coup qu'elle vient de faire. Ce coup eſt indiqué par une raquette qu'elle tient pendante d'une main, tandis qu'elle avance l'autre main ſur le bras du jeune homme pour lui faire tourner la tête, qu'il baiſſe, & qu'il détourne d'un air boudeur. Pour que le coup ait pu ſe faire ſans grand fracas, il faut un de ces petits échiquiers de marroquin, qui ſe ferment comme des livres, & le repréſenter à moitié ouvert contre un des pieds de la table.

Sur le devant eſt une autre perſonne qu'on reconnoît au tablier pour la femme de chambre ; à côté d'elle eſt ſa raquette ſur une chaiſe. Elle tient d'une main le volant élevé, & de l'autre elle fait ſemblant d'en raccommoder les plumes ; mais elle regarde à travers, en ſouriant, la ſcene qui ſe paſſe vers la cheminée.

M. de Wolmar un bras paſſé ſur le dos de la chaiſe, comme pour contempler plus commodément, fait ſigne du doigt à la femme-de-chambre de ne pas troubler la ſcene par un éclat de rire.

INSCRIPTION *de la* 11[e] *planche.*

Claire, Claire ! les enfants chantent la nuit quand ils ont peur.



DOUZIEME ESTAMPE.

Tome VI, Lettre XI, page 159.

UNE chambre à coucher, dans laquelle on remarque de l'élégance, mais simple & sans luxe ; des pots de fleurs sur la cheminée. Les rideaux du lit sont à moitié ouverts & rattachés. Julie morte, y paroît habillée & même parée. Il y a du peuple dans la chambre, hommes & femmes ; les plus proches du lit sont à genoux, les autres debout, quelques-uns joignant les mains. Tous regardent le corps d'un air touché, mais attentif, comme cherchant encore quelque signe de vie.

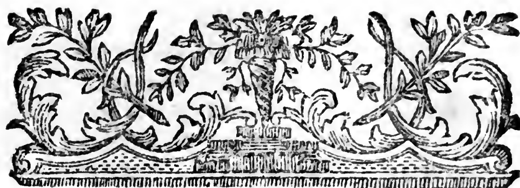
CLAIRE est debout auprès du lit, le visage élevé vers le Ciel, & les yeux en pleurs. Elle est dans l'attitude de quelqu'un qui parle avec véhémence. Elle tient des deux mains un riche voile en broderie qu'elle vient de baiser, & dont elle va couvrir la face de son amie.

On distingue au pied du lit M. de Wolmar debout, dans l'attitude d'un homme triste & même inquiet, mais toujours grave & modéré.

DANS cette derniere Eſtampe la figure de Claire tenant le voile eſt importante & difficile à rendre. L'habillement françois ne laiſſe pas aſſez de décence à la négligence & au dérangement. Je me repréſente une robe à peigner très-ſimple, arrêtée avec une épingle ſur la poitrine, & pour éviter un air meſquin, flottante & traînante un peur plus qu'une robe ordinaire. Un fichu tout uni noué ſur la gorge avec peu de ſoin ; une boucle ou touffe de cheveux échappée de la coëffure & pendante ſur l'épaule. Enfin un déſordre dans toute la perſonne, qui peigne la profonde affliction ſans malpropreté, & qui ſoit touchante, non riſible.

DANS tout autre temps, Claire n'eſt que jolie, mais il faut que ſes larmes la rendent belle, & ſur-tout que la véhémence de la douleur ſoit relevée par une nobleſſe d'attitude qui ajoute au pathétique.

Cette Planche eſt ſans INSCRIPTION.



LETTRES

DE DEUX

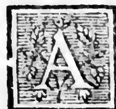
AMANTS,

Habitants d'une petite Ville au pied des Alpes.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

De Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.



VANT de partir de Lausane il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée; non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même si souvent tentée ; mais en refusant d'en

être, tu me l'as rendu presque importun; car quelle ressource y trouverai-je? S'il est ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte; & s'il est agréable, j'aurai le regret de m'amuser sans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raisons, crois-tu pour cela que je me contente! Ma foi, Cousine, tu te trompes bien fort, & c'est encore ce qui me fâche de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaise, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raison avec ton amie, & de résister à ce qui lui fait plaisir, sans lui laisser même celui de gronder? Quand tu aurois planté là pour huit jours ton mari, ton ménage & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu? Tu aurois-fait une étourderie, il est vrai; mais tu en vaudrois cent fois mieux; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne feras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les anges.

Malgré les mécontentements passés, je n'ai pu, sans attendrissement, me retrouver au milieu de ma famille; j'y ai été reçue avec plaisir, ou du moins avec beaucoup de caresses. J'attends, pour te parler de mon frere, que j'aie fait connoissance avec lui. Avec une assez belle figure, il a l'air empesé du pays d'où il vient. Il est sérieux & froid; je lui trouve même un peu de morgue: j'ai grand'peur pour la petite personne, qu'au lieu d'être aussi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du Seigneur & maître.

Mon pere a été si charmé de me voir, qu'il a quitté pour m'embrasser la relation d'une grande bataille que les François viennent de

gagner en Flandres, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui-même?.... Jamais, jamais!.... il se fût fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis, il y a long-temps qu'ils ne nous ont écrit. N'etoit-ce pas hier, je crois, jour de Courier? Si tu reçois de leurs Lettres, j'espere que tu n'oublieras pas l'interêt que j'y prends.

Adieu, Cousine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Geneve, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reste, je t'avertis que de maniere ou d'autre la noce ne se fera pas sans toi, & que si tu ne veux pas venir à Lausanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

LETTRE II.

De Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.

A MERVEILLE, Sœur prêcheuse! mais tu comptes un peu trop, ce me semble, sur l'effet salutaire de tes sermons, sans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton amie; je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie, & celui que j'ai reçu hier au soir, loin de m'exciter au sommeil, me l'a ôté durant la nuit entiere. Gare la paraphrase de mon argus, s'il

voit cette lettre! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéterois ſur tes droits ; il vaut mieux ſuivre ma tête, & puis, pour avoir l'air plus modeſte, & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du Courrier d'Italie. Le pis aller, ſi cela m'arrive, ſera de récrire ma Lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Ladi Bomſton.

Je m'indigne à ce ſeul titre. Je ne pardonnerois pas plus à S. Preux de le laiſſer prendre à cette fille qu'à Edouard de le lui donner, & à toi de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir Lauretta Piſana dans ſa maiſon! la ſouffrir auprès d'elle! Eh! mon enfant, y penſes-tu! Quelle douceur cruelle eſt-ce là? Ne ſais-tu pas que l'air qui t'entoure eſt mortel à l'infamie! La pauvre malheureuſe oſeroit-elle mêler ſon haleine à la tienne! oſeroit-elle reſpirer près de toi? Elle y ſeroit plus mal à ſon aiſe qu'un poſſédé touché par des reliques : ton ſeul regard la feroit rentrer en terre; ton ombre ſeule la tueroit.

Je ne mépriſe point Laure, à Dieu ne plaiſe : au contraire, je l'admire & la reſpecte d'autant plus qu'un pareil retour eſt héroïque & rare. En eſt-ce aſſez pour autoriſer les comparaiſons baſſes avec leſquelles tu t'oſes profaner toi-même ; comme ſi dans ſes plus grandes foibleſſes le véritable amour ne gardoit pas la perſonne, & ne

rendoit pas l'honneur plus jaloux ? Mais je t'entends, & je t'excuſe. Les objets éloignés & bas ſe confondent maintenant à ta vue ; dans ta ſublime élévation tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité ſait mettre à profit juſqu'à ta vertu.

Hé bien ! que ſert tout cela ? les ſentiments naturels en reviennent-ils moins ! L'amour-propre en fait-il moins ſon jeu ? Malgré toi tu ſens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu le voudrois combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille ! & depuis quand l'opprobre du vice n'eſt-il que dans l'opinion ? Quelle ſociété conçois-tu poſſible avec une femme devant qui l'on ne ſauroit nommer la chaſteté, l'honnêteté, la vertu, ſans lui faire verſer des larmes de honte, ſans ranimer ſes douleurs, ſans inſulter preſque à ſon repentir ? Crois-moi, mon ange, il faut reſpecter Laure, & ne la point voir. La fuir eſt un égard que lui doivent d'honnêtes femmes : elle auroit trop à ſouffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne ſe doit point faire ? N'eſt-ce pas te dire qu'il ne ſe fera point ?..... Notre ami, dis-tu, n'en parle pas dans ſa lettre ?... dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit !..... & tu dis que cette lettre eſt fort longue !..... & puis vient le diſcours de ton mari..... Il eſt miſtérieux, ton mari !..... Vous êtes un couple de frippons qui me jouez d'intelligence ; mais... ſon ſentiment, au reſte, n'étoit pas

ici fort néceſſaire....... ſur-tout pour toi qui as vu la lettre.... ni pour moi qui ne l'ai pas vue..... car je ſuis plus ſûre de ton ami, du mien, que de toute la philoſophie.

Ah ça! ne voilà-t-il pas déjà cet importun, qui revient, on ne ſait comment? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puiſque je ſuis ſur ſon chapitre, il faut que je l'épuiſe, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimeres. Si tu n'avois pas été Julie, ſi ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour moi; je ne ſais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je ſais bien, c'eſt que ſi ſa mauvaiſe étoile me l'eût adreſſé d'abord, c'étoit fait de ſa pauvre tête, & que je ſois fole ou non je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être? Parlons de ce que je ſuis. La premiere choſe que j'ai faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'abſorba dans le tien. Tout tendre & ſenſible que j'euſſe été, je ne ſus plus aimer ni ſentir par moi-même. Tous mes ſentiments me vinrent de toi; toi ſeule me tint lieu de tout, & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot; voilà ſur quoi elle me jugea: réponds, Couſine, ſe trompa-t-elle?

Je fis mon frere de ton ami, tu le ſais: l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mere. Ce ne fut point ma raiſon, mais mon cœur qui fit ce choix. J'euſſe été plus

ſenſible encore que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embraſſois en embraſſant la plus chere moitié de toi ; j'avois pour garant de la pureté de mes careſſes leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainſi ce qu'elle aime ? Le traitois-tu toi-même ainſi ? Non, Julie, l'amour chez nous eſt craintif & timide ; la réſerve & la honte ſont ſes avances, il s'annonce par ſes refus, & ſi-tôt qu'il transforme en faveurs les careſſes, il en ſait bien diſtinguer le prix. L'amitié eſt prodigue, mais l'amour eſt avare.

J'avoue que de trop étroites liaiſons ſont toujours périlleuſes à l'âge où nous étions lui & moi : mais tous deux le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude, cette familiarité dans tout autre cas ſi dangereuſe, fut alors ma ſauve-garde. Nos ſentiments dépendent de nos idées, & quand elles ont pris un certain cours, elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit ſur un ton pour recommencer ſur un autre; nous étions déjà trop loin pour revenir ſur nos. pas L'amour veut faire tous ſes progrès lui-même, il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, & j'ai lieu de le croire encore, on ne prend guere de baiſers coupables ſur la même bouche où l'on en prit d'innocents.

A l'appui de tout cela vint celui que le

Ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le sais, Cousine, il étoit jeune, bien fait, honnête, attentif, complaisant; il ne savoit pas aimer comme ton ami; mais c'étoit qu'il aimoit, & quand on a le cœur libre, la passion qui s'adresse à nous a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en restoit à prendre, & sa part fut encore assez bonne pour ne lui pas laisser de regret à son choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter? J'avoue même que les droits du sexe, joints à ceux du devoir, porterent un moment préjudice aux tiens, & que livrée à mon nouvel état, je fus d'abord plus épouse qu'amie; mais en revenant à toi, je te rapportai deux cœurs au lieu d'un, & je n'ai pas oublié depuis que je suis restée seule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore, ma douce amie? Au retour de notre ancien maître, c'étoit, pour ainsi dire, une nouvelle connoissance à faire; je crus le voir avec d'autres yeux; je crus sentir en l'embrassant un frémissement qui jusques-là m'avoit été inconnu; plus cette émotion me fut délicieuse, plus elle me fit de peur: je m'alarmai comme d'un crime, d'un sentiment qui n'existoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je pensai trop que ton amant ne l'étoit plus, & qu'il ne pouvoit plus l'être; je sentis trop qu'il étoit libre, & que je l'étois aussi. Tu sais le reste, aimable Cousine: mes frayeurs, mes scrupules te furent connus aussi-tôt qu'à moi. Mon cœur sans expérience s'intimidoit tellement d'un état si nouveau

pour lui, que je me reprochois mon empressement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût précisément où je désirois si fort d'être, & je crois que j'aurois moins souffert de sentir ce désir plus tiede, que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

Enfin, je te rejoignis, & je fus presque rassurée. Je m'étois moins reproché ma foiblesse après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore ; je crus m'être mise à mon tour sous ta garde, & je cessai de craindre pour moi. Je résolus, par ton conseil même, de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une plus grande réserve eût été une espece de déclaration, & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & familiere par modestie : mais peut-être tout cela se faisant moins naturellement, ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois, je devins tout-à-fait fole, & ce qui m'en accrut la confiance, fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter, soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche, je me trouvai tout-à-fait tranquille, & il ne me resta de mes premieres émotions qu'un sentiment très-doux, il est vrai, mais calme & paisible, & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chere amie, je ſuis tendre & ſenſible auſſi-bien que toi; mais je le ſuis d'une autre maniere. Mes affections ſont plus vives; les tiennes ſont plus pénétrantes. Peut-être avec des ſens plus animés ai-je plus de reſſources pour leur donner le change, & cette même gaieté qui coûte l'innocence à tant d'autres, me l'a toujours conſervée. Ce n'a pas toujours été ſans peine, il faut l'avouer. Le moyen de reſter veuve à mon âge, & de ne pas ſentir quelquefois que les jours ne ſont que la moitié de la vie? Mais comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la ſageſſe eſt un grand moyen d'être ſage; car avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'eſt alors que l'enjouement vient à mon ſecours, & fait plus, peut-être, pour la vertu, que n'euſſent fait les graves leçons de la raiſon. Combien de fois dans le ſilence de la nuit, où l'on ne peut s'échapper à ſoi-même, j'ai chaſſé des idées importunes en méditant des tours pour le lendemain! Combien de fois j'ai ſauvé les dangers d'un tête-à-tête par une ſaillie extravagante! Tiens, ma chere, il y a toujours, quand on eſt foible, un moment où la gaieté devient ſérieuſe, & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois ſentir, & de quoi je t'oſe répondre.

Après cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Eliſée ſur l'attachement que j'ai ſenti naître, & ſur tout le bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrois

de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en ſentant que je ne déſirois rien de plus. Si ce temps eût duré toujours, je n'en aurois jamais ſouhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois en eſpiéglerie le plaiſir de m'occuper de lui ſans ceſſe. Je ſentois qu'en me bornant à rire je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi, Couſine, j'ai cru m'appercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaiſoit pas trop à lui-même. Le ruſé n'étoit pas fâché d'être fâché; & il ne s'appaiſoit avec tant peine que pour ſe faire appaiſer plus long-temps. J'en tirois occaſion de lui tenir des propos aſſez tendres en paroiſſant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux ſeroit le plus enfant. Un jour qu'en ton abſence il jouoit aux échecs avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même ſalle, elle avoit le mot, & j'obſervois notre Philoſophe. A ſon air humblement fier, & à la promptitude de ſes coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment, & ſans paroître y tâcher, d'un revers de raquette je renverſe l'échec & mat. Tu ne vis de tes jours pareille colere; il étoit ſi furieux, que lui ayant laiſſé le choix d'un ſoufflet ou d'un baiſer pour ma pénitence, il ſe détourna quand je lui préſentai la joue. Je lui demandai pardon; il fut inflexible: il m'auroit laiſſée à genoux ſi je m'y étois miſe. Je finis par lui faire une autre piece qui lui fit oublier la premiere, & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en ferois moins bien tirée, & je m'apperçus une fois que si le jeu fût devenu férieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un foir qu'il nous accompagnoit ce duo si fimple & si touchant de Leo, *vado à morir, ben mio.* Tu chantois avec affez de négligence, je n'en faifois pas de même; &, comme j'avois une main appuyée fur le Claveffin, au moment le plus pathétique, & où j'étois moi-même émue, il appliqua fur cette main un baifer que je fentis fur mon cœur. Je ne connois pas bien les baifers de l'amour, mais ce que je peux te dire, c'eft que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de femblable à celui-là. Hébien! mon enfant, après de pareils moments que devient-on quand on s'en va rêver feule, & qu'on emporte avec foi leur fouvenir? Moi, je troublai la mufique, il fallut danfer; je fis danfer le Philofophe: on foupa prefque en l'air; on veilla fort avant dans la nuit: je fus me coucher bien laffe, & je ne fis qu'un fommeil.

J'ai donc de fort bonnes raifons pour ne point gêner mon humeur, ni changer de manieres. Le moment qui rendra ce changement néceffaire eft fi près, que ce n'eft pas la peine d'anticiper. Le temps ne viendra que trop tôt d'être prude & réfervée: tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'ufer de mes droits; car paffé la trentaine on n'eft plus fole, mais ridicule, & ton épilogueur d'homme ofe bien me dire qu'il ne me refte que fix mois encore à retourner la falade avec les



Claire! Claire les enfans chantent la nuit quand ils ont peur



doigts. Patience ! pour payer ce ſarcaſme, je prétends la lui retourner dans ſix ans, & je te jure qu'il faudra qu'il la mange : mais revenons.

Si l'on n'eſt pas maître de ſes ſentiments, au moins on l'eſt de ſa conduite. Sans doute, je demanderois au Ciel un cœur plus tranquille; mais puiſſé-je à mon dernier jour offrir au Souverain juge une vie auſſi peu criminelle que celle que j'ai paſſée cet hiver ! En vérité, je ne me reprochois rien auprès du ſeul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chere, il n'en eſt pas de même depuis qu'il eſt parti ; en m'accoutumant à penſer à lui dans ſon abſence, j'y penſe à tous les inſtants du jour, & je trouve ſon image plus dangereuſe que ſa perſonne. S'il eſt loin, je ſuis amoureuſe, s'il eſt près, je ne ſuis que fole ; qu'il revienne, & je ne le crains plus.

Au chagrin de ſon éloigement s'eſt jointe l'inquiétude de ſon rêve. Si tu as tout mis ſur le compte de l'amour, tu t'es trompée, l'amitié avoit part à ma triſteſſe. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée ; à chaque inſtant je penſois te voir tomber malade. Je ne ſuis pas crédule, mais craintive. Je ſais bien qu'un ſonge n'amene pas un événement, mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à ſa ſuite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laiſſé une nuit tranquille juſqu'à ce que je t'aie vue bien remiſe & reprendre tes couleurs. Duſſé-je avoir mis ſans le ſavoir un intérêt ſuſpect à cet empreſſement, il eſt ſûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il ſe fût

montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en eſt allée avec ton mauvais viſage. Ta ſanté, ton appétit ont plus fait que tes plaiſanteries, & je t'ai vu ſi bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles ſe ſont tout-à-fait diſſipées. Pour ſurcroît de bonheur, il revient, & j'en ſuis charmée à tous égards. Son retour ne m'alarme point, il me raſſure; & ſi-tôt que nous le verrons je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Couſine, conſerve-moi mon ami, & ne ſois point en peine de la tienne; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura.......... Mais, mon Dieu, qu'ai-je donc qui m'inquiete encore, & me ſerre le cœur ſans ſavoir pourquoi? Ah! mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux ſurvive à l'autre? Malheur à celle ſur qui doit tomber un ſort ſi cruel! Elle reſtera peu digne de vivre, ou ſera morte avant ſa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuiſe en ſotes lamentations? Point de ces terreurs paniques qui n'ont pas le ſens commun! Au lieu de parler de mort, parlons de mariage; cela ſera plus amuſant. Il y a long-temps que cette idée eſt venue à ton mari, & s'il ne m'en eût jamais parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai penſé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi! cela vieillit une jeune veuve; ſi j'avois des enfants d'un ſecond lit, je me croirois la grand'mere de ceux du premier. Je te trouve auſſi fort bonne de faire avec légereté les honneurs de ton amie, & de re-

garder cet arrangement comme un ſoin de ta bénigne charité. Oh bien! je t'apprends, moi, que toutes les raiſons fondées ſur tes ſoucis obligeants, ne valent pas la moindre des miennes contre un ſecond mariage.

Parlons ſérieuſement ; je n'ai pas l'ame aſſez baſſe pour faire entrer dans ces raiſons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi ſeule, ni la crainte du blâme en faiſant mon devoir, ni l'égalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur eſt pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la ſienne ; mais ſans répéter ce que je t'ai dit tant de fois ſur mon humeur indépendante, & ſur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une ſeule objection, & je la tire de cette voix ſi ſacrée, que perſonne au monde ne reſpecte autant que toi : leve cette objection, Couſine, & je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi, ma conſcience eſt tranquille. Le ſouvenir de mon mari ne me fait point rougir ; j'aime à l'appeller à témoin de mon innocence : & pourquoi craindrois-je de faire devant ſon image tout ce que je faiſois autrefois devant lui ? En feroit-il de même, ô Julie! ſi je violois les ſaints engagements qui nous unirent, que j'oſaſſe jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois, que mon cœur indignement partagé dérobât à ſa mémoire ce qu'il donneroit à ſon ſucceſſeur, & ne pût, ſans offenſer l'un des deux, remplir ce qu'il doit à l'autre ? Cette même image qui m'eſt ſi chere ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi,

ſans ceſſe elle viendroit empoiſonner mon bonheur, & ſon ſouvenir qui fait la douceur de ma vie, en feroit le tourment. Comment oſes-tu me parler de donner un ſucceſſeur à mon mari, après avoir juré de n'en jamais donner au tien ? comme ſi les raiſons que tu m'allegues t'étoient moins applicables en pareil cas ! Ils s'aimerent ? C'eſt pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut cher uſurper ſes droits & rendre ſa femme infidelle. Enfin, quand il ſeroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même, ne dois-je rien au cher gage de ſon amour ? & puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi, s'il eût prévu que j'euſſe un jour expoſé ſa fille unique à ſe voir confondue avec les enfants d'un autre ?

Encore un mot, & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obſtacles viendroient de moi ſeule ? En répondant de celui que cet engagement regarde, n'as-tu point plutôt conſulté ton déſir que ton pouvoir ? Quand tu ſerois ſûre de ſon aveu, n'aurois-tu donc aucun ſcrupule de m'offrir un cœur uſé par une autre paſſion ? Crois-tu que le mien dût s'en contenter, & que je puſſe être heureuſe avec un homme que je ne rendrois pas heureux ? Couſine, penſes-y mieux : ſans exiger plus d'amour que je n'en puis reſſentir moi-même, tous les ſentiments que j'accorde, je veux qu'ils me ſoient rendus, & ſuis trop honnête femme pour pouvoir me paſſer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes eſpérances ? Un certain plaiſir à ſe voir qui peut être l'effet de la ſeule amitié ; un tranſport paſſager qui peut
naître

naître à notre âge de la ſeule différence du ſexe ; tout cela ſuffit-il pour les fonder ? Si ce tranſport eût produit quelque ſentiment durable, eſt-il croyable qu'il s'en fût tu, non-ſeulement à moi, mais à toi, mais à ton mari, de qui ce propos n'eût pu qu'être favorablement reçu ? En a-t-il jamais dit un mot à perſonne ? Dans nos tête-à-tête a-t-il jamais été queſtion que de toi ? a-t-il jamais été queſtion de moi dans les vôtres ? Puis-je penſer que s'il avoit eu là-deſſus quelque ſecret pénible à garder, je n'aurois jamais apperçu ſa contrainte, ou qu'il ne lui ſeroit jamais échappé d'indiſcrétion ? Enfin même depuis ſon départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ſes lettres ? de laquelle eſt-il occupé dans ſes ſonges ? Je t'admire de me croire ſenſible & tendre, & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela ! Mais j'apperçois vos ruſes, ma mignone ! c'eſt pour vous donner droit de repréſailles que vous m'accuſez d'avoir jadis ſauvé mon cœur aux dépens du vôtre. Je ne ſuis pas la dupe de ce tour-là.

Voilà toute ma confeſſion, Couſine. Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reſte à te déclarer ma réſolution ſur cette affaire. Tu connois à préſent mon intérieur auſſi-bien & peut-être mieux que moi-même ; mon honneur, mon bonheur te ſont chers autant qu'à moi, & dans le calme des paſſions, la raiſon te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite, je t'en remets l'entiere direction. Rentrons dans notre état naturel, & char-

geons entre nous de métier, nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je ferai docile; c'eſt à toi de vouloir ce que je dois faire, à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne: que ſert aux inſéparables d'en avoir deux?

Ah ça! revenons à préſent à nos voyageurs; mais j'ai déjà tant parlé de l'un, que je n'oſe plus parler de l'autre, de peur que la différence du ſtyle ne ſe fît un peu trop ſentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dît trop en faveur du Suiſſe. Et puis, que dire ſur des Lettres qu'on n'a pas vues? Tu devois bien au moins m'envoyer celle de Milord Edouard; mais tu n'as oſé l'envoyer ſans l'autre, & tu as fort bien fait.... tu pouvois pourtant faire mieux encore..... Ah! vivent les Duegnes de vingt ans! elles ſont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réſerve? C'eſt de me faire imaginer la Lettre en queſtion..... cette Lettre ſi..... cent fois plus ſi qu'elle ne l'eſt réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choſes qui n'y ſauroient être. Va, ſi je n'y ſuis pas adorée, c'eſt à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne ſais après tout cela comment tu m'oſes parler du Courier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre aſſez long-temps. Un pauvre petit quart-d'heure de plus, j'allois au-devant du paquet, je m'en emparois la pre-

miere, je lisois le tout à mon aise, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raisins sont trop verts: on me retient deux lettres; mais j'en ai deux autres que, quoi que tu puisses croire, je ne changerois sûrement pas contre celles-là, quand tous les si du monde y seroient. Je te jure que si celle d'Henriete ne tient pas sa place à côté de la tienne, c'est qu'elle la passe, & que ni toi ni moi n'écrirons de la vie rien d'aussi joli. Et puis on se donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente! Ah! c'est assurément pure jalousie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle, lui baiser humblement les deux mains l'une après l'autre? Graces à toi, la voilà modeste comme une vierge, & grave comme un Caton, respectant tout le monde, jusqu'à sa mere; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit: à ce qu'elle écrit, passe encore. Aussi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ses lettres comme ses propos, je compte établir de sa chambre à la mienne un Courier d'Italie, dont on n'escamotera point les paquets.

Adieu, petite Cousine, voilà des réponses qui t'apprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays & de ses habitants; mais il faut mettre fin à ce volume, & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaisies, & le mari m'a presque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici, & que j'aurai le temps de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu

ne perdras rien pour attendre, & tu peux compter ſur un ſecond tome avant mon départ.

LETTRE III.

De Milord Edouard à Monſieur de Wolmar.

NON, cher Wolmar; vous ne vous êtes point trompé, le jeune homme eſt sûr; mais moi je ne le ſuis guere, & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui je ſuccombois moi-même à l'épreuve que je lui avois deſtinée. Vous ſavez que pour contenter ſa reconnoiſſance, & remplir ſon cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchants à flatter, une vieille habitude à ſuivre encore une fois, voilà, avec ce qui ſe rapportoit à Saint Preux, tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachements de ma jeuneſſe, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le ſonge de Villeneuve m'avoit laiſſé des inquiétudes. Ce ſonge me rendit ſuſpects les tranſports de joie auxquels il s'étoit livré quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfants, & de paſſer ſa vie avec vous. Pour mieux

l'obferver dans les effufions de fon cœur, j'avois d'abord prévenu fes difficultés : en lui déclarant que je m'établirois moi-même avec vous, je ne laiffois plus à fon amitié d'objections à me faire ; mais de nouvelles réfolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la Marquife que nous fûmes d'accord fur fon compte. Malheureufement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer fes artifices. L'infortunée ! Que de grandes qualités fans vertu ! que d'amour fans honneur ? Cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourriffoit le mien ; mais il prit la teinte de fon ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus queftion d'elle.

Quand il eut vu Laure, qu'il connut fon cœur, fa beauté, fon efprit, & cet attachement fans exemple, trop fait pour me rendre heureux, je réfolus de me fervir d'elle pour bien éclaircir l'état de Saint-Preux. Si j'époufe Laure, lui dis-je, mon deffein n'eft point de la mener à Londres, où quelqu'un pourroit la reconnoître ; mais dans des lieux où l'on fait honorer la vertu par-tout où elle eft ; vous remplirez votre emploi, & nous ne cefferons point de vivre enfemble. Si je ne l'époufe pas, il eft temps de me recueillir. Vous connoiffez ma maifon d'Oxford-Shire, & vous choifirez d'élever les enfants d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans fa folitude. Il me fit la réponfe à laquelle je pouvois m'attendre ; mais je voulois l'obferver par fa conduite : car fi pour vivre à

Clarens il favoriloit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou si dans cette occasion délicate il préféroit à son bonheur la gloire de son ami, dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & son cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le désirois : ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raisons qui devoient m'empêcher d'épouser Laure. Je sentois ces raisons mieux que lui ; mais je la voyois sans cesse, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur, tout-à-fait détaché de la Marquise, se fixa par ce commerce assidu. Je trouvai dans les sentiments de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inspiré. J'eus honte de sacrifier à l'opinion, que je méprisois, l'estime que je devois à son mérite : ne devois-je rien aussi à l'espérance que je lui avois donnée, sinon par mes discours, au moins par mes soins ? Sans avoir rien promis, ne rien tenir, c'étoit la tromper ; cette tromperie étoit barbare. Enfin joignant à mon penchant une espece de devoir, & songeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raison ; je résolus de pousser la feinte aussi loin qu'elle pouvoit aller, & jusqu'à la réalité même, si je ne pouvois m'en tirer autrement sans injustice.

Cependant je sentis augmenter mon inquiétude sur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne remplissoit pas dans toute sa force le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'opposoit à mes vues, il improuvoit le nœud que je voulois former ; mais il combattoit mal mon in-

clination naiſſante, & me parloit de Laure avec tant d'éloges, qu'en paroiſſant me détourner de l'épouſer, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'alarmerent. Je ne le trouvois point auſſi ferme qu'il auroit dû l'être. Il ſembloit n'oſer heurter de front mon ſentiment, il molliſſoit contre ma réſiſtance ; il craignoit de me fâcher : il n'avoit point à mon gré pour ſon devoir l'intrépidité qu'il inſpire à ceux qui l'aiment.

D'autres obſervations augmenterent ma défiance ; je ſus qu'il voyoit Laure en ſecret : je remarquois entr'eux des ſignes d'intelligence. L'eſpoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé, ne la rendoit point gaie. Je liſois bien la même tendreſſe dans ſes regards, mais cette tendreſſe n'étoit plus mêlée de joie à mon abord : la triſteſſe y dominoit toujours. Souvent dans les plus doux épanchements de ſon cœur, je la voyois jetter ſur le jeune homme un coup-d'œil à la dérobée, & ce coup d'œil étoit ſuivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin le myſtere fut pouſſé au point que j'en fus alarmé. Jugez de ma ſurpriſe. Que pouvois-je penſer? N'avois-je réchauffé qu'un ſerpent dans mon ſein ? Juſqu'où n'oſois-je point porter mes ſoupçons, & lui rendre ſon ancienne injuſtice ? Foibles & malheureux que nous ſommes, c'eſt nous qui faiſons nos propres maux. Pourquoi nous plaindre que les méchants nous tourmentent, ſi les bons ſe tourmentent encore entr'eux ?

Tout cela ne fit qu'achever de me détermi-

ner. Quoique j'ignoraſſe le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette preuve ne me la rendoit que plus chere. Je me propoſois d'avoir une explication avec elle avant la concluſion; mais je voulois attendre juſqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclairciſſements poſſibles. Pour lui, j'étois réſolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller juſqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des ſoupçons.

La Marquiſe n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit entre nous. Elle avoit des épies dans le Couvent de Laure, & parvint à ſavoir qu'il étoit queſtion de mariage. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller ſes fureurs; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrite; mais comme ce n'étoit pas la premiere fois & que nous étions ſur nos gardes, ſes tentatives furent vaines. J'eus ſeulement le plaiſir de voir dans l'occaſion, que Saint-Preux ſavoit payer de ſa perſonne, & ne marchandoit pas ſa vie pour ſauver celle d'un ami.

Vaincue par les tranſports de ſa rage, la Marquiſe tomba malade, & ne ſe releva plus. Ce fut là le terme de ſes tourments (*) & de ſes

(*) Par la lettre de Milord Edouard ci-devant ſupprimée, on voit qu'il penſoit qu'à la mort des méchants, leurs ames étoient anéanties.

ses crimes. Je ne pus apprendre son état sans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eswin. S. Preux y fut de ma part. Elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre : elle ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis sur elle, & sentis mes blessures prêtes à se rouvrir. La raison vainquit encore; mais j'eusse été le dernier des hommes de songer au mariage, tandis qu'une femme qui me fut si chere étoit à l'extrêmité. S. Preux craignant qu'enfin je ne pusse résister au désir de la voir, me proposa le voyage de Naples, & j'y consentis.

Le surlendemain de notre arrivée je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une lettre à la main. Je m'écriai : la Marquise est morte ! Plût à Dieu, reprit-il froidement ! il vaut mieux n'être plus, que d'exister pour mal faire. Mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler : écoutez-moi. J'attendis en silence.

Milord, me dit-il, en me donnant le saint nom d'ami, vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé; &, vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeller à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre ! Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été question que d'un mariage inégal, je vous aurois dit : songez que vous êtes Pair d'Angleterre, & renoncez aux honneurs du

monde, ou respectez l'opinion. Mais un mariage abject...! Vous...! Choisissez mieux votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse, elle doit être sans tache.... La femme d'Edouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu*, me disoit-elle. *Vous avez voulu m'épouser, je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir, je le remplis sans regret. En vous déshonorant j'aurois vécu malheureuse, en vous laissant votre gloire je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu: dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard! ne portez pas le désespoir dans ma retraite, écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nul autre une place que j'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous, & c'étoit celui de Laure.*

L'agitation m'empêchoit de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit pensionnaire; que la Cour de Rome, informée qu'elle devoit épouser un Luthérien, avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir, & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets, continua-t-il, aussi vivement que je l'aurois pu, craignant un retour à la Marquise, & voulant donner le change à cette ancienne

passion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne falloit, je fis d'abord parler la raison; mais, ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je sondai le cœur de Laure; & y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage, & la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir, il faut faire le vôtre.

Alors, s'approchant avec transport, il me dit, en me serrant contre sa poitrine : ami, je lis dans le sort commun que le Ciel nous envoie la loi commune qu'il nous prescrit. Le regne de l'amour est passé, que celui de l'amitié commence : mon cœur n'entend plus que sa voix sacrée; il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu veux habiter : Clarens, Oxford, Londres, Paris ou Rome, tout me convient, pourvu que nous y vivions ensemble. Va, viens où tu voudras, cherche un asyle en quelque lieu que ce puisse être, je te suivrai par-tout : j'en fais le serment solemnel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zele & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ses yeux. J'oubliai la Marquise & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami? Je vis aussi, par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion, qu'il étoit guér

véritablement, & que vous n'aviez pas perdu vos peines. Enfin j'osai croire, par le vœu qu'il fit de si bon cœur de rester attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ses anciens penchants. Je puis donc vous le ramener en toute confiance : oui, cher Wolmar, il est digne d'élever des hommes, &, qui plus est, d'habiter votre maison,

Peu de jours après j'appris la mort de la Marquise : il y avoit long-temps pour moi qu'elle étoit morte Cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son espece, envers son pays, & j'avois résolu de me marier moins par inclination que par devoir ; j'ai changé de sentiment. L'obligation de se marier n'est pas commune à tous ; elle dépend pour chaque homme de l'état où le sort l'a placé ; c'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles, que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans cesse, & qui ne sont toujours que trop remplis, il est permis, & même convenable. Sans cela l'Etat ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres, & l'Angleterre manquera plutôt de Laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maître de moi dans la condition où le Ciel m'a fait naître. A l'âge où je suis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à

cultiver ce qui me reste, & ne puis mieux le rassembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, sous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me soit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris S. Preux, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous, que d'y demeurer moi-même; & si jamais il y est de trop, il me suffira d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre; car, quoique je n'aie plus aucun crédit dans le Parlement, il me suffit d'en être Membre pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collegue & un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre Eleve pourra m'accompagner, même avec les siens, quand ils seront un peu plus grands, & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne sauroient que leur être utiles, & ne seront pas assez longs pour affliger beaucoup leur mere.

Je n'ai point montré cette lettre à S. Preux, ne la montrez pas entiere à vos Dames; il convient que le projet de cette épreuve ne soit jamais connu que de vous & de moi. Au surplus, ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoie le dessein de mon Pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira; mais faites-y travailler dès-à-présent, s'il se peut. J'en voulois ôter le salon de musique; car tous mes goûts sont éteints, & je ne me soucie plus de

rien. Je le laiſſe à la priere de S. Preux, qui ſe propoſe d'exercer dans ce ſalon vos enfants. Vous recevrez auſſi quelques livres, pour l'augmentation de votre bibliotheque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres ? O Wolmar ! il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus ſage des mortels.

LETTRE IV.

De M. de Wolmar à Milord Edouard.

JE me ſuis attendu, cher Bomſton, au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru bien étrange qu'ayant réſiſté ſi long-temps à vos penchants, vous euſſiez attendu, pour vous laiſſer vaincre, qu'un ami vînt vous ſoutenir ; quoiqu'à vrai dire on ſoit ſouvent plus foible en s'appuyant ſur un autre, que quand on ne compte que ſur ſoi. J'avoue pourtant que je fus alarmé par votre derniere lettre, où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire abſolument décidée. Je doutai de l'événement, malgré votre aſſurance ; & ſi mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurois revu S. Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois eſpéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien juſtifié le jugement que j'avois porté de vous, pour que je ne ſois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangements. Venez, hommes rares, augmenter & partager

le bonheur de cette maiſon. Quoi qu'il en ſoit de l'eſpoir des Croyants dans l'autre vie, j'aime à paſſer avec eux celle-ci, & je ſens que vous me convenez tous mieux, tels que vous êtes, que ſi vous aviez le malheur de penſer comme moi.

Au reſte, vous ſavez ce que je vous dis ſur ſon ſujet à votre départ. Je n'avois pas beſoin, pour le juger, de votre épreuve, car la mienne étoit faite, & je crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raiſon de compter ſur ſon cœur, & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il paroiſſe vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de ſyſtême. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous, je trouve vos diſtinctions ſur le célibat toutes nouvelles & fort ſubtiles. Je les crois même judicieuſes pour le politique qui balance les forces reſpectives de l'Etat, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne ſais ſi dans vos principes ces raiſons ſont aſſez ſolides pour diſpenſer les particuliers de leur devoir envers la nature. Il ſembleroit que la vie eſt un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le tranſmettre, une ſorte de ſubſtitution qui doit paſſer de race en race, & que quiconque eut un pere eſt obligé de le devenir. C'étoit votre ſentiment juſqu'ici, c'étoit une des raiſons de votre voyage; mais je ſais d'où vous vient cette nouvelle philoſophie, & j'ai vu dans un billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de replique.

La petite cousine est depuis huit ou dix jours à Geneve avec sa famille, pour des empletes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit savoir. Nous avions appris par M. Miol que le mariage étoit rompu; mais elle ignoroit la part qu'avoit S. Preux à cet événement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joie tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & justifier votre estime. Je lui ai montré les desseins de votre pavillon, elle les trouve de très-bon goût : nous y ferons pourtant quelques changements que le local exige, & qui rendront votre logement plus commode : vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher; car vous savez qu'on ne peut rien faire sans elle. En attendant, j'ai déjà mis du monde en œuvre, & j'espere qu'avant l'hiver la maçonnerie sera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres; mais je ne lis plus ceux que j'entends, & il en trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je suis pourtant moins ignorant que vous ne m'accusez de l'être. Le vrai livre de la nature est pour moi le cœur des hommes, & la preuve que j'y sais lire est dans mon amitié pour vous.



LETTRE V.

De Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.

J'AI bien des griefs, Cousine, à la charge de ce séjour. Le plus grave est qu'il me donne envie d'y rester. La ville est charmante, les habitants sont hospitaliers, les mœurs sont honnêtes, & la liberté, que j'aime sur toutes choses, semble s'y être refugiée. Plus je contemple ce petit Etat, plus je trouve qu'il est beau d'avoir une patrie, & Dieu garde de mal tous ceux qui pensent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays ! Pour moi, je sens que si j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oserois pourtant pas trop dire à présent :

Rome n'est plus à Rome, elle est toute où je suis ;

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'allasses penser le contraire. Mais pourquoi donc Rome, & toujours Rome? Restons à Geneve.

Je ne te dirai rien de l'aspect du pays. Il ressemble au nôtre, excepté qu'il est moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des Chalets si voisins (*). Je ne te dirai rien non plus du gouvernement. Si Dieu ne t'ai-

(*) L'Editeur les croit un peu rapprochés.

de, mon pere t'en parlera de reste : il passe toute la journée à politiquer avec les Magistrats dans la joie de son cœur, & je le vois déjà très-mal édifié que la gazette parle si peu de Geneve. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excedent, je me dérobe, & je t'ennuie pour te désennuyer.

Tout ce qui m'est resté de leurs longs entretiens, c'est beaucoup d'estime pour le grand sens qui regne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de cette petite République, qu'à celui des plus vastes Empires, où tout se soutient par sa propre masse, & où les rênes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un sot, sans que les affaires cessent d'aller. Je te réponds qu'il n'en seroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon pere de tous ces grands Ministres des grandes Cours, sans songer à ce pauvre musicien qui barbouilloit si fiérement sur notre grand Orgue (*) à Lausanne, & qui se croyoit un fort habile homme, parce qu'il faisoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette ; mais ils en savent tirer une

(*) Il y avoit *grande orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suisses & Génevois qui se piquent de parler correctement que le mot *orgue* est masculin au singulier, féminin au pluriel ; & s'emploie également dans les deux nombres ; mais le singulier est plus élégant.

bonne harmonie, quoiqu'elle ſoit ſouvent aſſez mal d'accord.

Je ne te dirai rien non plus.....mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque choſe pour avoir plutôt fait. Le Génevois eſt de tous les peuples du monde celui qui cache le moins ſon caractere, & qu'on connoît le plus promptement. Ses mœurs, ſes vices mêmes ſont mêlés de franchiſe. Il ſe ſent naturellement bon, & cela lui ſuffit pour ne pas craindre de ſe montrer tel qu'il eſt. Il a de la générofité, du ſens, de la pénétration; mais il aime trop l'argent, défaut que j'attribue à ſa ſituation, qui le lui rend néceſſaire: car le territoire ne ſuffiroit pas pour nourrir les habitants.

Il arrive delà que les Génevois épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (*), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs tréſors. Ainſi le luxe des autres peuples leur fait mépriſer leur antique ſimplicité; la fiere liberté leur paroît ignoble; ils ſe forgent des fers d'argent, non comme une chaîne, mais comme un ornement.

Hé bien! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique? Je m'y perds, je m'y noie, j'en ai par-deſſus la tête, je ne ſais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre choſe, ſi ce n'eſt quand mon pere n'eſt pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux

(*) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on leur porte.

heures des Couriers. C'est nous, mon enfant, qui portons par-tout notre influence; car d'ailleurs, les entretiens du pays sont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puisse apprendre ici dans la conversation. Comme autrefois les mœurs Angloises ont pénétré jusqu'en ce pays, les hommes y vivent encore un peu plus séparés des femmes que dans le nôtre, contractent entr'eux un ton plus grave, & généralement plus de solidité dans leurs discours. Mais aussi cet avantage a son inconvénient qui se fait bientôt sentir. Des longueurs toujours excédentes, des arguments, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, rarement de la legereté, jamais de cette simplicité naïve qui dit le sentiment avant la pensée, & fait si bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent : ils dissertent au lieu de causer ; on les croiroit toujours prêts à soutenir these. Ils distinguent, ils divisent, ils traitent la conversation par points; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres; ils sont Auteurs, & toujours Auteurs. Ils semblent lire en parlant, tant ils observent bien les etymologies, tant ils font sonner toutes les lettres avec soin. Ils articulent le *marc* du raisin, comme *Marc* nom d'homme, ils disent exactement du *taba-k*, & non pas du *taba*, un *pare-sol* & non pas un *parasol*, *avan-t-hier*, & non pas *avan-hier*, *Secrétaire*, & non pas *Segretaire*, un *lac-d'amour* où l'on se noie, & non pas où

l'on s'étrangle ; par-tout les *s* finales, par-tout les *r* des infinitifs ; enfin leur parler eſt toujours ſoutenu, leurs diſcours ſont des harangues, & ils jaſent comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils ſont vifs, impétueux, & ont les paſſions très-ardentes ; ils diroient même aſſez bien les choſes de ſentiment, s'ils ne diſoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules ſont tellement inſupportables ; ils peignent ſi poſément des émotions ſi vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où eſt l'homme qui ſent ce qu'ils ont décrit.

Au reſte il faut t'avouer que je ſuis un peu payée pour bien penſer de leurs cœurs, & croire qu'ils ne ſont pas de mauvais goût. Tu ſauras en confidence qu'un joli Monſieur à marier, & dit-on fort riche, m'honore de ſes attentions, & qu'avec des propos aſſez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me diſoit. Ah ! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaiſir j'aurois pris à me donner un Souverain pour eſclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur ! Mais à préſent la mienne n'eſt plus aſſez droite pour que le jeu me ſoit agréable, & je ſens que toutes mes folies s'en vont avec ma raiſon.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Génevois à penſer. Il s'étend à tous les états, & ſe fait ſentir dans tous avec avan-

tage. Le François lit beaucoup, mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Génevois ne lit que les bons livres ; il les lit, il les digere ; il ne les juge pas, mais il les sait. Le jugement & le choix se font à Paris ; les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Geneve. Cela fait que la lecture y est moins mêlée, & s'y fait avec plus de profit. Les femmes dans leur retraite (*) lisent de leur côté, & leur ton s'en ressent aussi, mais d'une autre maniere. Les belles Madames y sont petites-maîtresses & beaux esprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfants. Il faut tout le bon sens des hommes, & toute la gaieté des femmes, & tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédants & les autres un peu précieuses.

Hier, vis-à-vis de ma fenêtre, deux filles d'ouvriers, fort jolies, causoient devant leur boutique d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux proposoit en riant d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'instant, le journal tous les matins, & tous les soirs le commentaire. Qu'en dis-tu, Cousine ?

(*) On se souviendra que cette lettre est de vieille date, & je crains bien que cela ne soit pas trop facile à voir.

Je ne sais si c'est-là le ton des filles d'artisans, mais je sais qu'il faut faire un furieux emploi du temps pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avoit lu les aventures des mille & une nuits!

Avec ce style un peu guindé, les Génevoises ne laissent pas d'être vives & piquantes, & l'on voit autant de grandes passions ici qu'en ville du monde. Dans la simplicité de leur parure elles ont de la grace & du goût: elles en ont dans leur entretien, dans leurs manieres. Comme les hommes sont moins galants que tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles, & cette sensibilité donne, même aux plus honnêtes, un tour d'esprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute sa finesse. Tant que les Génevoises seront Génevoises, elles seront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françoises, & alors les Françoises vaudront mieux qu'elles.

Ainsi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il disparoît avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-ce pas la modestie de notre sexe qui nous oblige d'user d'adresse pour repousser les agaceries des hommes, & s'ils ont besoin d'art pour se faire écouter, nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit & la langue, qui nous rendent plus vi-

ves à la riposte (*), & nous force de nous moquer d'eux ? Car enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuse désoriente encore plus les soupirants que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se confondre, se troubler, se perdre à chaque repartie, de s'environner contre lui de traits moins brûlants, mais plus aigus que ceux de l'amour, de le cribler de points de glace, qui piquent à l'aide du froid ! Toi-même qui ne fais semblant de rien, crois-tu que tes manieres naïves & tendres, & ton air timide & doux, cachent moins de ruses & d'habileté que toutes mes étourderies ? Ma foi, Mignone, s'il falloit compter les galants que chacune de nous a persifflés, je doute fort qu'avec ta mine hypocrite ce fût toi qui serois en reste ? Je ne puis m'empêcher de rire encore en songeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle est si caressante, me disoit-il, que je ne sais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raison que j'ai honte d'en manquer devant elle, & je la trouve si fort mon amie, que je n'ose être son amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis, & de meilleurs ménages que dans cette ville ; la vie domestique y est agréable & douce ; on y voit des maris

(*) Il falloit *risposte*, de l'Italien *risposta*. Toutefois *riposte* se dit aussi, & je le laisse. Ce n'est au pis aller qu'une faute de plus.

maris complaisants & presque d'autres Julies. Ton système se vérifie très-bien ici. Les deux sexes gagnent de toutes manieres à se donner des travaux & des amusements différents qui les empêchent de se rassasier l'un de l'autre, & font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir. Ainsi s'aiguise la volupté du sang : s'abstenir pour jouir, c'est ta philosophie, c'est l'épicuréisme de la raison.

Malheureusement cette antique modestie commence à décliner. On se rapproche, & les cœurs s'éloignent. Ici, comme chez nous, tout est mêlé de bien & de mal ; mais à différentes mesures. Le Génevois tire ses vertus de lui-même, ses vices lui viennent d'ailleurs. Non-seulement il voyage beaucoup, mais il adopte aisément les mœurs & les manieres des autres peuples ; il parle avec facilité toutes les langues ; il prend sans peine leurs divers accents, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-sensible, surtout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse, que fier de sa liberté, il se fait chez les nations étrangeres une honte de sa patrie ; il se hâte, pour ainsi dire, de se naturaliser dans le pays où il vit comme pour faire oublier le sien ; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux sans doute effacer par son désintéressement l'opprobre du nom Genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Génevois le méprise, même en le rendant estimable, & il a plus de tort en-

core de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

Quelque qu'avide qu'il puisse être, on ne le voit guere aller à la fortune par des moyens serviles & bas; il n'aime point à s'attacher aux Grands, & ramper dans les Cours; l'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il supporte aussi peu la servitude, & quand il se plie aux usages des autres, il les imite sans s'y assujétir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Génevois préferent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers, & ce grand objet de leurs désirs leur fait souvent enfouir de rares talents que leur prodiga la nature. Ceci me ramene au commencement de ma Lettre. Ils ont du génie & du courage; ils sont vifs & pénétrants; il n'y a rien d'honnête & de grand au-dessus de leur portée : mais plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obscurité, & laissent à leurs enfants, pour tout exemple, l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Génevois mêmes : car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne sais comment ils sont chez les autres, mais je les trouve aimables chez eux, & je ne connois qu'un seul moyen, Cousine! Oh! ma foi tu as beau prendre ton air humble : si tu dis ne l'avoir pas déjà deviné, tu ments. C'est après-demain que s'embarque la

bande joyeuse dans un joli Brigantin appareillé de fête ; car nous avons choisi l'eau à cause de la saison, & pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morges, le lendemain à Lausanne (*) pour la cérémonie, & le surlendemain..... tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, floter des banderolles, quand tu entendras ronfler le canon, cours par toute la maison comme une fole, en criant : armes ! armes ! voici les ennemis ! voici les ennemis !

P. S. Quoique la distribution des logements entre incontestablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en désister en cette occasion. J'entends seulement que mon pere soit logé chez Milord Edouard, à cause des cartes de géographie, & qu'on acheve d'en tapisser du haut en bas tout l'appartement.

(*) Comment cela ? Lausanne n'est pas au bord du lac ; il y a du port à la ville une demi-lieue de fort mauvais chemin ; & puis il faut un peu supposer que tous ces jolis arrangements ne seront point contrariés par le vent.

LETTRE VI.

De Madame de Wolmar à Saint-Preux.

QUEL sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la premiere fois de ma vie où j'ai pu vous écrire sans crain-

te & ſans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour ſans exemple. On étouffe de grandes paſſions : rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut ſi cher quand l'honneur le veut, c'eſt l'effort d'une ame honnête & commune; mais après avoir été ce que nous fûmes, être ce que nous ſommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu. La cauſe qui fait ceſſer d'aimer peut être un vice, celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive, ne ſauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos ſeules forces? Jamais, jamais, mon bon ami; le tenter même étoit une témérité : nous fuir étoit pour nous la premiere loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous ſerions toujours eſtimés, ſans doute; mais nous aurions ceſſé de nous voir, de nous écrire; nous nous ſerions efforcés de ne plus penſer l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement, étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au lieu de cela, quelle eſt notre ſituation préſente. En eſt-il au monde une plus agréable, & ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés? Se voir, s'aimer, le ſentir, s'en féliciter, paſſer les jours enſemble dans la familiarité fraternelle, & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penſer ſans remords, en parler ſans rougir, & s'honorer à ſes propres yeux du même attachement qu'on s'eſt ſi long-temps reproché, voilà le point où

nous en sommes. O ami! quelle carriere d'honneur nous avons déjà parcourue! osons nous en glorifier pour savoir nous y maintenir, & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur si rare? Vous le savez. J'ai vu votre cœur sensible, plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer; & comment nous seroient-ils à charge à vous & à moi? Ils ne nous imposent point de nouveaux devoirs, ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déjà si sacrés. Le seul moyen de reconnoître ses soins est d'en être dignes, & tout leur prix est dans leur succès. Tenons-nous-en donc là dans l'effusion de notre zele. Payons de nos vertus celles de notre bienfaicteur; voilà tout ce que nous lui devons. Il a fait assez pour nous & pour lui, s'il nous a rendus à nous-mêmes. Absents ou présents, vivants ou morts, nous porterons par-tout un témoignage qui ne sera perdu pour aucun des trois.

Je faisois ces réflexions en moi-même quand mon mari vous destinoit l'éducation de ses enfants. Quand Milord Edouard m'annonça son prochain retour & le vôtre, ces mêmes réflexions revinrent, & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il est temps de les faire.

Ce n'est point de moi qu'il est question, c'est de vous; je me crois plus en droit de vous donner des conseils depuis qu'ils sont tout-à-fait désintéressés, & que n'ayant plus ma sûreté pour objet, ils ne se rapportent qu'à

vous-même. Ma tendre amitié ne vous est pas suspecte, & je n'ai que trop acquis de lumieres pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez-vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme ! si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudroit taire ; mais comment le taire sans vous trahir ? Sera-t-il temps de voir les objets que vous devez craindre, quand ils vous auront égaré ? Non, mon ami, je suis la seule personne au monde assez familiere avec vous pour vous les présenter. N'ai je pas le droit de vous parler au besoin comme une sœur, comme une mere ? Ah ! si les leçons d'un cœur honnête étoient capables de souiller le vôtre, il y a long-temps que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carriere, dites-vous, est finie. Mais convenez qu'elle est finie avant l'âge. L'amour est éteint, les sens lui survivent, & leur délire est d'autant plus à craindre, que le seul sentiment qui le bornoit n'existant plus, tout est occasion de chute à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & sensible, jeune & garçon, veut être continent & chaste ; il sait, il sent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préserva des mauvaises mœurs dans sa jeunesse, il veut que la raison l'en préserve dans tous les temps ; il connoît pour les devoirs pé-

nibles un prix qui console de leurs rigueurs, & s'il en coûte des combats, quand on veut se vaincre, sera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maîtresse qu'il servit autrefois? Ce sont là, ce me semble, des maximes de votre morale; ce sont donc aussi des regles de votre conduite: car vous avez toujours méprisé ceux qui, contents de l'apparence, parlent autrement qu'ils n'agissent, & chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choisi cet homme sage, pour suivre les loix qu'il se prescrit? Moins philosophe encore qu'il n'est vertueux & chrétien, sans doute il n'a point pris son orgueil pour guide; il sait que l'homme est plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre, & qu'il n'est pas question de réprimer les passions irritées, mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occasions dangereuses? fuit-il les objets capables de l'émouvoir? fait-il d'une humble défiance de lui-même la sauve-garde de sa vertu? Tout au contraire, il n'hésita pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes de son âge, dont une lui fut trop chere pour qu'un si dangereux souvenir se puisse effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité, & dont une troisieme lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits sur les ames reconnoissantes. Il va s'exposer à tout ce qui peut réveiller en lui des passions mal éteintes; il va s'enla-

cer dans les pieges qu'il devroit le plus redouter. Il n'y pas un rapport dans sa situation qui ne dût le faire défier de sa force, & pas un qui ne l'avilît à jamais s'il étoit foible un moment. Où est-elle donc cette grande force d'ame à laquelle il ose tant se fier? Qu'a-t-elle fait jusqu'ici qui lui réponde de l'avenir? Le tira-t-elle à Paris de la maison du Colonel? Est-ce elle qui lui dicta l'été dernier la scene de Meillerie? L'a-t-elle bien sauvé cet hiver des charmes d'un autre objet, & ce printemps des frayeurs d'un rêve? S'est-il vaincu pour elle au moins une fois, pour espérer de se vaincre sans cesse? Il sait, quand le devoir l'exige, combattre les passions d'un ami; mais les siennes...? Hélas! sur la plus belle moitié de sa vie, qu'il doit penser modestement de l'autre!

On supporte un état violent quand il passe. Six mois, un an ne sont rien; on envisage un terme, & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui est-ce qui le supporte? Qui est-ce qui sait triompher de lui-même jusqu'à la mort? O mon ami! si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe & ne revient plus; celui de mal faire passe & revient sans cesse: on s'oublie un moment, & l'on est perdu. Est-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux mêmes qu'on a sauvés du péril n'offrent-ils pas une raison de n'y plus exposer les autres?

Que

Que d'occaſions peuvent renaître, auſſi dangereuſes que celles dont vous avez échappé, & qui pis eſt, non moins imprévues ! Croyez-vous que les monuments à craindre n'exiſtent qu'à Meillerie ? Ils exiſtent par tout où nous ſommes : car nous les portons avec nous. Eh ! vous ſavez trop qu'une ame attendrie intéreſſe l'univers entier à ſa paſſion, & que, même après la guériſon, tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on ſentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui, j'oſe le croire, que ces périls ne reviendront plus, & mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au-deſſus d'une lâcheté, ce cœur facile eſt-il au-deſſus d'une foibleſſe, & ſuis-je la ſeule ici qui lui en coûtera peut-être de reſpecter ? Songez, Saint-Preux, que tout ce qui m'eſt cher doit être couvert de ce même reſpect que vous me devez ; ſongez que vous aurez ſans ceſſe à porter innocemment les jeux innocents d'une femme charmante ; ſongez aux mépris éternels que vous auriez mérités, ſi jamais votre cœur oſoit s'oublier un moment, & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié vous arrêtent ; que l'obſtacle oppoſé par la vertu vous ôte un vain eſpoir, & qu'au moins par raiſon vous étouffiez des vœux inutiles : ſerez-vous pour cela délivré de l'empire des ſens, & des pieges de l'imagination ? Forcé de nous reſpecter tous deux, & d'oublier en nous notre ſexe, vous le verrez dans celles qui nous

ſervent, & en vous abaiſſant vous croirez vous juſtifier ; mais ſerez-vous moins coupable en effet, & la différence des rangs change-t-elle ainſi la nature des fautes ? Au contraire, vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réuſſir ſeront moins honnêtes. Quels moyens ! Quoi ! vous..... Ah ! périſſe l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercenaire ! C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne ſeroit pas toujours à vendre celle qui ſe laiſſe acheter une fois ? & dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel eſt l'auteur de ſa miſere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du ſéducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ſes faveurs à prix.

Oſerai-je ajouter une conſidération qui vous touchera, ſi je ne me trompe? Vous avez vu quels ſoins j'ai pris pour établir ici la regle & les bonnes mœurs ; la modeſtie & la paix y regnent, tout y reſpire le bonheur & l'innocence. Mon ami, ſongez à vous, à moi, à ce que nous fûmes, à ce que nous ſommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je diſe un jour, en regrettant mes peines perdues : c'eſt de lui que vient le déſordre de ma maiſon ?

Diſons tout, s'il eſt néceſſaire, & ſacrifions la modeſtie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'eſt pas fait pour le célibat, & il eſt bien difficile qu'un état ſi contraire à la nature n'amene pas quelque déſordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte ſans ceſſe avec

ſoi? Voyons en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne; ils ſe diſent ſaints, & ſont déshonnêtes, leur feinte continence n'eſt que ſouillure, & pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaiſſent au-deſſous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de ſe rendre difficile ſur des loix qu'on n'obſerve qu'en apparence (*); mais celui qui veut être ſincérement vertueux, ſe ſent aſſez chargé des devoirs de l'homme ſans s'en impoſer de nouveaux. Voilà, cher S. Preux, la véritable humilité du Chrétien; c'eſt de trouver toujours ſa tâche au-deſſus de ſes forces, bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette regle, & vous ſentirez qu'un état qui devroit ſeulement alarmer un autre homme, doit par mille raiſons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre, & ſi vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'eſpérez pas de les remplir.

Tels ſont les dangers qui vous attendent ici. Penſez-y tandis qu'il en eſt temps. Je ſais que jamais de propos délibéré vous ne vous expoſerez à mal faire, & le ſeul mal que je crains de vous eſt celui que vous n'aurez pas

(*) Quelques hommes ſont continents ſans mérite, d'autres le ſont par vertu, & je ne doute point que pluſieurs Prêtres Catholiques ne ſoient dans ce dernier cas: mais impoſer le célibat a un corps auſſi nombreux que le Clergé de l'Egliſe Romaine, ce n'eſt pas tant lui défendre de n'avoir point de femmes, que lui ordonner de ſe contenter de celles d'autrui. Je ſuis ſurpris que dans tout pays où les bonnes mœurs ſont encore en eſtime, les Loix & les Magiſtrats tolerent un vœu ſi ſcandaleux.

prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer ſur mes raiſons, mais de les peſer. Trouvez-y quelque réponſe dont vous ſoyez content, & je m'en contente ; oſez compter ſur vous, & j'y compte. Dites-moi, je ſuis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi ! toujours des privations, & des peines ! toujours des devoirs cruels à remplir ! toujours fuir les gens qui nous ſont chers ! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu ! J'en vois un digne d'un homme qui ſut combattre & ſouffrir pour elle. Si je ne préſume pas trop de moi, ce prix que j'oſe vous deſtiner acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre, & vous aurez plus que vous n'euſſiez obtenu, ſi le Ciel eût béni nos premieres inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, & ſous les auſpices duquel vous puiſſiez vivre avec nous dans la paix du ſéjour céleſte. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire ; c'eſt l'objet qui ſe trouve à peu près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, ſi mon projet réuſſit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet ſans en être rebutée, car il eſt honnête. Je connois tout l'empire que j'ai ſur mon amie, & ne crains point d'en abuſer en l'exerçant en votre faveur. Mais ſes réſolutions vous ſont connues, & avant de les ébranler je dois m'aſſurer de vos diſpoſitions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aſpirer à elle, je puiſſe

répondre de vous & de vos ſentiments; car ſi l'inégalité que le ſort a miſe entre l'un & l'autre vous ôte le droit de vous propoſer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous ſoit accordé ſans ſavoir quel uſage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicateſſe, & ſi vous avez des objections à m'oppoſer, je ſais qu'elles ſeront pour elle bien plus que pour vous. Laiſſez ces vains ſcrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie? Non, quelque cher que vous me puiſſiez être, ne craignez point que je préfere votre intérêt à ſa gloire. Mais autant je mets de prix à l'eſtime des gens ſenſés, autant je mépriſe les jugements téméraires de la multitude qui ſe laiſſe éblouir par un faux éclat, & ne voit rien de ce qui eſt honnête; la différence fût-elle cent fois plus grande, il n'eſt point de rang auquel les talents & les mœurs n'aient droit d'atteindre; & à quel titre une femme oſeroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami? Vous ſavez quels ſont là-deſſus nos principes à toutes deux. La fauſſe honte & la crainte du blâme inſpirent plus de mauvaiſes actions que de bonnes, & la vertu ne ſait rougir que de ce qui eſt mal.

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue, ne ſauroit être plus déplacée que dans cette occaſion; & ce ſeroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis, quelque difficile que vous puiſſiez être, convenez qu'il eſt plus doux & mieux ſéant de devoir ſa fortune à ſon épou-

ſe qu'à ſon ami ; car on devient le protecteur de l'une, & le protégé de l'autre, & quoi que l'on puiſſe dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que ſa femme.

Que s'il reſte au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagements, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos ; car je ne ſerai jamais contente de vous & de moi, que quand vous ſerez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh, mon ami ! je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empreſſement trop relatif à vos anciens penchants. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous ? Je tiens plus que je n'avois promis. N'eſt-ce pas auſſi Julie que je vous donne ? n'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, & n'en ſerez-vous pas plus cher à l'autre ? Avec quel charme alors je me livrerai ſans contrainte à tout mon attachement pour vous ! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez jurée ; que votre cœur rempliſſe avec elle tous les engagements qu'elle prit avec moi ; qu'il lui rende, s'il eſt poſſible, tout ce que vous redevez au mien. O Saint-Preux ! je lui tranſmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'eſt pas facile à payer.

Voilà, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir ſans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & ſacré qui nous unira tous, nous ne ſerons plus entre nous que des ſœurs & des freres ; vous

ne ſerez plus votre propre ennemi ni le nôtre : les plus doux ſentiments devenus légitimes ne ſeront plus dangereux ; quand il ne faudra plus les étouffer, on n'aura plus à les craindre. Loin de réſiſter à des ſentiments ſi charmants, nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaiſirs ; c'eſt alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement, & que nous goûterons, véritablement réunis, les charmes de l'amitié, de l'amour & de l'innocence. Que ſi dans l'emploi dont vous vous chargez, le Ciel récompenſe du bonheur d'être pere le ſoin que vous prendrez de nos enfants, alors vous connoîtrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaiſir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches ; vous ſentirez enfin, ce que la vaine ſageſſe des méchants n'a jamais pu croire, qu'il eſt un bonheur réſervé dès ce monde aux ſeuls amis de la vertu.

Réfléchiſſez à loiſir ſur le parti que je vous propoſe, non pour ſavoir s'il vous convient, je n'ai pas beſoin là-deſſus de votre réponſe ; mais s'il convient à Madame d'Orbe, & ſi vous pouvez faire ſon bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous ſavez comment elle a rempli ſes devoirs dans tous les états de ſon ſexe ; ſur ce qu'elle eſt, jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie, elle doit être aimée comme elle. Si vous ſentez pouvoir la mériter, parlez, mon amitié tentera le reſte, & ſe promet tout de la ſienne : mais ſi j'ai trop eſpéré de vous, au moins vous êtes hon-

nête homme, & vous connoiſſez ſa délicateſſe, vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le ſien : que votre cœur ſoit digne d'elle, ou qu'il ne lui ſoit jamais offert.

Encore une fois, conſultez-vous bien. Peſez votre réponſe avant de la faire. Quand il s'agit du ſort de la vie, la prudence ne permet pas de ſe déterminer légerement ; mais toute délibération légere eſt un crime quand il s'agit du deſtin de l'ame, & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami ! de tous les ſécours de la ſageſſe. La mauvaiſe honte m'empêcheroit-elle de vous rappeller le plus néceſſaire ? Vous avez de la religion, mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philoſophique ne dédaigne la ſimplicité du Chrétien. Je vous ai vu ſur la priere des maximes que je ne ſaurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous eſt d'aucun fruit, & Dieu nous ayant donné dans la conſcience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne enſuite à nous-mêmes, & laiſſe agir notre liberté. Ce n'eſt pas là, vous le ſavez, la doctrine de S. Paul, ni celle qu'on profeſſe dans notre Egliſe. Nous ſommes libres, il eſt vrai, mais nous ſommes ignorants, foibles, portés au mal ; & d'où nous viendroient la lumiere & la force, ſi ce n'eſt de celui qui en eſt la ſource ? & pourquoi les obtiendrions-nous ſi nous ne daignons pas les demander ? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées ſublimes que vous vous faites du grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées baſſes

qui se rapportent à l'homme, comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse convenoient à la puissance divine, & qu'elle eût besoin d'art, comme nous, pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu ; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des loix générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands Philosophes, que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes & de lui abréger le travail !

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore ? ne connoît-il pas tous nos besoins ? n'est-il pas notre Pere pour y pourvoir ? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, & voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même ? Cher Saint-Preux, que de vains sophismes ! Le plus grand de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui de sentir nos besoins, & le premier pas pour sortir de notre misere, est de la connoître. Soyons humbles pour être sages ; voyons notre foiblesse, & nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence ; ainsi regnent à la fois la grace & la liberté. Esclaves par notre foiblesse, nous sommes libres par la priere : car il dépend de nous de demander & d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours

conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, & sait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, & par un moment de la vie entiere. On se sent ferme un instant, & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croît n'avoir plus à craindre un piége une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est, je fus brave un tel jour; mais celui qui dit, je suis brave, ne sait ce qu'il sera demain, & tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnements doivent être insensés devant l'Etre pour qui les temps n'ont point de succession, ni les lieux de distance! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche: quand nous aurons changé de lieu, nos jugements seront tout contraires, & ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir s'il nous conviendra demain; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons, si nous voudrons ce que nous voulons, si nous serons ce que nous sommes, si les objets étrangers

& les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & si nous ne trouverons pas notre misere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur ? Montrez-moi la regle de la sagesse humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais si sa meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, & faisons ce qu'elle nous inspire. Je lui demande d'éclairer nos conseils, demandez-lui d'éclairer vos résolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui est bon & honnête ; je le sais bien : mais ce n'est pas assez encore, il faut vouloir ce qui le sera toujours ; & ni vous ni moi n'en sommes les juges.

LETTRE VII.

De S. Preux à Madame de Volmar.

JULIE ! une lettre de vous ! .... après sept ans de silence......... Oui, c'est elle ; je le vois, je le sens : mes yeux méconnoîtroient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier ? Quoi ! vous vous souvenez de mon nom ? vous le savez encore écrire !...... en formant ce nom (*), votre main n'a-t-elle point tremblé ? .... Je m'égare, & c'est votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'adresse, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le

(*) On a dit que *S. Preux* étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il sur l'adresse.

cœur & la main ſemblent ſe contredire. Ah ! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres ſentiments ?

Vous trouverez peut-être que, ſonger ſi fort à vos anciennes lettres, c'eſt trop juſtifier la derniere. Vous vous trompez. Je me ſens bien ; je ne ſuis plus le même, ou vous n'êtes plus la même ; & ce qui me le prouve, eſt qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois m'eſt un nouveau ſujet de ſurpriſe. Cette obſervation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au ſentiment qui me diſpenſe d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai ceſſé d'adorer, je ſais à quels reſpects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnoiſſance, je vous aime autant que jamais, il eſt vrai ; mais ce qui m'attache le plus à vous eſt le retour de ma raiſon. Elle vous montre à moi telle que vous êtes ; elle vous ſert mieux que l'amour même. Non, ſi j'étois reſté coupable, vous ne me ſeriez pas auſſi chere.

Depuis que j'ai ceſſé de prendre le change, & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé ſur mes vrais ſentiments, j'ai mieux appris à me connoître, & je m'alarme moins de ma foibleſſe. Qu'elle abuſe mon imagination, que cette erreur me ſoit douce encore, il ſuffit pour mon repos qu'elle ne puiſſe plus vous offenſer, & la chimere qui m'égare à ſa pourſuite me ſauve d'un danger réel.

O Julie ! il eſt des impreſſions éternelles

que le temps où les soins n'effacent point. La blessure guérit, mais la marque reste, & cette marque est un sceau respecté qui préserve le cœur d'une autre atteinte. L'inconstance & l'amour sont incompatibles : l'amant qui change ne change pas ; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini ; mais en cessant d'être à vous, je suis resté sous votre garde. Je ne vous crains plus ; mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non, femme respectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne, & l'amant de vos vertus ; mais nos amours, nos premieres & uniques amours ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne se flétrira point dans ma mémoire. Dussé-je vivre des siecles entiers, le doux temps de ma jeunesse ne peut ni renaître pour moi, ni s'effacer de mon souvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre Cousine.

Chere amie, il faut l'avouer, depuis que je n'ose plus contempler vos charmes, je deviens plus sensible aux siens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés, sans jamais se fixer sur aucune ? Les miens l'ont revue avec trop de plaisir peut-être, & depuis mon éloignement ses traits déjà gravés dans mon cœur, y font une impression plus profonde. Le sanctuaire est fermé, mais son image est dans le temple. Insensiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été si je ne vous avois jamais vue, & il n'appartenoit qu'à

vous ſeule de me faire ſentir la différence de ce qu'elle m'inſpire à l'amour. Les ſens, libres de cette paſſion terrible, ſe joignent au doux ſentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour cela ? Julie, ah ! quelle différence ! Où eſt l'enthouſiaſme ? où eſt l'idolâtrie ? Où ſont ces divins égarements de la raiſon, plus brillants, plus ſublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raiſon même ? Un feu paſſager m'embraſe, un délire d'un moment me ſaiſit, me trouble & me quitte. Je retrouve entr'elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement, & qui ſe le diſent. Mais deux amants s'aiment-ils l'un l'autre ? Non, *vous* & *moi* ſont des mots proſcrits de leur langue ; ils ne ſont plus deux, ils ſont un.

Suis-je donc tranquille en effet ? Comment puis-je l'être ? Elle eſt charmante, elle eſt votre amie & la mienne : la reconnoiſſance m'attache à elle ; elle entre dans mes ſouvenirs les plus doux : que de droits ſur une ame ſenſible, & comment écarter un ſentiment plus tendre de tant de ſentiments ſi bien dûs ? Hélas ! il eſt dit qu'entr'elle & vous je ne ſerai jamais un moment paiſible ?

Femmes, femmes ! objets chers & funeſtes que la nature orna pour notre ſupplice, qui puniſſez quand on vous brave, qui pourſuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour ſont également nuiſibles, & qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément ! Beauté, charme, attrait, ſympathie ! être ou chimere inconcevable, abyme de douleurs & de volupté ! beauté, plus terrible aux mortels

que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur! C'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie! ô Claire! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi!..... J'ai vécu dans l'orage, & c'est toujours vous qui l'avez excité; mais quelles agitations diverses vous avez fait éprouver à mon cœur! Celles du lac de Geneve ne ressemblent pas plus aux flots du vaste Océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes dont le perpétuel tranchant agite, émeut, submerge quelquefois, sans jamais former de longs cours. Mais sur la mer, tranquille en apparence, on se sent élevé, porté doucement & loin par un flot lent & presque insensible: on croit ne pas sortir de la place, & l'on arrive au bout du monde.

Telle est la différence de l'effet qu'ont produit sur moi vos attraits & les siens. Ce premier, cet unique amour qui fit le destin de ma vie, & que rien n'a pu vaincre que lui-même, étoit né sans que je m'en fusse apperçu; il m'entraînoit que je l'ignorois encore: je me perdis sans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au Ciel ou dans les abymes; le calme vient, je ne sais plus où je suis. Au contraire, je vois, je sens mon trouble auprès d'elle, & me le figure plus grand qu'il n'est; j'éprouve des transports passagers & sans suite, je m'emporte un moment, & suis paisible un moment après: l'onde tourmente en vain le vaisseau, le vent n'enfle point les voiles; mon cœur content de ses charmes ne

leur prête point son illusion ; je la vois plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin ; c'est presque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois constamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il est vrai qu'elle se présente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureusement il m'est difficile de la voir seule ; enfin je la vois & c'est bien assez : elle ne m'a pas laissé de l'amour, mais de l'inquiétude.

Voilà fidelement ce que je suis pour l'une & pour l'autre. Tout le reste de votre sexe ne m'est plus rien, mes longues peines me l'ont fait oublier,

E fornito'l mio tempo a mezzo gli anni. (*)

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature, & triompher des tentations. On a peu de désirs quand on souffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant. Une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse. Mon cœur est devenu, pour ainsi dire, l'organe de tous mes besoins ; je n'en ai point quand il est tranquille. Laissez-le en paix l'une & l'autre, & désormais il l'est pour toujours.

Dans cet état qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur, pour ne pas m'exposer à le perdre ? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever

(*) Ma carriere est finie au milieu de mes ans.

ver le prix après la victoire ! N'est-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé sans raison ? Pourquoi m'avoir appellé près de vous avec tant de risques, ou pourquoi m'en bannir quand je suis digne d'y rester. Deviez-vous laisser prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? Que ne le faisiez-vous renoncer à des soins que vous aviez résolu de rendre inutiles ! que ne lui disiez-vous, laissez-le au bout du monde, puisqu'aussi bien je l'y veux renvoyer ? Helas ! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeller. Non, ce n'est pas près de vous qu'est le danger, c'est en votre absence, & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me poursuit, je me refugie auprès de madame de Wolmar, & je suis tranquille ; où fuirai je si cet asyle m'est ôté ? Tous les temps, tous les lieux me sont dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le passé, dans le présent, l'une & l'autre m'agite à son tour : ainsi mon imagination toujours troublee ne se calme qu'à votre vue, & ce n'est qu'auprès de vous que je suis en sûreté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire, mais son effet est tout opposé ; en réprimant les transports que vous causiez autrefois, cet empire est plus grand, plus sublime encore ; la paix, la sérénité succedent au trouble des passions ; mon cœur toujours formé sur le vôtre, aima comme lui & devient paisible à son exemple. Mais ce

repos paſſager n'eſt qu'une treve, & j'ai beau m'élever juſqu'à vous en votre préſence, je retombe en moi-même en vous quittant. Julie, en vérité, je crois avoir deux ames, dont la bonne eſt en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me ſéparer d'elle ?

Mais les erreurs des ſens vous alarment ? vous craignez les reſtes d'une jeuneſſe éteinte par les ennuis ? vous craignez pour les jeunes perſonnes qui ſont ſous votre garde ? vous craignez de moi ce que le ſage Wolmar n'a pas craint ! O Dieu ! que toutes ces frayeurs m'humilient ? Eſtimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens ? Je puis vous pardonner de mal penſer de moi ; jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié ; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, ſi je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais aſſez loin de vous.

Quoi ! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaiſir ? Je ſouillerois ce ſéjour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de reſpect ? Je pourrois être aſſez lâche ?.... eh ! comment le plus corrompu des hommes ne ſeroit-il pas touché d'un ſi charmant tableau ? Comment ne reprendroit-il pas dans cet aſyle l'amour de l'honnêteté ? Loin d'y porter ſes mauvaiſes mœurs, c'eſt-là qu'il iroit s'en défaire..... qui ? moi, Julie, moi ?. .. ſi tard !... ſous vos yeux ?... Chere amie, ouvrez-moi cette maiſon ſans crainte, elle eſt pour

moi le temple de la vertu ; par-tout j'y vois son simulacre auguste, & ne puis servir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas un ange, il est vrai ; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples : on les fuit quand on ne leur veut pas ressembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre Lettre, le premier auquel il falloit songer, le seul dont je m'occuperois si j'osois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie ! ame bienfaisante, amie incomparable ! en m'offrant la digne moitié de vous-même, & le plus précieux trésor qui soit au monde après vous, vous faites plus, s'il est possible, que vous ne fîtes jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner ; mais donner votre amie est une preuve d'estime non suspecte. Dès cet instant je crois vraiment être homme de mérite, car je suis honoré de vous ; mais que le témoignage de cet honneur m'est cruel ! En l'acceptant, je le démentirois, & pour le mériter, il faut que j'y renonce. Vous me connoissez, jugez-moi. Ce n'est pas assez que votre adorable Cousine soit aimée, elle doit l'être comme vous, je le sais ; le sera-t-elle ? le peut-elle être ? & dépend-il de moi de lui rendre sur ce point ce qui lui est dû ? Ah ! si vous vouliez m'unir avec elle, que ne me laissiez-vous un cœur à lui donner, un cœur auquel elle inspirât des sentiments nouveaux dont il lui pût offrir les prémices ? En est-il un moins digne d'elle que celui qui sut vous aimer ; il faudroit avoir l'ame libre & pai-

ble du bon & ſage d'Orbe, pour s'occuper d'elle ſeule à ſon exemple. Il faudroit le valoir pour lui ſuccéder; autrement la comparaiſon de ſon ancien état lui rendroit le dernier plus inſupportable, & l'amour foible & diſtrait d'un ſecond époux, loin de la conſoler du premier, le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoiſſant elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange? elle y perdroit doublement. Son cœur délicat & ſenſible ſentiroit trop cette perte; & moi, comment ſupporterois-je le ſpectacle continuel d'une triſteſſe dont je ſerois cauſe, & dont je ne pourrois la guérir? hélas! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie, je ne ferai point mon bonheur aux dépens du ſien. Je l'aime trop pour l'épouſer.

Mon bonheur? Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuſe? l'un des deux peut-il ſe faire un ſort excluſif dans le mariage? les biens, les maux n'y ſont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on ſe donne l'un à l'autre, ne retombent-ils pas toujours ſur celui qui les cauſe? Je ſerois malheureux par ſes peines, ſans être heureux par ſes bienfaits. Graces, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma félicité; mon cœur, mon cœur ſeul empoiſonneroit tout cela, & me rendroit miſérable au ſein du bonheur.

Si mon état préſent eſt plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus

doux plaisirs que j'y goûte me feroient ôtés. Son humeur badine peut laisser un aimable essor à son amitié : mais c'est quand elle a des témoins de ses caresses. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'est quand votre présence me distrait de vous. Toujours entr'elle & moi, dans nos tête-à-tête, c'est vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous songeons aux chaînes qui l'ont formé; le doux lien de notre amitié se resserre, & nous nous aimons pour parler de vous. Ainsi mille souvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réunissent; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces souvenirs trop charmants ne feroient-ils pas autant d'infidélités envers elle ? & de quel front prendrois-je une épouse respectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui ? Ce cœur n'oseroit donc plus s'epancher dans le sien, il se fermeroit à son abord. N'osant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'imposant pour elle une réserve nouvelle, me rendroient ma femme étrangere, & je n'aurois plus ni guide ni conseil pour éclairer mon ame, & corriger mes erreurs. Est-ce là l'hommage qu'elle doit attendre ? Est-ce là le tribut de tendresse & de reconnoissance que j'irois lui porter ? Est-ce ainsi que je ferois son bonheur & le mien ?

Julie, oubliâtes-vous mes serments avec les vôtres ? Pour moi je ne les ai point oubliés.

J'ai tout perdu ; ma foi ſeule m'eſt reſtée ; elle me reſtera juſqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous ; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui : car ſi c'eſt un devoir de ſe marier, un devoir plus indiſpenſable encore eſt de ne faire le malheur de perſonne, & tout ce qui me reſte à ſentir en d'autres nœuds, c'eſt l'éternel regret de ceux auxquels j'oſai prétendre. Je porterois dans ce lieu ſacré l'idée de ce que j'eſpérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon ſupplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaiſons j'aurois à faire ! Quelle femme au monde les pourroit ſoutenir ? Ah ! comment me conſolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre.

Chere amie, n'ébranlez point des réſolutions dont dépend le repos de mes jours, ne cherchez point à me tirer de l'anéantiſſement où je ſuis tombé, de peur qu'avec le ſentiment de mon exiſtence, je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne rouvre toutes mes bleſſures. Depuis mon retour j'ai ſenti, ſans m'en alarmer, l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie : car je ſavois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin, & voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déjà ſi tendre que j'eus pour elle dans tous les temps, je me ſuis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faiſoit ſupporter votre image avec moins de peine. Cette émo-

tion a quelque chose des douceurs de l'amour, & n'en a pas les tourments. Le plaisir de la voir n'est point troublé par le désir de la posséder ; content de passer ma vie entiere comme j'ai passé cet hiver, je trouve entre vous deux cette situation paisible (*) & douce qui tempere l'austérité de la vertu, & rend ses leçons aimables. Si quelque vain transport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire ; j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reste aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'est tout dire. Quand je ne songerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me sont trop chers auprès d'elle, pour que je m'expose à les perdre en cherchant à les éteindre, & je n'ai pas même eu besoin de songer au respect que je lui dois, pour ne jamais lui dire un seul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût besoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que si peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empressement dans mes manieres, sûrement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus six mois auprès d'elle, tel je serai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de si parfait qu'elle ; mais fût-elle plus parfaite que vous encore, je sens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le sien.

(*) Il a dit précisément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre philosophe entre deux jolies femmes me paroît dans un plaisant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre afin de les aimer toutes deux.

Avant d'achever cette lettre il faut vous dire ce que je pense de la vôtre. J'y trouve, avec toute la prudence de la vertu, les scrupules d'une ame craintive qui se fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour se garantir de tout. Cette extrême timidité a son danger ainsi qu'une confiance excessive. En nous montrant sans cesse des monstres où il n'y en a point, elle nous épuise à combattre des chimeres; & à force de nous effaroucher sans sujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables, & nous les laisse moins discerner. Relisez quelquefois la lettre que Milord Edouard vous écrivit l'année derniere au sujet de votre mari, vous y trouverez de bons avis à votre usage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle est touchante, aimable & douce comme vous; elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante, elle ne vous mene au quiétisme par une route opposée, & que, vous montrant par-tout du risque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquiescer à rien. Chere amie, ne savez-vous pas que la vertu est un état de guerre, & que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre soi? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occasions c'est mériter d'y succomber, les fuir avec trop de soin, c'est souvent nous refuser à de grands devoirs, & il n'est pas bon de songer sans

cesse

ceſſe aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des moments dangereux, ni des tête-à-tête avec des femmes: mais dans quelque ſituation que me place déſormais la Providence, j'ai pour ſûreté de moi les huit mois que j'ai paſſés à Clarens, & ne crains plus que perſonne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne ſerai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai ſenti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire; après de telles comparaiſons on n'héſite plus ſur le choix: tout, juſqu'à mes fautes paſſées, m'eſt garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles diſcuſſions ſur l'ordre de l'univers, & ſur la direction des êtres qui le compoſent, je me contenterai de vous dire que, ſur des queſtions ſi fort au-deſſus de l'homme, il ne peut juger des choſes qu'il ne voit pas que par induction ſur celles qu'il voit, & que toutes les analogies ſont pour ces loix générales que vous ſemblez rejetter. La raiſon même & les plus ſaintes idées que nous pouvons nous former de l'Etre ſuprême, ſont très-favorables à cette opinion; car bien que ſa puiſſance n'ait pas beſoin de méthode pour abréger le travail, il eſt digne de ſa ſageſſe de préférer pourtant les voies les plus ſimples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens, non plus que dans les effets. En créant l'homme il l'a doué de toutes les facultés néceſſaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui; &, quand

nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raison pour connoître ce qui est bien, la conscience pour l'aimer (*) & la liberté pour les choisir. C'est dans ces dons sublimes que consiste la grace divine, & nous les avons tous reçus, nous en sommes tous comptables.

J'entends beaucoup raisonner contre la liberté de l'homme, & je méprise tous ces sophismes, parce qu'un raisonneur a beau me prouver que je ne suis pas libre, le sentiment intérieur, plus fort que tous ses arguments, les dément sans cesse, & quelque parti que je prenne, dans quelque délibération que ce soit, je sens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces subtilités de l'école sont vaines, précisément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout aussi-bien la vérité que le mensonge, & que, soit que la liberté existe ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne seroit pas libre, & ce mot de liberté n'auroit aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir résolu la question, mais d'avoir mis à sa place une chimere. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif, & puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver

(*) S. Preux fait de la conscience morale un sentiment & non pas un jugement, ce qui est contre les définitions des Philosophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrere a raison.

qu'il n'eſt pas actif : la commode méthode qu'ils ont trouvée là ! S'ils accuſent leurs adverſaires de raiſonner de même, ils ont tort. Nous ne nous ſuppoſons point actifs & libres ; nous ſentons que nous le ſommes. C'eſt à eux de prouver non-ſeulement que ce ſentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet. (*) L'Evêque de Cloyne a démontré que ſans rien changer aux apparences, la matiere & le corps pourroient ne pas exiſter ; eſt-ce aſſez pour affirmer qu'ils n'exiſtent pas ? En tout ceci la ſeule apparence coûte plus que la réalité ; je m'en tiens à ce qui eſt le plus ſimple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute maniere aux beſoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des ſecours extraordinaires, dont celui qui abuſe des ſecours communs à tous, eſt indigne, & dont celui qui en uſe bien n'a pas beſoin. Cette acception de perſonne eſt injurieuſe à la juſtice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine ſe déduiroit de l'Ecriture elle-même, mon premier devoir n'eſt-il pas d'honorer Dieu ? Quelque reſpect que je doive au texte ſacré, j'en dois plus encore à ſon Auteur, & j'aimerois mieux croire la Bible falſifiée ou inintelligle, que Dieu injuſte ou mal faiſant. S. Paul ne veut pas que le vaſe diſe au potier, pourquoi m'as-tu fait ainſi ? Cela eſt fort bien, ſi le potier n'exige du vaſe

(*) Ce n'eſt pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de ſavoir ſi la volonté ſe détermine ſans cauſe, ou quelle eſt la cauſe qui détermine la volonté.

que des fervices qui l'a mis en état de lui rendre ; mais s'il s'en prenoit au vafe de n'être pas propre à un ufage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vafe auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as-tu fait ainfi ?

S'enfuit-il de là que la priere foit inutile ? A Dieu ne plaife que je m'ôte cette reffource contre mes foibleffes ! Tous les actes de l'entendement qui nous élevent à Dieu, nous portent au-deffus de nous-mêmes ; en implorant fon fecours nous apprenons à le trouver. Ce n'eft pas lui qui nous change, c'eft nous qui nous changeons en nous élevant à lui (*) Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on fe le donne, & comme vous l'avez dit, on augmente fa force en reconnoiffant fa foibleffe. Mais fi l'on abufe de l'oraifon, & qu'on devienne myftique, on fe perd à force de s'élever ; en cherchant la grace, on renonce à la raifon ; pour obtenir un don du Ciel, on en foule aux pieds un autre ; en s'obftinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données. Qui

(*) Notre galant philofophe, après avoir imité la conduite d'Abélard, femble en vouloir prendre auffi la doctrine. Leurs fentiments fur la priere ont beaucoup de rapport. Bien des gens relevant cette héréfie, trouveront qu'il eût mieux valu perfifter dans l'égarement que tomber dans l'erreur : je ne penfe pas ainfi. C'eft un petit mal de fe tromper ; c'en eft un grand de fe mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant fur le danger des fauffes maximes de morale. Mais il faut laiffer quelque chofe à faire au lecteur.

ſommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle ?

Vous le ſavez, il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable ; même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre eſt trop pure pour arriver jamais à ce point ; mais l'excès qui produit l'egarement commence avant lui, & c'eſt de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai ſouvent entendu blâmer les extaſes des Aſcétiques ; ſavez-vous comment elles viennent ? En prolongeant le temps qu'on donne à la priere plus que ne le permet la foibleſſe humaine. Alors l'eſprit s'épuiſe, l'imagination s'allume & ſe donne des viſions : on devient inſpiré, prophete, & il n'y a plus ni ſens ni génie qui garantiſſe du fanatiſme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez, vous priez ſans ceſſe ; vous ne voyez pas encore les Piétiſtes (*), mais vous liſez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénélon : mais que faites-vous de ceux de ſes diſciples ? Vous liſez Muralt, je le lis auſſi : mais je choiſis ſes lettres, & vous choiſiſſez ſon inſtinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égarements de cet homme ſage, & ſongez à vous

(*) Sorte de foux qui avoient la fantaiſie d'être Chrétiens, & de ſuivre l'Evangile à la lettre : à peu près comme ſont aujourd'hui les Méthodiſtes en Angleterre, les Moraves en Allemagne, les Janſéniſtes en France : excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres pour être plus durs & plus intolérants que leurs ennemis.

femme pieuſe & chrétienne, allez, vous n'êtes plus qu'une dévote.

Chere & reſpectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant, & vous donne les miens avec le zele d'un pere. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendus indiſſolubles, ſes devoirs ſe confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne ſe parlent, jamais nos yeux ne ſe rencontrent ſans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire, qui nous éleve conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais ſi les délibérations ſont communes, la déciſion ne l'eſt pas; elle appartient à vous ſeule. O vous qui fîtes toujours mon ſort! ne ceſſez point d'en être l'arbitre, peſez mes réflexions, prononcez; quoi que vous ordonniez de moi, je me ſoumets: je ſerai digne au moins que vous ne ceſſiez pas de me conduire. Duſſé-je ne vous plus revoir, vous me ſerez toujours préſente, vous préſiderez toujours à mes actions; duſſiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfants, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous; ce ſont les enfants de votre ame; la mienne les adopte, & rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi ſans détour, Julie. A préſent que je vous ai bien expliqué ce que je ſens, & ce que je penſe, dites-moi ce qu'il faut que je faſſe. Vous ſavez à quel point mon ſort eſt lié à celui de mon illuſtre ami. Je ne l'ai point conſulté dans cette occaſion; je ne lui ai mon-

tré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous désapprouviez son projet, ou plutôt celui de votre époux, il le désapprouvera lui-même, & je suis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos scrupules : il convient seulement qu'il les ignore jusqu'à votre entiere décision. En attendant je trouverai, pour différer notre départ, des prétextes qui pourront le surprende, mais auxquels il acquiescera sûrement. Pour moi j'aime mieux ne vous plus voir, que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger, est une humiliation que je n'ai pas méritée.

LETTRE VIII.

De Madame de Wolmar à S. Preux.

HÉ BIEN! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée! & sur quoi, je vous prie? Sur les plus vrais témoignages d'estime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi; sur les paisibles réflexions que le soin de votre vrai bonheur m'inspire; sur la proposition la plus obligeante, la plus avantageuse, la plus honorable qui vous ait jamais été faite; sur l'empressement indiscret, peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indissolubles, sur le désir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paroissez

être, il ne falloit que prendre ce que je vous écris dans son sens le plus naturel. Mais il y a long-temps que vous aimez à vous tourmenter par vos injustices. Votre lettre est comme votre vie, sublime & rampante, pleine de force & de puérilités. Mon cher Philosophe, ne cesserez-vous donc jamais d'être enfant ?

Où avez-vous donc pris que je songeasse à vous imposer des loix, à rompre avec vous, &, pour me servir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde ? De bonne foi, trouvez-vous-là l'esprit de ma lettre ? Tout au contraire. En jouissant d'avance du plaisir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvénients qui pouvoient le troubler ; je me suis occupée des moyens de prévenir ces inconvénients d'une maniere agréable & douce, en vous faisant un sort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime ; il n'y avoit pas-là, ce me semble, de quoi vous alarmer si fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher ; mais vous aimez à vous le faire redire, & comme je n'aime guere moins à le répéter, il vous est aisé d'obtenir ce que vous voulez, sans que la plainte & l'humeur s'en mêlent.

Soyez donc bien sûr que si votre séjour ici vous est agréable, il me l'est tout autant qu'à vous, & que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'est plus sensible que le soin qu'il a pris de vous appeller dans sa maison, & de vous mettre en état d'y rester. J'en conviens avec plaisir, nous sommes

utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes, nous avons tous deux besoin de guides ; & qui saura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le connoît si bien ? Qui sentira mieux le danger de s'égarer par tout ce que coûte un retour pénible ? Quel objet peut mieux nous rappeller ce danger ? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice ! Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre ? Oui, c'est une fidélité que je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, & de vous dire à chaque sentiment qui m'anime : voilà ce que je vous ai préféré. Ah, mon ami ! je sais rendre honneur à ce que mon cœur a si bien senti : je puis être foible devant toute la terre, mais je réponds de moi devant vous.

C'est dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour, plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raison de cette élévation d'ame, de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois sentir comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la sienne, & vaut mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui suffit pour le préférer. Ainsi croyez que loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez, celle où je suis est directement contraire. Que s'il falloit renoncer au projet de nous réunir, je re-

garderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfants, & pour mon mari même, qui, vous le savez, entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous désirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particuliere, souvenez-vous du moment de votre arrivée; marquai-je moins de joie à vous voir, que vous n'en eûtes en m'abordant? Vous a-t-il paru que votre séjour à Clarens me fût ennuyeux & pénible? Avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir? Faut-il aller jusqu'au bout, & vous parler avec ma franchise ordinaire? Je vous avouerai sans détour, que les six derniers mois que nous avons passés ensemble, ont été le temps le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver, où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages, & celle des aventures de votre ami, nous soupâmes dans la salle d'Apollon, & où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi mon pere, mon mari, mes enfants, ma cousine, Milord Edouard, vous, sans compter la Fanchon, qui ne gâtoit rien au tableau, & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois, cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre. Je suis environnée de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi; je jouis à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de

celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre; leur bienveillance mutuelle, ou vient de moi, ou s'y rapporte; je ne vois rien qui n'étende mon être & rien qui le divise; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi: mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à désirer; sentir & jouir sont pour moi la même chose; je vis à la fois dans tout ce que j'aime, je me rassasie de bonheur & de vie. O mort! viens quand tu voudras, je ne te crains plus; j'ai vécu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux sentiments à connoître, tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti le plaisir de vivre avec vous, plus il m'étoit doux d'y compter, & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive & cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez, du moins, que tout le charme de la société qui régnoit entre nous, est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentiments, toutes les pensées, & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être, se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrete, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve & de mystere, à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit, on est contraint l'un devant l'autre, on cherche à se dérober, quand on se rassemble on voudroit se fuir: la circonspection, la bienséance amene la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-temps ceux qu'on

craint ? On se devient importun l'un à l'autre... Julie importune ! .... importune à son ami ! .... Non, non, cela ne sauroit être ; on n'a jamais de maux à craindre pour ceux qu'on peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules, je n'ai point prétendu changer vos résolutions, mais les éclairer, de peur que, prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les suites, vous n'eussiez peut-être à vous en repentir quand vous n'oseriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M de Wolmar n'a pas eues, ce n'est pas à lui de les avoir, c'est à vous ; nul n'est juge du danger qui vient de vous que vous-même. Réfléchissez-y bien, puis dites-moi qu'il n'existe pas, & je n'y pense plus ; car je connois votre droiture, & ce n'est pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur est capable d'une faute imprévue, très-sûrement le mal prémédité n'en approcha jamais. C'est ce qui distingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auroient plus de solidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la chose au pis comme vous faites ? Je n'envisage point les précautions à prendre aussi sévérement que vous. S'agit-il pour cela de rompre aussi tôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours ? Non, mon aimable ami, de si tristes ressources ne sont point nécessaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déjà vieux par le cœur. Les grandes passions usées dégoûtent des autres ; la paix de l'ame qui leur succede est le

ſeul ſentiment qui s'accroît par la jouiſſance. Un cœur ſenſible craint le repos qu'il ne connoît pas; qu'il le ſente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états ſi contraires, on apprend à préférer le meilleur; mais pour les comparer il les faut connoître. Pour moi, je vois le moment de votre ſûreté plus près, peut-être, que vous ne le voyez vous-même. Vous avez trop ſenti pour ſentir long-temps, vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent; on ne rallume plus la cendre qui ſort de la fournaiſe; mais il faut attendre que tout ſoit conſumé. Encore quelques années d'attention ſur vous-même, & vous n'avez plus de riſque à courir.

Le ſort que je voulois vous faire eût anéanti ce riſque; mais indépendamment de cette conſidération, ce ſort étoit aſſez doux pour devoir être envié pour lui-même, & ſi votre délicateſſe vous empêche d'oſer y prétendre, je n'ai pas beſoin que vous me diſiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne ſe mêle à vos raiſons des prétextes plus ſpécieux que ſolides; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagements dont tout vous diſpenſe, & qui n'intéreſſent plus perſonne, vous ne vous faſſiez une fauſſe vertu de je ne ſais quelle vaine conſtance plus à blâmer qu'à louer, & déſormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déjà dit autrefois, c'eſt un ſecond crime de tenir un ſerment criminel: ſi le vôtre ne l'étoit pas, il l'eſt devenu; c'en eſt aſſez pour l'annuller. La promeſſe qu'il faut tenir ſans ceſſe, eſt celle d'être hon-

nête homme & toujours ferme dans ſon devoir; changer quand il change, ce n'eſt pas légereté, c'eſt conſtance. Vous fîtes bien peut-être alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les temps ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos ſcrupules quelque objection ſolide, c'eſt ce que nous pourrons examiner à loiſir. En attendant, je ne ſuis pas trop fâchée que vous n'ayez pas ſaiſi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous ſoit moins cruelle, ſi j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'abſence de ma Couſine. Depuis ſon retour & le départ de ma Lettre, ayant eu avec elle quelques converſations générales ſur un ſecond mariage, elle m'en a paru ſi éloignée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je craindrois qu'il ne fallût uſer de plus d'autorité qu'il ne me convient pour vaincre ſa répugnance, même en votre faveur; car il eſt un point où l'empire de l'amitié doit reſpecter celui des inclinations, & les principes que chacun ſe fait ſur des devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui ſe les impoſe.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet: il nous convient ſi bien à tous, il vous tireroit ſi honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir ſi naturel de cette amitié qui nous eſt ſi douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait.

Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près : ce n'eſt pas même aſſez que vous ſoyez mon couſin. Ah ! je voudrois que vous fuſſiez mon frere.

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces idées, rendez plus de juſtice à mes ſentiments pour vous. Jouiſſez ſans réſerve de mon amitié, de ma confiance, de mon eſtime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous preſcrire, & que je ne crois point en avoir beſoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conſeils ; mais n'imaginez jamais que j'en faſſe des ordres. Si vous ſentez pouvoir habiter Clarens ſans danger, venez-y, demeurez-y, j'en ſerai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques annés d'abſence aux reſtes toujours ſuſpects d'une jeuneſſe impétueuſe, écrivez-moi ſouvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correſpondance la plus intime. Quelle peine n'eſt pas adoucie par cette conſolation ? Quel éloignement ne ſupporte-t-on pas par l'eſpoir de finir ſes jours enſemble ? Je ferai plus, je ſuis prête à vous confier un de mes enfants : je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes. Quand vous me le ramenerez, je ne ſais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raiſonnable, vous banniſſez enfin vos chimeres, & voulez mériter ma couſine, venez, aimez-la, ſervez-la, achevez de lui plaire : en vérité, je crois que vous avez déjà commencé ; triomphez de ſon cœur & des obſtacles qu'il vous oppoſe, je vous aiderai de tout mon pouvoir ; faites enfin le bonheur l'un

de l'autre, & rien ne manquera plus au mien. Mais quelque parti que vous puissiez prendre, après y avoir sérieusement pensé, prenez-le, en toute assurance, & n'outragez plus votre amie en l'accusant de se défier de vous.

A force de songer à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la dispute, comme avec votre adversaire aux échecs, vous attaquez en vous défendant. Vous vous excusez d'être philosophe en m'accusant d'être dévote : c'est comme si j'avois renoncé au vin lorsqu'il vous eût enivré. Je suis donc dévote, à votre compte, ou prête à le devenir ? Soit ; les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne, où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous. La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir Dieu plus noblement : elle porte jusqu'au Ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres philosophes ! .... Revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment & des lumieres j'ai voulu me gouverner, & je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelqu'autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami ! toujours de l'orgueil, quoi qu'on fasse : c'est lui qui vous éleve, & c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, & mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources

que

que je n'avois pas. Pourquoi, me ſentant bien née, ai-je eu beſoin de cacher ma vie? Pourquoi haïſſois-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connois que ma force; elle n'a pu me ſuffire. Toute la réſiſtance qu'on peut tirer de ſoi, je crois l'avoir fait, & toutefois j'ai ſuccombé. Comment font celles qui réſiſtent? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris, à leur exemple, j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas penſé. Dans le regne des paſſions, elles aident à ſupporter les tourments qu'elles donnent; elles tiennent l'eſpérance à côté du déſir. Tant qu'on déſire on peut ſe paſſer d'être heureux; on s'attend à le devenir; ſi le bonheur ne vient point, l'eſpoir ſe prolonge, & le charme de l'illuſion dure autant que la paſſion qui le cauſe. Ainſi cet état ſe ſuffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne eſt une ſorte de jouiſſance qui ſupplée à la réalité, qui vaut mieux peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à déſirer! il perd pour ainſi dire tout ce qu'il poſſede. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on eſpere, & l'on n'eſt heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du Ciel une force conſolante qui rapproche de lui tout ce qu'il déſire, qui le ſoumet à ſon imagination, qui le lui rend préſent, ſenſible, qui le lui livre en quelque ſorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de ſa paſſion. Mais tout ce preſtige diſparoît devant l'objet même: rien n'em-

bellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possede, l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d'être habité, & tel est le néant des choses humaines, qu'hors (*) l'Être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infaillible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme ; vivre ainsi c'est être mort. Celui qui pourroit tout, sans être Dieu, seroit une misérable créature ; il seroit privé du plaisir de désirer : toute autre privation seroit plus suportable (**).

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je ne vois par-tout que sujets de contentement, & je ne suis pas contente. Une langueur secrete s'insinue au fond de mon cœur ; je le sens vuide

(*) Il falloit *que hors*, & sûrement Madame de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertance, il paroit qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'asservir toujours aux regles mêmes qu'elle savoit. On peut employer un style plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le sien.

(**) D'où il suit que tout Prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde, cherchez vous l'homme le plus ennuyé du pays ? allez toujours directement au Souverain, sur-tout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ! ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais ?

& gonflé ; comme vous disiez autrefois du vôtre, l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper, il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens, mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse; le bonheur m'ennuie (*).

Concevez-vous quelque remede à ce dégoût du bien-être ? Pour moi, je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable & si peu volontaire, a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n'imagine pas qu'elle sorte de charme on y peut trouver, qui me manque, ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi? Aimera-t-elle mieux son pere, son mari, ses enfants, ses amis, ses proches? en sera-t-elle mieux aimée? Menera-t-elle une vie plus de son goût? Sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre? Jouira-t-elle d'une meilleure santé ? Aura-t-elle plus de ressource contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y vis inquiete ; mon cœur ignore ce qui lui manque : il désire sans savoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir ; en s'élevant à la source du sentiment & de l'être, elle y perd sa sécheresse & sa langueur, elle y renaît, elle s'y rani-

(*) Quoi Julie ! aussi des contradictions ! Ah ! je crains bien, charmante dévote, que vous ne soyez pas non plus trop d'accord avec vous-même ! Au reste, j'avoue que cette lettre me paroît le chant du cygne.

me, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie, elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps, ou plutôt elle n'eſt plus en moi-même; elle eſt toute dans l'Etre immenſe qu'elle contemple; & dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer, par cet eſſai d'un état plus ſublime, qu'elle eſpere être un jour le ſien.

Vous ſouriez; je vous entends, mon bon ami: j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraiſon que je confeſſe aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'eſt que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le juſtifier de toutes manieres. Je ne dis pas que ce goût ſoit ſage; je dis ſeulement qu'il eſt doux, qu'il ſupplée au ſentiment du bonheur qui s'épuiſe, qu'il remplit le vuide de l'ame, & qu'il jette un nouvel intérêt ſur la vie paſſée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejetter ſans doute; s'il abuſe le cœur par une fauſſe jouiſſance, il faut encore le rejetter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du philoſophe avec ſes grands principes, ou du Chrétien dans ſa ſimplicité? Lequel eſt le plus heureux dès ce monde, du ſage avec ſa raiſon, ou du dévot dans ſon délire? Qu'ai-je beſoin de penſer, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés ſont aliénées? L'ivreſſe a ſes plaiſirs, diſiez-vous: eh bien ce délire en eſt une. Ou laiſſez-moi dans un état qui m'eſt agréable, ou montrez-moi comment je puis être heureux.

J'ai blâmé les extafes des myftiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que, nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous menent à ce quiétifme dont vous me croyez fi proche, & dont je crois être auffi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'eft point paffer fa vie à genoux dans un oratoire, je le fais bien; c'eft remplir fur la terre les devoirs qu'il nous impofe; c'eft faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis:

il cor gradifce;
E ferve a lui chi'l fuo dover compifce. (*)

Il faut premiérement faire ce qu'on doit, & puis prier quand on le peut. Voilà la regle que je tâche de fuivre: je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation, mais comme une récréation; & je ne vois pas pourquoi, parmi les plaifirs qui font à ma portée, je m'interdirois le plus fenfible & le plus innocent de tous.

Je me fuis examinée avec plus de foin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit fur mon ame ce penchant qui femble fi fort vous déplaire, & je n'y fais rien voir jufqu'ici qui me faffe craindre, au moins fitôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premiérement, je n'ai point pour cet exercice un goût trop vif qui me faffe fouffrir quand j'en fuis privée, ni qui me donne de l'humeur quand on m'en diftrait. Il ne me don-

(*) Le cœur lui fuffit, & qui fait fon devoir le prie. *Metaft.*

ne point non plus de distractions dans la journée, & ne jette ni dégoût ni impatience sur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire, c'est quand quelque émotion m'agite, & que je serois moins bien par-tout ailleurs. C'est-là que rentrant en moi-même j'y retrouve le calme de la raison. Si quelque souci me trouble, si quelque peine m'afflige, c'est-là que je les vais déposer. Toutes ces miseres s'évanouissent devant un plus grand objet. En songeant à tous les bienfaits de la providence, j'ai honte d'être sensible à de si foibles chagrins, & d'oublier de si grandes graces. Il ne me faut des séances ni fréquentes ni longues. Quand la tristesse m'y suit malgré moi, quelques pleurs versés devant celui qui console, soulagent mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont jamais ameres ni douloureuses; mon repentir même est exempt d'alarmes, mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte: j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un pere, ce qui me touche est sa bonté: elle efface à mes yeux tous ses autres attributs; elle est le seul que je conçois. Sa puissance m'étonne, son immensité me confond, sa justice ..... Il a fait l'homme foible; puisqu'il est juste, il est clément. Le Dieu vengeur est le Dieu des méchants, je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix, Dieu de bonté, c'est toi que j'adore! c'est de toi, je le sens, que je suis l'ouvrage, & j'espere te retrouver au dernier

jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie."

Je ne ſaurois vous dire combien ces idées jettent de douceur ſur mes jours, & de jôie au fond de mon cœur. En ſortant de mon cabinet ainſi diſpoſée, je me ſens plus légere & plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras diſparoient ; rien de rude, rien d'anguleux ; tout devient facile & coulant ; tout prend à mes yeux une face plus riante ; la complaiſance ne me coûte plus rien ; j'en aime encore mieux ceux que j'aime, & leur en ſuis plus agréable. Mon mari même en eſt plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, eſt un opium pour l'ame. Elle égaie, anime & ſoutient quand on en prend peu : une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue ; j'eſpere ne pas aller juſques-là.

Vous voyez que je ne m'offenſe pas de ce titre de dévote, autant peut-être que vous l'auriez voulu ; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une eſpece d'emploi qui diſpenſe de tout autre. Ainſi cette Madame Guyon, dont vous me parlez, eût mieux fait, ce me ſemble, de remplir avec ſoin ſes devoirs de mere de famille, d'élever chrétiennement ſes enfants, de gouverner ſagement ſa maiſon, que d'aller compoſer des livres de dévotion, diſputer avec des Evêques, & ſe faire mettre à la Baſtille pour des rêveries, où l'on ne

comprend rien. Je n'aime pas non plus ce langage myſtique & figuré, qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & ſubſtitue au véritable amour de Dieu des ſentiments imités de l'amour terreſtre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre, & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir : car enfin, comment voir les rapports de l'objet myſtique, ſi l'on ne voit auſſi l'objet ſenſuel, & comment une honnête-femme oſe-t-elle imaginer avec aſſurance des objets qu'elle n'oſeroit regarder (*).

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profeſſion, c'eſt cet apprêté de mœurs qui les rend inſenſibles à l'humanité, c'eſt cet orgueil exceſſif qui leur fait regarder en pitié le reſte du monde. Dans leur élévation ſublime, s'ils daignent s'abaiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une maniere ſi humiliante, ils plaignent les autres d'un ton ſi cruel, leur juſtice eſt ſi rigoureuſe, leur charité eſt ſi dure, leur zele eſt ſi amer, leur mépris reſſemble ſi fort à la haine, que l'inſenſibilité même des gens du monde eſt moins barbare que leur commiſération. L'amour de Dieu leur ſert d'excuſe pour n'aimer perſonne ; ils ne s'aiment pas.

(*) Cette objection me paroît tellement ſolide & ſans replique, que, ſi j'avois le moindre pouvoir dans l'Egliſe, je l'emploierois à faire retrancher de nos Livres ſacrés le Cantique des Cantiques : j'aurois bien du regret d'avoir attendu ſi tard.

pas même l'un l'autre : vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots ? Mais plus ils se détachent des hommes, & plus ils en exigent ; & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

Je me sens pour tous ces abus une aversion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce sera sûrement sans le vouloir, & j'espere de l'amitié de tous ceux qui m'environnent, que ce ne sera pas sans être avertie. Je vous avoue que j'ai été long-temps, sur le sort de mon mari, d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureusement la sage lettre de Milord Edouard, à laquelle vous me renvoyez avec grande raison, ses entretiens consolants & sensés, les vôtres, ont tout à fait dissipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve ? Quelle charité peut-on conserver parmi des damnés ? Les aimer, ce seroit haïr Dieu, qui les punit. Voulons-nous donc être humains ? jugeons les actions, & non pas les hommes. N'empiétons point sur l'horrible fonction des démons. N'ouvrons point si légérement l'enfer à nos freres. Eh ! s'il étoit destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourroit l'éviter ?

O mes amis ! de quel poids vous avez soulagé mon cœur ! En m'apprenant que l'erreur n'est point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétants scrupules. Je laisse la subtile

interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuses qui frappent mes yeux & convainquent ma raison ; aux vérités de pratique, qui m'instruisent de mes devoris : sur tout le reste, j'ai pris pour regle votre ancienne réponse à M. de Wolmar (*). Est-on maître de croire ou de ne pas croire ? Est-ce un crime de n'avoir pas su bien argumenter ! Non, la conscience ne nous dit point la vérité des choses, mais la regle de nos devoirs. Elle ne nous dicte point ce qu'il faut penser, mais ce qu'il faut faire. Elle ne nous apprend point à bien raisonner, mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu ? Détourne-t-il les yeux de lui ? Dieu lui-même a voilé sa face. Il ne fuit point la vérité, c'est la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point. Il ne veut égarer personne. Il est bien aise qu'on ne pense pas comme lui. Il aime nos sentiments ; il voudroit les avoir, il ne peut. Notre espoir, nos consolations, tout lui échappe. Il fait le bien sans attendre de récompense. Il est plus vertueux, plus désintéressé que nous. Hélas ! il est à plaindre. Mais de quoi sera-t-il puni ? Non, non ; la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnnêteté, la vertu, voilà ce que le Ciel exige, & qu'il récompense ; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jours de sa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'est croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai

(*) Voyez part. V, let. III, pag. 163.

Chrétien, c'eſt l'homme juſte; les vrais incrédules ſont les méchants.

Ne ſoyez donc pas étonné, mon aimable ami, ſi je ne diſpute pas avec vous ſur pluſieurs points de votre lèttre, où nous ne ſommes pas de même avis : je ſais trop bien ce que vous êtes, pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces queſtions oiſeuſes ſur la liberté ? Que je ſois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne en priant cette volonté, ſi je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même ? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma priere, s'il faut toujours pour l'avoir que je lui demande, ai-je beſoin d'autre éclairciſſement ? Trop heureux de convenir ſur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au-delà ? Voulons-nous pénétrer dans ces abymes de métaphyſique, qui n'ont ni fond ni rive, & perdre, à diſputer ſur l'eſſence divine, ce temps ſi court qui nous eſt donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle eſt, mais nous ſavons qu'elle eſt : que cela nous ſuffiſe. Elle ſe fait voir dans ſes œuvres; elle ſe fait ſentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien diſputer contr'elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi. Elle nous a donné ce degré de ſenſibilité qui l'apperçoit & la touche : plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi, ſans nous flatter de les éclairer à ſon défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire ! Reſpectons ſes décrets en ſilence, &

faiſons notre devoir; c'eſt le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoiſſez-vous quelqu'un plus plein de ſens & de raiſon que M. de Wolmar? quelqu'un plus ſincere, plus droit, plus juſte, plus vrai, moins livré à ſes paſſions, qui ait plus à gagner à la juſtice divine & à l'immortalité de l'ame? Connoiſſez-vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la diſpute que Milord Edouard? plus digne par ſa vertu de défendre la cauſe de Dieu, plus certain de ſon exiſtence, plus pénétré de ſa majeſté ſuprême, plus zélé pour ſa gloire, & plus fait pour la ſoutenir? Vous avez vu ce qui s'eſt paſſé pendant trois mois à Clarens; vous avez vu deux hommes pleins d'eſtime & de reſpect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de college, paſſer un hiver entier à chercher dans les diſputes ſages & paiſibles, mais vives & profondes, à s'éclairer mutuellement, s'attaquer, ſe défendre, ſe ſaiſir par toutes les priſes que peut avoir l'entendement humain, & ſur une matiere où tous deux, n'ayant que le même intérêt, ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'eſt-il arrivé! Ils ont redoublé d'eſtime l'un pour l'autre; mais chacun eſt reſté dans ſon ſentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme ſage de la diſpute, l'amour de la vérité ne le touche guere; il cherche à briller.

Pour moi, j'abandonne à jamais cette arme inutile, & j'ai réſolu de ne plus dire à mon

mari un ſeul mot de Religion, que quand il s'agira de rendre raiſon de la mienne ; non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente ſur le beſoin qu'il en a : je vous avoue même que, tranquilliſée ſur ſon ſort à venir, je ne ſens point pour cela diminuer mon zele pour ſa converſion. Je voudrois au prix de mon ſang le voir une fois convaincu, ſi ce n'eſt pour ſon bonheur dans l'autre monde, c'eſt pour ſon bonheur dans celui-ci ; car, de combien de douceurs n'eſt-il point privé ? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines ? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret ? Quelle voix peut parler au fond de ſon ame ? Quel prix peut-il attendre de ſa vertu ? Comment doit-il enviſager la mort ? Non, je l'eſpere, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reſte une reſſource pour l'en tirer, & j'y conſacre le reſte de ma vie : ce n'eſt plus de le convaincre, mais de le toucher ; c'eſt de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion ſi aimable, qu'il ne puiſſe lui réſiſter. Ah, mon ami ! quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien ! Croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Voilà déſormais la tâche que je m'impoſe ; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar eſt froid, mais il n'eſt pas inſenſible. Quel tableau nous pouvons offrir à ſon cœur, quand ſes amis, ſes enfants, ſa femme, concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant ! quand, ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont

il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa maiſon ! quand cent fois le jour il ſera forcé de ſe dire : non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même, quelque choſe de plus qu'humain regne ici !

Si cette entrepriſe eſt de votre goût, ſi vous vous ſentez digne d'y concourir, venez ; paſſons nos jours enſemble, & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplaît ou vous épouvante, écoutez votre conſcience, elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Milord Edouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement ; mais dans les changements qu'on y a faits, vous reconnoîtrez les ſoins & le cœur d'une bonne amie, qui s'eſt fait un plaiſir de l'orner. Vous y trouverez auſſi un petit aſſortiment de livres qu'elle a choiſis à Geneve, meilleurs & de meilleur goût que *l'Adone*, quoiqu'il y ſoit auſſi par plaiſanterie. Au reſte, ſoyez diſcret ; car comme elle ne veut pas que vous ſachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu, mon ami. Cette partie du château de Chillon (*), que nous devions tous faire

(*) Le château de Chillon, ancien ſéjour des Baillis de Vevai, eſt ſitué dans le lac, ſur un rocher qui forme une preſqu'iſle, & au tour duquel j'ai vu ſonder à plus de cent cinquante braſſes, qui font près de huit cens pieds, ſans trouver le fond. On a creuſé dans ce rocher des caves & des cuiſines au-deſſous du

ensemble, se fera demain sans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, quoiqu'on la fasse avec plaisir. M. le Bailli nous a invités avec nos enfants, ce qui ne m'a point laissé d'excuse; mais je ne sais pourquoi je voudrois être déjà de retour.

niveau de l'eau, qu'on y introduit quand on veut par des robinets. C'est là que fut détenu six ans prisonnier François Bonivard, Prieur de S. Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté, quoique Savoyard, & tolérant quoique Prêtre. Au reste, l'année où ces dernieres lettres paroissent avoir été écrites, il y avoit très-long-temps que les Baillis de Vevai n'habitoient plus le château de Chillon. On supposera, si l'on veut, que celui de ce temps-là y étoit allé passer quelques jours.

LETTRE IX.

De Fanchon Anet à S. Preux.

AH, Monsieur! Ah, mon bienfaicteur, que me charge-t-on de vous apprendre...? Madame... ma pauvre maîtresse..... O Dieu! je vois déjà votre frayeur.... Mais vous ne voyez pas notre désolation.... Je n'ai pas un moment à perdre. Il faut vous dire... Il faut courir... Je voudrois déjà vous avoir tout dit.... Ah! que deviendrez-vous quand vous saurez notre malheur?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. M. le Baron, qui alloit en Savoie passer quelques jours au château de Blonay, partit

après le dîner. On l'accompagna quelques pas, puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monsieur. Madame suivoit, tenant d'une main Henriete, & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec l'aîné. Monseigneur le Bailli, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie, & offrit le bras à Madame. Pour le prendre, elle me renvoie à Marcellin. Il court à moi, je cours à lui. En courant, l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant. Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait & s'élance auprès de lui...

Ah, misérable! que n'en fis-je autant! Que n'y suis-je restée..! Hélas! je retenois l'aîné, qui vouloit sauter après sa mere..... Elle se débattoit en serrant l'autre dans ses bras..... On n'avoit là ni gens, ni bateau. Il fallut du temps pour les retirer... L'enfant est remis; mais la mere..... le saisissement, la chute, l'état où elle étoit.... qui sait mieux que moi combien cette chute est dangereuse..! Elle resta très-long-temps sans connoissance. A peine l'eût-elle reprise, qu'elle demanda son fils.... Avec quels transports de joie elle l'embrassa! Je la crus sauvée; mais sa vivacité ne dura qu'un moment. Elle voulut être ramenée ici. Durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle ma donnés, je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le





monde eſt dans une agitation....... Je ſuis la plus tranquille de toute la maiſon........... de quoi m'inquiéterois-je ?......... Ma bonne maîtreſſe ! ah ! ſi je vous perds, je n'aurai plus beſoin de perſonne....... Oh, mon cher Monſieur ! que le bon Dieu vous ſoutienne dans cette épreuve...... Adieu...... le Médecin ſort de la chambre. Je cours au-devant de lui........ s'il nous donne quelque bonne eſpérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien.......

LETTRE X.

Commencée par Madame d'Orbe, & achevée par M. de Wolmar.

C'En eſt fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux viſionnaire ! Jamais vous ne la reverrez...... le voile.... Julie n'eſt.... .

Elle vous a écrit. Attendez ſa lettre : honorez ſes dernieres volontés. Il vous reſte de grands devoirs à remplir ſur la terre.

LETTRE XI.

De M. de Wolmar à S. Preux.

J'Ai laiſſé paſſer vos premieres douleurs en ſilence ; ma lettre n'eût fait que les aigrir : vous n'étiez pas plus en état de ſupporter ces

détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous feront-ils doux à tous deux. Il ne me reste d'elle que des souvenirs, mon cœur se plaît à les recueillir ! Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner : vous aurez la consolation d'en verser pour elle. Ce plaisir des infortunés m'est refusé dans ma misere ; je suis plus malheureux que vous.

Ce n'est point de sa maladie, c'est d'elle que je veux vous parler. D'autres meres peuvent se jetter après leur enfant. L'accident, la fievre, la mort, sont de la nature : c'est le sort commun des mortels ; mais l'emploi de ses derniers moments, ses discours, ses sentiments, son ame, tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre ; personne, que je sache, n'est mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu seul observer, & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous savez que l'effroi, l'émotion, la chute, l'évacuation de l'eau, lui laisserent une longue foiblesse dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda son fils, il vint ; à peine le vit-elle marcher & répondre à ses caresses qu'elle devint tout-à fait tranquille, & consentit à prendre un peu de repos. Son sommeil fut court, & comme le Médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant elle nous fit asseoir autour de son lit, la Fanchon, sa Cousine & moi. Elle nous parla de ses enfants, des soins assidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit prise, & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à

ſa maladie, elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque-temps de remplir ſa part des mêmes ſoins, & nous chargeoit tous de répartir cette part ſur les nôtres.

Elle s'étendit ſur tous ces projets, ſur les vôtres, ſur les moyens les plus propres à les faire réuſſir, ſur les obſervations qu'elle avoit faites, & qui pouvoient les favoriſer ou leur nuire, enfin ſur tout ce qui devoit nous mettre en état de ſuppléer à ſes fonctions de mere auſſi long-temps qu'elle ſeroit forcée à les ſuſpendre. C'étoit, penſois-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne ſe croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation ſi chere; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriete dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la premiere enfance de ſes fils, comme ſe déchargeant ſur un autre du ſoin de leur jeuneſſe; pour ſa fille, elle embraſſa tous les temps, & ſentant bien que perſonne ne ſuppléeroit ſur ce point aux réflexions que ſa propre expérience lui avoit fait faire, elle nous expoſa en abregé, mais avec force & clarté, le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mere les raiſons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le ſuivre.

Toutes ces idées ſur l'éducation des jeunes perſonnes, & ſur les devoirs des meres, mêlées de fréquents retours ſur elle-même, ne pouvoient manquer de jetter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop.

Claire tenoit une des mains de ſa Couſine, & la preſſoit à chaque inſtant contre ſa bouche, en ſanglotant pour toute réponſe ; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille, & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient auſſi dans les yeux, mais qu'elle n'oſoit pleurer, de peur de nous alarmer davantage. Auſſi-tôt je me dis : elle ſe voit morte. Le ſeul eſpoir qui me reſta fut que la frayeur pouvoit l'abuſer ſur ſon état, & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureuſement je la connoiſſois trop pour compter beaucoup ſur cette erreur. J'avois eſſayé pluſieurs fois de la calmer ; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des diſcours qu'on pouvoit reprendre à loiſir. Ah ! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le ſilence ! & puis je me ſens un peu de fievre ; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des ſujets utiles, qu'à battre ſans raiſon la campagne.

L'arrivée du Médecin cauſa dans la maiſon un trouble impoſſible à peindre. Tous les domeſtiques l'un ſur l'autre à la porte de la chambre attendoient, l'œil inquiet & les mains jointes, ſon jugement ſur l'état de leur maîtreſſe, comme l'arrêt de leur ſort. Ce ſpectacle jetta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour ſa tête. Il fallut les éloigner ſous différents prétextes, pour écarter de ſes yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'eſpérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle penſoit ;

la présence de la cousine la tenoit en respect. Quand il sortit, je le suivis ; Claire en voulut faire autant, mais Julie la retint, & me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin que s'il y avoit du danger il falloit le cacher à Madame d'Orbe avec autant & plus de soin qu'à la malade, de peur que le désespoir n'achevât de la troubler, & ne la mît hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger ; mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il falloit plus de temps pour établir un pronostic assuré ; que la nuit prochaine décideroit du sort de la maladie, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troisieme jour. La Fanchon seule fut témoin de ce discours, & après l'avoir engagée, non sans peine, à se contenir, on convint de ce qui seroit dit à Madame d'Orbe & au reste de la maison.

Vers le soir Julie obligea sa cousine, qui avoit passé la nuit précédente auprès d'elle, & qui vouloit encore y passer la suivante, à s'aller reposer quelques heures. Durant ce temps, la malade ayant su qu'on alloit la saigner du pied, & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller, & lui tint ce discours : » Monsieur du Bosson, quand » on croit devoir tromper un malade craintif » sur son état, c'est une précaution d'huma- » nité que j'approuve ; mais c'est une cruau- » té de prodiguer également à tous des soins » superflus & désagréables, dont plusieurs » n'ont aucun besoin. Prescrivez-moi tout

» ce que vous jugerez m'être véritablement
» utile, j'obéirai ponctuellement. Quant aux
» remedes qui ne sont que pour l'imagina-
» tion, faites-m'en grace ; c'est mon corps
» & non mon esprit qui souffre, & je n'ai
» pas peur de finir mes jours, mais d'en mal
» employer le reste. Les derniers moments de
» la vie sont trop précieux pour qu'il soit
» permis d'en abuser. Si vous ne pouvez pro-
» longer la mienne, au moins ne l'abrégez
» pas en m'ôtant l'emploi du peu d'instants
» qui me sont laissés par la nature. Moins il
» m'en reste, plus vous devez les respecter.
» Faites-moi vivre, ou laissez-moi ; je saurai
» bien mourir seule. » Voilà comment cette femme si timide & si douce dans le commerce ordinaire, savoit trouver un ton ferme & sérieux dans les occasions importantes.

La nuit fut cruelle & décisive. Etouffement, oppression, syncope, la peau seche & brûlande. Une ardente fievre, durant laquelle on l'entendoit souvent appeller vivement Marcellin, comme pour le retenir, & prononcer aussi quelquefois un autre nom, jadis si répété dans une occasion pareille. Le lendemain le Médecin me déclara sans détour qu'il n'estimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus seul dépositaire de cet affreux secret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, sans savoir quel usage j'en devois faire. J'allai seul errer dans les bosquets, rêvant au parti que j'avois à prendre ; non

ſans quelques triſtes réflexions ſur le ſort qui me ramenoit dans ma vieilleſſe à cet état ſolitaire dont je m'ennuyois même avant d'en connoître un plus doux.

La veille j'avois promis à Julie de lui rapporter fidelement le jugement du Médecin ; elle m'avoit intéreſſé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je ſentois cet engagement ſur ma conſcience ; mais quoi! pour un devoir chimérique, & ſans utilité, falloit-il contriſter ſon ame, lui faire à longs traits ſavourer la mort ! Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution ſi cruelle? Lui annoncer ſa derniere heure, n'étoit-ce pas l'avancer ? Dans un intervalle ſi court, que deviennent les déſirs, l'eſpérance, éléments de la vie ? Eſt-ce en jouir encore que de ſe voir ſi près du moment de la perdre ? Etoit-ce à moi de lui donner la mort ?

Je marchois à pas précipités, avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me ſuivoit par-tout ; j'en traînois après moi l'inſupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir ; il faut vous la dire.

Pour qui eſt-ce que je délibere? eſt-ce pour elle ou pour moi? Sur quel principe eſt-ce que je raiſonne? eſt-ce ſur ſon ſyſtême ou ſur le mien? Qu'eſt-ce qui m'eſt démontré ſur l'un ou ſur l'autre? Je n'ai pour croire ce que je crois, que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonſtration ne la ren-

verſe, il eſt vrai, mais quelle démonſtration l'établit ? Elle a pour croire ce qu'elle croit ſon opinion de même, mais elle y voit l'évidence ; cette opinion à ſes yeux eſt une démonſtration. Quel droit ai-je de préférer, quand il s'agit d'elle, ma ſimple opinion, que je reconnois douteuſe, à ſon opinion, qu'elle tient pour démontrée ? Comparons les conſéquences des deux ſentiments. Dans le ſien, la diſpoſition de ſa derniere heure doit décider de ſon ſort durant l'éternité. Dans de mien, les ménagements que je veux avoir pour elle lui ſeront indifférents dans trois jours. Dans trois jours, ſelon moi, elle ne ſentira plus rien : mais ſi peut-être elle avoit raiſon, quelle différence ! Des biens ou des maux éternels ! ...... Peut-être ! .... ce mot eſt terrible ...... malheureux ! riſque ton ame & non la ſienne.

Voilà le premier doute qui m'ait rendu ſuſpecte l'incertitude que vous avez ſi ſouvent attaquée. Ce n'eſt pas la derniere fois qu'il eſt revenu depuis ce temps-là. Quoi qu'il en ſoit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris ſur le champ mon parti, & de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis ſortir tout le monde, & je m'aſſis : vous pouvez juger avec quelle contenance ! Je n'employai point auprès d'elle les précautions néceſſaires pour les petites ames. Je ne dis rien, mais elle me vit, & me comprit à l'inſtant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main ?

Non

Non, mon ami, je me ſens bien: la mort me preſſe, il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long diſcours dont j'aurai à vous parler quelque jour, & durant lequel elle écrivit ſon teſtament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le ſien, ſes dernieres diſpoſitions auroient ſuffi pour me le faire connoître.

Elle me demanda ſi ſon état étoit connu dans la maiſon. Je lui dis que l'alarme y régnoit; mais que l'on ne ſavoit rien de poſitif, & que du Boſſon s'étoit ouvert à moi ſeul. Elle me conjura que le ſecret fût ſoigneuſement gardé le reſte de la journée. Claire, ajouta-t elle, ne ſupportera jamais ce coup que de ma main; elle en mourra s'il lui vient d'une autre. Je deſtine la nuit prochaine à ce triſte devoir. C'eſt pour cela ſur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, afin de ne pas expoſer ſur mon ſeul ſentiment cette infortunée à recevoir à faux une ſi cruelle atteinte. Faites qu'elle ne ſoupçonne rien avant le temps, ou vous riſquez de reſter ſans amie, & de laiſſer vos enfants ſans mere.

Elle me parla de ſon pere. J'avouai lui avoir envoyé un exprès; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu de ſe contenter de donner ma lettre comme je lui avois ordonné, s'étoit hâté de parler, & ſi lourdement, que mon vieil ami, croyant ſa fille noyée, étoit tombé d'effroi ſur l'eſcalier, & s'étoit fait une bleſſure qui le retenoit à Blonay dans ſon lit. L'eſpoir de revoir ſon pere la toucha ſenſiblement, & la certitude

que cette eſpérance étoit vaine, ne fut pas le moindre des maux qu'il me fallut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier ; dans l'accablement où elle étoit, elle eſſaya de prendre un peu de repos durant la journée ; je n'appris que le ſurlendemain qu'elle ne l'avoit pas paſſée toute entiere à dormir.

Cependant la conſternation régnoit dans la maiſon. Chacun dans un morne ſilence attendoit qu'on le tirât de peine, & n'oſoit interroger perſonne, crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit ſavoir. On ſe diſoit, s'il y a quelque bonne nouvelle, on s'empreſſera de la dire ; s'il y en a de mauvaiſes, on ne les ſaura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient ſaiſis, c'étoit aſſez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Madame d'Orbe étoit la ſeule active & parlante. Si-tôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller repoſer dans la ſienne, elle parcouroit toute la maiſon, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on diſoit ? Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu ; mais elle cherchoit à ſe tromper elle-même, & à récuſer le témoignage de ſes yeux. Ceux qu'elle queſtionnoit ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à queſtionner les autres, & toujours avec une inquiétude ſi vive, avec

un air si effrayant qu'on eût su la vérité mille fois sans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle se contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit sous les yeux la disposoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit sur-tout de lui laisser voir ses alarmes, mais elle réussissoit mal à les cacher. On appercevoit son trouble dans son affectation même à paroître tranquille. Julie de son côté n'épargnoit rien pour l'abuser. Sans exténuer son mal, elle en parloit presque comme d'une chose passée, & ne sembloit en peine que du temps qu'il lui faudroit pour se remettre. C'étoit encore un de mes supplices de les voir chercher à se rassurer mutuellement, moi qui savois si bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'espoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Madame d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes ; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui proposa de s'aller coucher : elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre ; à moins, ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, Cousine ? mon mal ne se gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi, couche dans mon lit. Le parti fut accepté. Pour moi, on me renvoya, & véritablement j'avois besoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit passé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Madame d'Orbe étoit la veille,

je jugeai du désespoir où j'allois la trouver, & des fureurs dont je serois le témoin. En entrant je la vis assisse dans un fauteuil, défaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & presque éteints ; mais douce, tranquille, parlant peu, & faisant tout ce qu'on lui disoit sans répondre. Pour Julie, elle paroissoit moins foible que la veille ; sa voix étoit plus ferme, son geste plus animé ; elle sembloit avoir pris la vivacité de sa cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fievre ; mais je vis aussi briller dans ses regards je ne sais quelle secrete joie qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cause. Le Médecin n'en confirma pas moins son jugement de la veille ; la malade n'en continua pas moins de penser comme lui, & il ne me resta plus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour quelque-temps, je remarquai en rentrant, que l'appartement étoit arrangé avec soin ; il y régnoit de l'ordre & de l'élégance : elle avoit fait mettre des pots de fleurs sur sa cheminée ; ses rideaux étoient entr'ouverts & rattachés ; l'air avoit été changé ; on y sentoit une odeur agréable ; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilete avec le même soin ; la grace & le goût se montroient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend sa derniere heure. Elle vit ma surprise, elle

en ſourit, & liſant dans ma penſée, elle alloit me répondre quand on amena les enfants. Alors il ne fut plus queſtion que d'eux, & vous pouvez juger ſi, ſe ſentant prête à les quitter, ſes careſſes furent tiedes & modérées! j'obſervai même qu'elle revenoit plus ſouvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embraſſements, ces ſoupirs, ces tranſports étoient des myſteres pour ces pauvres enfants. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendreſſe de leur âge; ils ne comprenoient rien à ſon état, au redoublement de ſes careſſes, à ſes regrets de ne les voir plus; ils nous voyoient triſtes, & ils pleuroient: ils n'en ſavoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfants le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres; ils craigent de ſouffrir, & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere, ils perçoient l'air de leurs cris; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit crus ſtupides. La ſeule Henriete, un peu plus âgée, & d'un ſexe où le ſentiment & les lumieres ſe développent plutôt, paroiſſoit troublée & alarmée de voir ſa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ſes enfants. Je me ſouviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à fait dans ſon caractere, ſur l'imbécille vanité de Veſpaſien, qui reſta couché tandis qu'il pou-

voit agir & se leva lorsqu'il ne put plus rien faire (*). Je ne sais pas, dit-elle, s'il faut qu'un Empereur meure debout ; mais je sais bien qu'une mere de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché son cœur sur ses enfants, après les avoir pris chacun à part, surtout Henriete, qu'elle tint fort long-temps, & qu'on entendoit plaindre & sangloter en recevant ses baisers, elle les appella tous trois, leur donna sa bénédiction, & leur dit en leur montrant Madame d'Orbe : allez, mes enfants, allez vous jetter aux pieds de votre mere : voilà celle que Dieu vous donne ; il ne vous a rien ôté. A l'instant ils courent à elle, se mettent à ses genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur seconde mere. Claire se pencha sur eux, mais en les serrant dans ses bras elle s'efforça vainement de parler, elle ne trouva que des gémissements : elle ne put jamais prononcer un seul mot, elle étouffoit. Jugez si Julie étoit émue ! Cette scene commençoit à devenir trop vive, je la fis cesser.

Ce moment d'attendrissement passé, l'on se remit à causer autour du lit, & quoique la

(*) Ceci n'est pas bien exact. Suétone dit que Vespasien travailloit comme à l'ordinaire dans son lit de mort, & donnoit même ses audiences ; mais peut-être, en effet, eût-il mieux valu se lever pour donner ses audiences, & se recoucher pour mourir. Je sais que Vespasien, sans être un grand homme, étoit au moins un grand Prince. N'importe, quelque rôle qu'on ait pu faire durant sa vie, on ne doit point jouer de comédie à sa mort.

vivacité de Julie se fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement sur son visage; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un esprit très-libre de soins; rien ne lui échappoit, elle étoit à la conversation comme si elle n'avoit eu autre chose à faire. Elle nous proposa de dîner dans sa chambre, pour nous quitter le moins qu'il se pourroit; vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit, sans confusion, sans désordre, d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le salon d'Appollon. La Fanchon, les enfants dînerent à table. Julie, voyant qu'on manquoit d'appétit, trouva le secret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'instruction de sa cuisiniere, tantôt voulant savoir si elle oseroit en goûter, tantôt nous intéressant par notre santé même dont nous avions besoin pour la servir, toujours montrant le plaisir qu'on pouvoit lui faire, de maniere à ôter tout moyen de s'y refuser, & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit, Enfin une maîtresse de maison attentive à faire ses honneurs, n'auroit pas en pleine santé pour des étrangers des soins plus marqués, plus obligeants, plus aimables que ceux que Julie mourante avoit pour sa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit, rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne savois plus qu'imaginer; je n'y étois plus.

Après le dîné, on annonça Monſieur le Miniſtre. Il venoit comme ami de la maiſon, ce qui lui arrivoit fort ſouvent. Quoique je ne l'euſſe point fait appeller, parce que Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de ſon arrivée, & je ne crois pas qu'en pareille circonſtance le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaiſir. Sa préſence alloit éclaircir bien des doutes, & me tirer d'une étrange perplexité.

Rappellez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer ſa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû, ſelon moi, produire cette affreuſe nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement ? Quoi ! cette femme dévote qui, dans l'état de ſanté, ne paſſe pas un jour ſans ſe recueillir, qui fait un de ſes plaiſirs de la priere, n'a plus que deux jours à vivre, elle ſe voit prête à paroître devant le Juge redoutable ; & au lieu de ſe préparer à ce moment terrible, au lieu de mettre ordre à ſa conſcience, elle s'amuſe à parer ſa chambre, à faire ſa toilete, à cauſer avec ſes amis, à égayer leurs repas ; & dans tous ſes entretiens pas un ſeul mot de Dieu ni du ſalut ! Que devois-je penſer d'elle & de ſes vrais ſentiments ? Comment arranger ſa conduite avec les idées que j'avois de ſa piété ? Comment accorder l'uſage qu'elle faiſoit des derniers moments de ſa vie avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix ? Tout cela formoit à mon ſens une énigme inexplicable. Car enfin, quoique je ne m'attendiſſe

pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes, il me sembloit pourtant que c'étoit le temps de songer à ce qu'elle estimoit d'une si grande importance, & qui ne souffroit aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le sera-t-on pas au moment qu'il la faut quitter, & qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre ?

Ces réflexions m'amenerent à un point où je ne me serois guere attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet que mes opinions, indiscrétement soutenues, n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avois pas adopté les siennes, & pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'eusse été malade, je serois certainement mort dans mon sentiment; mais je désirois qu'elle mourût dans le sien, & je trouvois, pour ainsi dire, qu'en elle je risquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes : je ne les trouve pas raisonnables, & cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier; je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis; car il est aisé de prévoir que tôt ou tard le Pasteur ameneroit la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministere; & quand Julie eût été capable de déguisement dans ses réponses, il lui eût été bien difficile de se déguiser assez pour qu'attentif & prévenu je n'eusse pas démêlé ses vrais sentiments.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laisse à part les lieux communs mêlés d'élo-

ges qui servirent de transitions au Ministre pour venir à son sujet : je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé, sur certains points, des sentiments qui ne s'accordoient pas entiérement avec la doctrine de l'Eglise, c'est-à-dire avec celle que la plus saine raison pouvoit déduire de l'Ecriture; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il espéroit qu'elle vouloit mourir, ainsi qu'elle avoit vécu, dans la communion des Fideles, & acquiescer en tout à la commune profession de foi.

Comme la réponse de Julie étoit décisive sur mes doutes, & n'étoit pas, à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter presque mot à mot; car je l'avois bien écoutée, & j'allai l'écrire dans le moment.

» Permettez-moi, Monsieur, de commen-» cer par vous remercier de tous les soins » que vous avez pris de me conduire dans la » droite route de la morale & de la foi » chrétienne, & de la douceur avec laquelle » vous avez corrigé ou supporté mes erreurs » quand je me suis égarée. Pénétrée de respect » pour votre zele, & de reconnoissance pour » vos bontés, je déclare avec plaisir que je » vous dois toutes mes bonnes résolutions, » & que vous m'avez toujours portée à faire » ce qui étoit bien, & à croire ce qui étoit » vrai.

» J'ai vécu, & je meurs dans la communion

» protestante, qui tire son unique regle de » l'Ecriture Sainte & de la raison. Mon cœur » a toujours confirmé ce que prononçoit ma » bouche; & quand je n'ai pas eu pour vos » lumieres toute la docilité qu'il eût fallu, » peut-être c'étoit un effet de mon aversion » pour toute espece de déguisement. Ce qu'il » m'étoit impossible de croire, je n'ai pu dire » que je le croyois. J'ai toujours cherché » sincérement ce qui étoit conforme à la gloire » de Dieu & à la vérité. J'ai pu me tromper » dans ma recherche. Je n'ai pas l'orgueil » de penser avoir toujours eu raison : j'ai » peut-être eu toujours tort ; mais mon in- » tention a toujours été pure, & j'ai toujours » cru ce que je disois croire : c'étoit sur ce » point tout ce qui dépendoit de moi. Si » Dieu n'a pas éclairé ma raison au-delà, il » est clément & juste : pourroit-il me de- » mander compte d'un don qu'il ne m'a pas » fait ? Voilà, Monsieur, ce que j'avois » d'essentiel à vous dire sur les sentiments que » j'ai professés : sur tout le reste, mon état » présent vous répond pour moi. Distraite » par le mal, livrée au délire de la fievre, » est-il temps d'essayer de raisonner mieux que » je n'ai fait jouissant d'un entendement aussi » sain que je l'ai reçu ? Si je me suis trompée » alors, me tromperois-je moins aujourd'hui ? » Et dans l'abattement où je suis, dépend- » il de moi de croire autre chose que ce » que j'ai cru étant en santé ? C'est la rai- » son qui décide du sentiment qu'on pré- » fere, & la mienne ayant perdu ses meilleu-

» res fonctions, quelle autorité peut donner
» ce qui m'en reste aux opinions que j'adop-
» terois sans elle ? Que me reste-t-il donc
» désormais à faire ? C'est de m'en rapporter à
» ce que j'ai cru ci-devant ; car la droiture
» d'intention est la même, & j'ai le jugement
» de moins. Si je suis dans l'erreur, c'est sans
» l'aimer : cela suffit pour me tranquilliser sur
» ma croyance.

» Quant à la préparation à la mort, Mon-
» sieur, elle est faite ; mal, il est vrai, mais
» de mon mieux, & mieux du moins que je
» ne la pourrois faire à présent. J'ai tâché de
» ne pas attendre pour remplir cet important
» devoir, que j'en fusse incapable. Je priois
» en santé, maintenant je me résigne. La
» priere du malade est la patience ; la pré-
» paration à la mort est une bonne vie, je
» n'en connois point d'autre. Quand je con-
» versois avec vous, quand je me recueillois
» seule, quand je m'efforçois de remplir les
» devoirs que Dieu m'impose, c'est alors que
» je me disposois à paroître devant lui ; c'est
» alors que je l'adorois de toutes les forces
» qu'il m'a données. Que ferois-je aujourd'hui
» que je les ai perdues ? Mon ame aliénée est-
» elle en état de s'élever à lui ? Ces restes
» d'une vie à demi éteinte, absorbés par la
» souffrance, sont-ils dignes de lui être of-
» ferts ? Non, Monsieur, il me les laisse pour
» être donnés à ceux qu'il m'a fait aimer, &
» qu'il veut que je quitte. Je leur fais mes
» adieux pour aller à lui. C'est d'eux qu'il
» faut que je m'occupe. Bientôt je m'occu-

» perai de lui ſeul. Mes derniers plaiſirs ſur la » terre ſeront auſſi mes derniers devoirs. N'eſt-» ce pas le ſervir encore, & faire ſa volonté, » que de remplir les ſoins que l'humanité m'im-» poſe avant d'abandonner ſa dépouille ? Que » faire pour appaiſer des troubles que je n'ai » pas ? ma conſcience n'eſt point agitée. Si » quelquefois elle m'a donné des craintes, » j'en avois plus en ſanté qu'aujourd'hui : ma » confiance les efface ; elle me dit que Dieu » eſt plus clément que je ne ſuis coupable, » & ma ſécurité redouble en me ſentant ap-» procher de lui. Je ne lui porte point un » repentir imparfait, tardif & forcé, qui, » dicté par la peur, ne ſauroit être ſincere, » & n'eſt qu'un piege pour le tromper ; je » ne lui porte pas le reſte & le rebut de mes » jours pleins de peines & d'ennuis, en proie » à la maladie, aux douleurs, aux angoiſſes » de la mort, & que je ne lui donnerois que » quand je n'en pourrois plus rien faire : je lui » porte ma vie entiere, pleine de péchés & » de fautes, mais exempte des remords de » l'impie & des crimes du méchan.

» A quels tourments Dieu pourroit-il con-» damner mon ame ? Les réprouvés, dit-on, » le haïſſent : il faudroit donc qu'il m'empê-» chât de l'aimer. Je ne crains pas d'aug-» menter leur nombre. O grand Etre ! Etre » éternel, ſuprême intelligence, ſource de » vie & de félicité, Créateur, Conſervateur, » Pere de l'homme & Roi de la nature, » Dieu très-puiſſant, très-bon, dont je ne » doutai jamais un moment, & ſous les yeux

» duquel j'aimai toujours à vivre, je le fais ; » je m'en réjouis, je vais paroître devant ton » trône : dans peu de jours mon ame, libre » de fa dépouille, commencera de t'offrir plus » dignement cet immortel hommage qui doit » faire mon bonheur durant l'éternité ! Je » compte pour rien tout ce que je ferai jufqu'à » ce moment. Mon corps vit encore, mais ma » vie morale eft finie. Je fuis au bout de ma » carriere, & déjà jugée fur le paflé. Souffrir » & mourir eft tout ce qui me refte à faire : » c'eft l'affaire de la nature. Mais moi j'ai » tâché de vivre de maniere à n'avoir pas be- » foin de fonger à la mort ; & maintenant » qu'elle approche, je la vois venir fans » effroi. Qui s'endort dans le fein d'un pere, » n'eft pas en fouci du réveil. «

Ce difcours prononcé d'abord d'un ton grave & pofé, puis avec plus d'accent & d'une voix plus élevée, fit fur tous les af-fiftants, fans m'en excepter, une impreffion d'autant plus vive, que les yeux de celle qui les prononça brilloient d'un feu furnaturel. Un nouvel éclat animoit fon teint : elle pa-roiffoit rayonnante ; & s'il y a quelque chofe au monde qui mérite le nom de célefte, c'é-toit fon vifage tandis qu'elle parloit.

Le Pafteur lui-même faifi, tranfporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria, en levant les yeux & les mains au Ciel : grand Dieu ! voilà le culte qui t'honore ! Daigne t'y rendre propice, les humains t'en offrent peu de pareil.

Madame, dit-il en s'approchant du lit, je

croyois vous inſtruite, & c'eſt vous qui m'inſtruiſez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conſcience, il ne vous trompera pas. J'ai vu bien des Chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous ſeule. Quelle différence d'une fin ſi paiſible à celle de ces pécheurs bourrelés, qui n'accumulent tant de vaines & ſeches prieres, que parce qu'ils ſont indignes d'être exaucés ! Madame, votre mort eſt auſſi belle que votre vie. Vous avez vécu pour la charité, vous mourez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous ſervir d'exemple, ſoit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus, puiſſions-nous, tous tant que nous ſommes, vivre & mourir comme vous : nous ſerons bien sûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller, elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaiſir : c'eſt pour eux que mes derniers moments me ſont précieux. Nous allons nous quitter pour ſi long-temps, qu'il ne faut pas nous quitter ſi vîte. Il fut charmé de reſter, & je ſortis là-deſſus.

En rentrant, je vis que la converſation avoit continué ſur le même ſujet, mais d'un autre ton, & comme ſur une matiere indifférente. Le Paſteur parloit de l'eſprit faux qu'on donnoit au Chriſtianiſme, en n'en faiſant que la Religion des mourants, & de ſes Miniſtres des hommes de mauvais augure On nous regarde, diſoit-il, comme des meſſagers de mort

parce que, dans l'opinion commode, qu'un quart-d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce temps-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre; il faut affecter un air févere; on n'épargne rien pour nous le rendre effrayant: dans les autres cultes, c'est pis encore. Un Catholique mourant n'est environné que d'objets qui l'épouvantent, & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au soin qu'on prend d'écarter de lui les démons, il croit en voir sa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve; & c'est dans cet état d'effroi que l'Eglise aime à le plonger pour avoir meilleur marché de sa bourse. Rendons graces au Ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces Religions vénales, qui tuent les gens pour en hériter, & qui, vendant le Paradis aux riches, portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui regne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'espere, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfants prendra des maximes toutes opposées, & qu'il ne leur rendra point la Religion lugubre & triste, en y mêlant incessamment des pensées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils sauront assez bien mourir.

Dans la suite de cet entretien, qui fut moins serré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie, & la conduite qui m'avoit scanda-

lisé. Tout cela tenoit à ce que sentant son état parfaitement désespéré, elle ne songeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funebre appareil dont l'effroi des mourants les environne; soit pour donner le change à notre affliction, soit pour s'ôter à elle-même un spectacle attristant à pure perte. La mort, disoit-elle, est déjà si pénible! pourquoi la rendre encore hideuse? Les soins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie, je les emploie à jouir de la mienne jusqu'au bout: il ne s'agit que de savoir prendre son parti, tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût & d'ennui, tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher? Si j'y laisse croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfants, ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur, personne ne me reconnoîtra plus; je ne serai plus la même; vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée, & ne pourrez plus me souffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme si j'étois déjà morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger. J'existe, j'aime, je suis aimée, je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien, le mal de la nature est peu de chose; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens, & d'autres semblables, se passoient entre la malade, le Pasteur, quelquefois le Médecin, la Fanchon & moi. Madame d'Orbe y étoit toujours présente,

& ne s'y mêloit jamais. Attentive aux befoins de fon amie, elle étoit prompte à la fervir. Le refte du temps, immobile & prefque inanimée, elle la regardoit fans rien dire, & fans rien entendre de ce qu'on difoit.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât jufqu'à s'épuifer, je pris le moment que le Miniftre & le Médecin s'étoient mis à caufer enfemble, & m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille : voilà bien des difcours pour une malade ! voilà bien de la raifon pour quelqu'un qui fe croit hors d'état de raifonner !

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade ; mais non pas pour une mourante ; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raifonnements, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je favois en fanté qu'il falloit mourir. J'ai fouvent réfléchi fur ma derniere maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne fuis plus en état de penfer, ni de réfoudre ; je ne fais que dire ce que j'avois penfé, & pratiquer ce que j'avois réfolu.

Le refte de la journée, à quelques accidents près, fe paffa avec la même tranquillité, & prefque de la même maniere que quand tout le monde fe portoit bien. Julie étoit, comme en pleine fanté, douce & careffante : elle parloit avec le même fens, avec la même liberté d'efprit, même d'un air ferein qui alloit quelquefois jufqu'à la gaieté : enfin je continuois de démêler dans fes yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus, & fur lequel je réfolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même ſoir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête, elle me dit : vous m'avez prévenue, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je; mais puiſque j'ai pris les devants, laiſſez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant aſſis auprès d'elle, & la regardant fixement, je lui dis : Julie, ma chere Julie ! vous avez navré mon cœur : hélas ! vous avez attendu bien tard ! Oui, continuai-je, voyant qu'elle me regardoit avec ſurpriſe; je vous ai pénétrée, vous vous réjouiſſez de mourir, vous êtes bien aiſe de me quitter. Rappellez-vous la conduite de votre Epoux depuis que nous vivons enſemble, ai-je mérité de votre part un ſentiment ſi cruel ? A l'inſtant elle me prit les mains, & de ce ton qui ſavoit aller chercher l'ame : qui, moi ? je veux vous quitter ? Eſt-ce ainſi que vous liſez dans mon cœur ? Avez-vous ſi-tôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant, repris-je, vous mourez contente...... je l'ai vu....... je le vois.............. Arrêtez, dit-elle : il eſt vrai, je meurs contente; mais c'eſt de mourir comme j'ai vécu, digne de votre épouſe. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de deſſous ſon chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce myſtere. Ce papier étoit une Lettre, & je vis qu'elle vous étoit adreſſée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue, vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la ſupprimer, ſe-

lon ce que vous trouverez le plus convenable à votre ſageſſe & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne ſerai plus, & je ſuis ſi sûre de ce que vous ferez à ma priere, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette Lettre, cher S. Preux, eſt celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau ſavoir que celle qui l'a écrite eſt morte, j'ai peine à croire qu'elle n'eſt plus rien.

Elle me parla enſuite de ſon pere avec inquiétude. Quoi, dit-elle, il ſait ſa fille en danger, & je n'entends point parler de lui! Lui ſeroit-il arrivé quelque malheur? Auroit-il ceſſé de m'aimer? Quoi, mon pere!....... ce pere ſi tendre....... m'abandonner ainſi!........ me laiſſer mourir ſans le voir!......... ſans recevoir ſa bénédiction......... ſes derniers embraſſements!.......... O Dieu! quels reproches amers il ſe fera quand il ne me trouvera plus! .... Cette réflexion lui étoit douloureuſe. Je jugeai qu'elle ſupporteroit plus aiſément l'idée de ſon pere malade, que celle de ſon pere indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'alarme qu'elle en conçut ſe trouva moins cruelle que ſes premiers ſoupçons. Cependant la penſée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas, dit-elle! que deviendra-t-il après moi? A quoi tiendra-t-il? Survivre à toute ſa famille!.... Quelle vie ſera la ſienne? Il ſera ſeul; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort ſe faiſoit ſentir, & où la nature reprenoit ſon empire. Elle ſoupira,

joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet elle employoit cette difficile priere qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me ſens foible, dit-elle ; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons enſemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfants qui en ſont le gage, ne ſoyez plus injuſte envers votre épouſe. Moi, me réjouir de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuſe & ſage, vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus ; le ſeul, peut-être, avec qui je pouvois faire un bon ménage, & devenir une femme de bien ! Ah ! croyez que ſi je mettois un prix à la vie, c'étoit pour la paſſer avec vous ! Ces mots prononcés avec tendreſſe m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ſes mains que je tenois dans les miennes, je les ſentis ſe mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naiſſance : ce ſeront les derniers juſqu'à ma mort. Après en avoir verſé pour Julie, il n'en faut plus verſer pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la ſcene des enfants le matin, celle du Miniſtre l'après-midi, l'entretien du ſoir avec moi, l'avoient jettée dans l'épuiſement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, ſoit à cauſe de ſa foibleſſe, ſoit qu'en effet la fievre & le redoublement fuſſent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandoit avec beaucoup d'empressement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit ; il avoit insisté, disant qu'il s'agissoit d'une bonne action, qu'il connoissoit bien Madame de Wolmar, & qu'il savoit que tant qu'elle respireroit elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour regle inviolable de ne jamais rebuter personne, & sur-tout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit presque en guenilles, il avoit l'air & le ton de la misere ; au reste, je n'apperçus rien dans sa physionomie & dans ses propos qui me fît mal augurer de lui. Il s'obstinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agissoit que de quelque secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrêmité, je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aie grand besoin : je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame seule, de qui je le tiens, peut me rendre une seconde fois.

Ce disconrs, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un mal-honnête homme eût pu dire la même chose ; mais il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du mystere, ni laquais, ni femme-de-chambre. Ces précautions me sembloient bizarres ; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit

être connu de Madame d'Orbe ; il passa devant elle, elle ne le reconnut point, & j'en fus peu surpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'instant, & le voyant dans ce triste équipage, elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnoissance fut touchante. Claire, éveillée par le bruit, s'approche, & le reconnoît à la fin, non sans donner aussi quelques signes de joie ; mais les témoignages de son bon cœur s'éteignoient dans sa profonde affliction : un seul sentiment absorboit tout ; elle n'étoit plus sensible à rien.

Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa présence rappella bien des souvenirs. Mais tandis que Julie le consoloit & lui donnoit de bonnes espérances, elle fut saisie d'un violent étouffement, & se trouva si mal qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire scene, & prévenir les distractions dans un moment où il ne falloit songer qu'à la secourir, je fis passer l'homme dans le cabinet, l'avertissant de le fermer sur lui ; la Fanchon fut appellée, & à force de temps & de soins la malade revint enfin de sa pamoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle nous dit : mes enfants, ce n'est qu'un essai ; cela n'est pas si cruel qu'on pense.

Le calme se rétablit ; mais l'alarme avoit été si chaude, qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis : tout le monde étoit là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avoit fermé la porte en dedans, comme je lui avois dit ; il fallut

attendre après le dîner pour le faire ſortir.

Durant le repas, du Boſſon, qui s'y trouvoit, parlant d'une jeune veuve qu'on diſoit ſe remarier, ajouta quelque choſe ſur le triſte ſort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore ; ce ſont les veuves dont les maris ſont vivants. Cela eſt vrai, reprit Fanchon, qui vit que ce diſcours s'adreſſoit à elle, ſur-tout quand ils leur ſont chers. Alors l'entretien tomba ſur le ſien, & comme elle en avoit parlé avec affection dans tous les temps, il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de ſa bienfaictrice alloit lui rendre la ſienne encore plus rude. C'eſt auſſi ce qu'elle fit en termes très-touchants, louant ſon bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient ſéduit, & le regrettant ſi ſincérement, que déjà diſpoſée à la triſteſſe, elle s'émut juſqu'à pleurer. Tout-à-coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en ſort impétueuſement, ſe précipite à ſes genoux, les embraſſe, & fond en larmes. Elle tenoit un verre, il lui échappe : Ah ! malheureux, d'où viens-tu ? ſe laiſſe aller ſur lui, & ſeroit tombée en foibleſſe, ſi l'on n'eût été prompt à la ſecourir.

Le reſte eſt facile à imaginer. En un moment on ſut par toute la maiſon que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon ! quelle fête ! A peine étoit-il hors de la chambre qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemiſes, Anet en auroit autant eu lui tout ſeul, qu'il en auroit reſté à tous les autres. Quand je ſortis pour le faire habiller, je

je trouvai qu'on m'avoit si bien prévenu, qu'il fallut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétexta que les enfants avoient besoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scene n'incommoda point la malade comme les précedentes; elle n'avoit rien eu que d'agréable, & ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi, Claire & moi, seuls auprès d'elle, & nous eûmes deux heures d'un entretien paisible, qu'elle rendit le plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venoit de nous frapper, & qui lui rappelloit si vivement les premiers temps de sa jeunesse. Puis, suivant le fil des événements, elle fit une courte recapitulation de sa vie entiere, pour montrer qu'à tout prendre elle avoit été douce & fortunée, que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre, & que l'accident qui terminoit ses jours au milieu de leur course, marquoit, selon toute apparence, dans sa carriere naturelle, le point de séparation des biens & des maux.

Elle remercia le Ciel de lui avoir donné un cœur sensible & porté au bien, un entendement sain, une figure prévenante; de l'avoir fait naître dans un pays de liberté, & non parmi des esclaves; d'une famille honorable, &

non d'une race de malfaicteurs, dans une honnête fortune, & non dans les grandeurs du monde, qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un pere & d'une mere tous deux vertueux & bons, pleins de droiture & d'honneur, & qui, tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé sa raison sur la leur, sans lui donner leurs foiblesses ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte, qui, loin d'abrutir l homme, l'ennoblit & l'éleve, qui ne favorisant ni l'impiété ni le fanatisme, permet d'être sage & de croire d'être humain & pieux tout à la fois.

Après cela, serrant la main de sa cousine, qu'elle tenoit dans la sienne, & la regardant de cet œil que vous devez connoître, & que la langueur rendoit encore plus touchant, tous ces biens, dit-elle, ont été donnés à mille autres; mais celui-ci!....... le Ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme, & j'eus une amie. Il nous fit naître en même-temps; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti; il fit nos cœurs l'un pour l'autre: il nous unit dès le berceau, je l'ai conservée tout le temps de ma vie, & sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, & je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés? De quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée? De quels maux ne me consoloit-elle pas? Qu'eussé-je été sans elle? Que n'eût-elle pas fait de moi, si je l'avois mieux écoutée? Je la vaudrois

peut-être aujourd'hui ! Claire, pour toute réponſe baiſſa la tête ſur le ſein de ſon amie, & voulut ſoulager ſes ſanglots par des pleurs : il ne fut pas poſſible. Julie la preſſa long-temps contre ſa poitrine, en ſilence. Ces moments n'ont ni maux ni larmes.

Elles ſe remirent, & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvénients ; c'eſt le ſort des choſes humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite perſonnel, indifférent ſur tous les biens de l'opinion. Il étoit preſque impoſſible que les préjugés de mon pere s'accordaſſent avec mon penchant. Il me falloit un amant que j'euſſe choiſi moi-même. Il s'offrit ; je crus le choiſir : ſans doute le Ciel le choiſit pour moi, afin que livrée aux erreurs de ma paſſion, je ne le fuſſe pas aux horreurs du crime, & que l'amour de la vertu reſtât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête & inſinuant avec lequel mille fourbes ſéduiſent tous les jours autant de filles bien nées : mais ſeul parmi tant d'autres il étoit honnête homme, & penſoit ce qu'il diſoit. Etoit-ce ma prudence qui l'avoit diſcerné ? Non, je ne connus d'abord de lui que ſon langage, & je fus ſéduite. Je fis par déſeſpoir ce que d'autres font par effronterie : je me jettai, comme diſoit mon pere, à ſa tête ; il me reſpecta : ce fut alors ſeulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptois auparavant, enſuite j'oſai compter ſur moi-même, & voilà comment on ſe perd.

Elle s'étendit avec complaisance sur le mérite de cet amant : elle lui rendoit justice ; mais on voyoit combien son cœur se plaisoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui, elle étoit inique envers elle, & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eût plus d'horreur qu'elle de l'adultere, sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord Edouard, son mari, ses enfants, votre retour, notre amitié, tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu sa mere au moment que cette perte lui avoit été la plus cruelle ; mais si le Ciel la lui eût conservée, bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mere, quelque foible qu'il fût, eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son pere, & delà seroient sortis la discorde & les scandales ; peut-être les désastres & le déshonneur ; peut-être pis encore, si son frere avoit vécu. Elle avoit epousé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point ; mais elle soutint qu'elle n'auroit pu jamais être aussi heureuse avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins & ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne

fait pas, difoit-elle, quelle douceur c'eft de s'attendrir fur fes propres maux & fur ceux des autres. La fenfibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de foi-même indépendant de la fortune & des événements. Que j'ai gémi! que j'ai verfé de larmes! Hé bien, s'il falloit renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis feroit le feul que je voudrois retrancher : celui que j'ai fouffert me feroit agréable encore. S. Preux, je vous rends fes propres mots, quand vous aurez lu fa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle félicité je fuis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage La profpérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfants, tout ce qui m'étoit cher raffemblé autour de moi, ou prêt à l'être. Le préfent, l'avenir me flattoient également; la jouiffance & l'efpoir fe réuniffoient pour me rendre heureufe : mon bonheur monté par degrés étoit au comble, il ne pouvoit plus que décheoir; il étoit venu fans être attendu, il fe fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le fort pour me foutenir à ce point? Un état permanent eft-il fait pour l'homme? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre, ne fût-ce que le plaifir de la poffeffion, qui s'ufe par elle. Mon pere eft déjà vieux, mes enfants font dans l'âge tendre où la vie eft encore mal affurée : que de pertes pouvoient m'affliger, fans qu'il me reftât plus rien à pouvoir acquérir! L'affection maternelle augmente fans ceffe, la ten-

dresse filiale diminue à mesure que les enfants vivent plus loin de leur mere. En avançant en âge, les miens se seroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Russie: que de pleurs son départ m'auroit coûtés! tout se seroit détaché de moi peu à peu; & rien n'eût suppleé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laisse! Enfin n'eût-il pas fallu mourir! Peut-être mourir la derniere de tous! Peut-être seule & abandonnée! Plus on vit, plus on aime à vivre, même sans jouir de rien: j'aurois eu l'ennui de la vie, & la terreur de la mort, suite ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela, mes derniers instants sont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir; si même on peut appeller mourir que laisser vivant ce qu'on aime. Non, mes amis, non, mes enfants, je ne vous quitte pas, pour ainsi dire, je reste avec vous; en vous laissant tous unis, mon esprit, mon cœur vous demeurent. Vous me verrez sans cesse entre vous; vous vous sentirez sans cesse environnés de moi..... Et puis nous nous rejoindrons, j'en suis sure; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquillise mon ame, & m'adoucit un moment pénible: il me promet pour vous le même destin qu'à moi. Mon sort me suit & s'assure. Je fus heureuse, je le suis, je vais l'être: mon bonheur est fixé, je l'arrache à la fortune, il n'a pas plus de bornes que l'éternité.

Elle en étoit là quand le Ministre entra. Il

l'honoroit & l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive & sincere. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille, & en tout de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu souvent mourir avec ostentation, jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle, se joignit-il un désir secret de voir si ce calme se soutiendroit jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractere du survenant. Comme ses conversations en pleine santé n'étoient jamais frivoles, elle ne faisoit alors que continuer à traiter dans son lit avec la même tranquillité des sujets intéressants pour elle & pour ses amis; elle agitoit indifféremment des questions qui n'étoient pas indifférentes.

En suivant le fil de ses idées sur ce qui pouvoit rester d'elle avec nous, elle nous parloit de ses anciennes réflexions sur l'état des ames séparées des corps. Elle admiroit la simplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, disoit-elle, est aussi raisonnable que les contes de revenants qui font mille désordres, & tourmentent les bonnes femmes, comme si les esprits avoient des voix pour parler, & des mains pour battre (*). Comment

(*) Platon dit qu'à la mort les ames des justes qui n'ont point contracté de souillure sur la terre, se dégagent seules de la matiere dans toute leur pureté. Quant à ceux qui sont ici bas asservis à leurs passions, que leurs ames ne reprennent point si-tôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terres-

un pur eſprit agiroit-il ſur une ame enfermée dans un corps, & qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremiſe de ſes organes ! Il n'y a pas de ſens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'abſurde à ſuppoſer qu'une ame libre d'un corps qui jadis habita la terre, puiſſe y revenir encore errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher : non pas pour nous avertir de ſa préſence, elle n'a nul moyen pour cela; non pas pour agir ſur nous, & nous communiquer ſes penſées, elle n'a point de priſes pour ébranler les organes de notre cerveau ; non pas pour appercevoir non plus ce que nous faiſons, car il faudroit qu'elle eût des ſens, mais pour connoître elle-même ce que nous penſons & ce que nous ſentons, par une communication immédiate, ſemblable à celle par laquelle Dieu lit nos penſées dès cette vie, & par laquelle nous lirons réciproquement les ſiennes dans l'autre, puiſque nous le verrons face à face (*) : car enfin, ajouta-t-elle en regardant le Miniſtre, à quoi ſerviroient des ſens lorſqu'ils n'auront plus rien à faire ? L'Etre éternel ne ſe voit ni ne s'entend ;

tres qui les tiennent comme enchaînées autour des débris de leurs corps : voilà, dit-il, ce qui produit ces ſimulacres ſenſibles qu'on voit quelquefois errants ſur les cimetieres, en attendant de nouvelles tranſmigrations. C'eſt une manie commune aux Philoſophes de tous les âges, de nier ce qui eſt, & d'expliquer ce qui n'eſt pas.

(*) Cela me paroît très-bien dit; car qu'eſt-ce que voir Dieu face à face, ſi ce n'eſt lire dans la ſuprême Intelligence ?

s'entend ; il se fait sentir ; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur.

Je compris, à la réponse du Pasteur, & à quelques signes d'intelligence, qu'un des points ci-devant contestés entr'eux étoit la résurrection des corps. Je m'apperçus aussi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie où la foi se rapprochoit de la raison.

Elle se complaisoit tellement à ces idées, que quand elle n'eût pas pris son parti sur ses anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui sembloit si douce dans l'état où elle se trouvoit. Cent fois, disoit-elle, j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre, en imaginant ma mere présente, qui lisoit dans le cœur de sa fille, & l'applaudissoit. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger si durant ces discours la main de Claire étoit souvent serrée.

Quoique le Pasteur répondît à tout avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'on ne prît son silence sur d'autres points pour un aveu, il ne laissa pas d'être Ecclésiastique un moment, & d'exposer sur l'autre vie une doctrine opposée. Il dit que l'immensité, la gloire & les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'ame des bienheureux seroit occupée ; & que cette contemplation sublime effaceroit tout autre souvenir ; qu'on ne se verroit point, qu'on ne se recon-

noîtroit point, même dans le Ciel, & qu'à cet aspect ravissant on ne songeroit plus à rien de terrestre.

Cela peut être, reprit Julie : il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous quand nous serons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je me sens des affections si cheres, qu'il m'en coûteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espece d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience. Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre : je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y ont été chers ; ils me le seront donc encore : ne les voir (*) plus seroit une peine, & le séjour des bienheureux n'en admet point. Au reste, ajouta-t-elle en regardant le Ministre d'un air assez gai, si je me trompe, un jour ou deux d'erreur seront bientôt passés. Dans peu j'en saurai là-dessus plus que vous-même. Et attendant, ce qu'il y a pour moi de très-sûr, c'est que tant que je me souviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, & mon Pasteur n'aura pas la derniere place.

(*) Il est aisé de comprendre que par ce mot *voir*, elle entend un pur acte de l'entendement, semblable à celui par lequel Dieu nous voit, & par lequel nous verrons Dieu. Les sens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des esprits ; mais la raison la conçoit très-bien, & mieux, ce me semble, que la communication du mouvement dans les corps.

Ainſi ſe paſſerent les entretiens de cette journée, où la ſécurité, l'eſpérance, le repos de l'ame brillerent plus que jamais dans celle de Julie, & lui donnoient d'avance, au jugement du Miniſtre, la paix des Bienheureux, dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraie, plus careſſante, plus aimable, en un mot, plus elle-même. Toujours du ſens, toujours du ſentiment, toujours la fermeté du ſage, & toujours la douceur du Chrétien. Point de prétention, point d'apprêt, point de ſentence; par-tout la naïve expreſſion de ce qu'elle ſentoit, partout la ſimplicité de ſon cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la ſouffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité ſtoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle; & quand les horreurs de la mort faiſoient quelque inſtant pâtir la nature, elle ne cachoit point ſes frayeurs, elle ſe laiſſoit conſoler. Sitôt qu'elle étoit remiſe, elle conſoloit les autres. On voyoit, on ſentoit ſon retour, ſon air careſſant le diſoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, ſa plaiſanterie même étoit touchante; on avoit le ſourire à la bouche, & les yeux en pleurs. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaiſoit plus, elle étoit plus aimable qu'en ſanté même, & le dernier jour de ſa vie en fut auſſi le plus charmant.

Vers le ſoir elle eut encore un accident qui, bien que moindre de celui du matin, ne lui permit pas de voir long-temps ſes enfants. Ce

pendant elle remarqua qu'Henriete étoit changée ; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire : la maladie est dans le sang.

Se sentant bien revenue, elle voulut qu'on soupât dans sa chambre. Le Médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon, qu'il falloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce soir-là sans se faire appeller. Julie s'en apperçut & sourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, soupe encore avec moi ce soir, tu auras plus long-temps ton mari que ta maîtresse. Puis elle me dit, je n'ai pas besoin de vous recommander Claude Anet ? Non, repris-je, tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance n'a pas besoin de m'être recommandé.

Le soupé fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie voyant qu'elle pouvoit soutenir la lumiere, fit approcher la table, & ce qui sembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le Médecin qui ne voyoit plus d'inconvénient à le satisfaire, lui offrir un blanc de poulet. Non, dit-elle, mais je mangerois bien de cette ferra (*). On lui en donna un petit morceau ; elle le mangea avec un peu de pain, & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il falloit voir Madame d'Orbe la regarder ; il falloit le voir, car cela ne se peut dire. Loin que ce qu'elle avoit mangé lui fît mal, elle en pa-

(*) Excellent poisson particulier au lac de Geneve, & qu'on n'y trouve qu'en certain temps.

rut mieux le reste du souper. Elle se trouva même de si bonne humeur, qu'elle s'avisa de remarquer, par forme de reproche, qu'il y avoit long-temps que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Espagne à ces Messieurs. A la contenance du Médecin elle vit qu'il s'attendoit à boire du vrai vin d'Espagne, & sourit encore en regardant sa cousine. J'apperçus aussi que, sans faire attention à tout cela, Claire, de son côté, commençoit de temps à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt sur Julie & tantôt sur Fanchon, à qui ses yeux sembloient dire ou demander quelque chose.

Le vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le valet-de-chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la provision d'un seul jour en avoit duré cinq, & que le vin manquoit sans que personne s'en fût apperçu, malgré plusieurs nuits de veille (*). Le Médecin tomboit des nues. Pour moi, soit qu'il fallût attribuer cet oubli à la tristesse ou à la sobriété des Domestiques, j'eus honte d'user avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave,

(*) Lecteur à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance, on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problême entier dépend d'un point unique. Trouvez seulement Julie, & tout le reste est trouvé. Les hommes en général ne sont point ceci ou cela, ils sont ce qu'on les fait être.

& j'ordonnai que désormais tout le monde eût du vin à discrétion.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau; le Médecin le lui donna dans un verre, & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups d'œil devinrent plus fréquents entre Claire & la Fanchon, mais comme à la dérobée, & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foiblesse, le régime ordinaire à Julie, donnerent au vin une grande activité. Ah! dit-elle, vous m'avez enivrée! après avoir attendu si tard, ce n'étoit pas la peine de commencer, car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle se mit à babiller, très-sensément pourtant, à son ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'est que son teint n'étoit point allumé, ses yeux ne brilloient que d'un feu modéré, par la langueur de la maladie; à la pâleur près on l'auroit crue en santé. Pour alors l'émotion de Claire devint tout-à-fait visible. Elle élevoit un œil craintif alternativement sur Julie, sur moi, sur la Fanchon, mais principalement sur le Médecin: tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit & n'osoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenoit; son inquiétude étoit si vive qu'elle en paroissoit oppressée.

Fanchon, enhardie par tous ces signes, hasarda de dire, mais en tremblant & à demi-voix, qu'il sembloit que Madame avoit un

peu moins souffert aujourd'hui.......... que la derniere convulsion avoit été moins forte.... que la soirée.... Elle resta interdite. Et Claire, qui, pendant qu'elle avoit parlé, trembloit comme la feuille, leva des yeux craintifs sur le Médecin, les regards attachés aux siens, l'oreille attentive, & n'osant respirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eût fallu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Bosson se leve, va tâter le pouls de la malade, & dit : il n'y a point là d'ivresse ni de fievre ; le pouls est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras : Hé bien, Monsieur !.......... le pouls ?......... la fievre !....... La voix lui manquoit ; mais ses mains écartées restoient toujours en avant ; ses yeux pétilloient d'impatience ; il n'y avoit pas un muscle à son visage qui ne fût en action. Le Médecin ne répond rien, reprend le poignet, examine les yeux, la langue, reste un moment pensif, & dit : Madame, je vous entends bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif ; mais si demain matin, à pareille heure, elle est encore dans le même état, je réponds de sa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverse deux chaises, & presque la table, saute au cou du Médecin ; l'embrasse, le baise mille fois en sanglotant & pleurant à chaudes larmes, & toujours avec la même impétuosité s'ôte du doigt une bague de prix, la met au sien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : ah, Monsieur ! si vous nous la rendez, vous ne la sauverez pas seule.

Julie vit tout cela. Ce ſpectacle la déchira. Elle regarda ſon amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux : ah, cruelle ! que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir déſeſpérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre : il amortit auſſi-tôt les tranſports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'eſpoir renaiſſant.

En un inſtant la réponſe du Médecin fut ſue par toute la maiſon. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtreſſe guérie. Ils réſolurent tout d'une voix de faire au Médecin, ſi elle en revenoit, un préſent en commun, pour lequel chacun donna trois mois de ſes gages, & l'argent fut ſur le champ conſigné dans les mains de la Fanchon ; les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord ſe fit avec tant d'empreſſement, que Julie entendoit de ſon lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet dans le cœur d'une femme qui ſe ſent mourir ! Elle me fit ſigne, & me dit à l'oreille : on m'a fait boire juſqu'à la lie la coupe amere & douce de la ſenſibilité.

Quand il fut queſtion de ſe retirer, Madame d'Orbe, qui partagea le lit de ſa couſine comme les deux nuits précédentes, fit appeller ſa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la Fanchon ; mais celle-ci s'indigna de cette propoſition, plus même, ce me ſembla, qu'elle n'eût fait, ſi ſon mari ne fût pas arrivé. Madame d'Orbe s'opiniâtra de ſon côté, & les deux femmes-de-chambre paſſèrent la nuit enſemble dans le cabinet. Je la paſſai dans la chambre voiſine, & l'eſpoir avoit tellement

ranimé le zele, que ni par ordre ni par menaces, je ne pus envoyer coucher un ſeul domeſtique. Ainſi toute la maiſon reſta ſur pied cette nuit, avec une telle impatience qu'il y avoit peu de ſes habitants qui n'euſſent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'alarmerent pas : mais ſur le matin que tout étoit tranquille, un bruit ſourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois diſtinguer des gémiſſements. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau..... S. Preux !.... cher S. Preux !........ je vois les deux amies ſans mouvement & ſe tenant embraſſées ; l'une évanouie & l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou recueillir ſon dernier ſoupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu, Julie n'étoit plus..... Je ne vous dirai pas ce qui ſe fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier ſaiſiſſement, je m'informai de Madame d'Orbe. J'appris qu'il avoit fallu la porter dans ſa chambre, & même l'y renfermer : car elle rentroit à chaque inſtant dans celle de Julie, ſe jettoit ſur ſon corps, le réchauffoit du ſien, s'efforçoit de le ranimer, le preſſoit, s'y colloit avec une eſpece de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms paſſionnés, & nourriſſoit ſon déſeſpoir de tous ces efforts inutiles.

Et entrant, je la trouvai tout-à-fait hors de ſens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connoiſſant perſonne, ſe roulant par la cham-

bre en se tordant les mains, & mordant les pieds des chaises, murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes, puis poussant par longs intervalles des cris aigus qui faisoient tressaillir. Sa femme de chambre au pied de son lit, consternée, épouvantée, immobile, n'osant souffler, cherchoit à se cacher d'elle, & trembloit de tout son corps. En effet les convulsions dont elle étoit agitée avoient quelque chose d'effrayant. Je fis signe à la femme-de-chambre de se retirer, car je craignois qu'un seul mot de consolation lâché mal-à-propos ne la mît en fureur.

Je n'essayai pas de lui parler; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu : mais au bout de quelque temps, la voyant épuisée de fatigue, je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle, en lui tenant les mains; j'ordonnai qu'on amenât les enfants, & les fis venir autour d'elle. Malheureusement le premier qu'elle apperçut fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer, ses regards s'en détourner avec une espece d'horreur, & ses bras en contraction se roidir pour le repousser. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné, lui dis-je! pour avoir été trop cher à l'une, tu deviens odieux à l'autre! elles n'eurent pas en tout le même cœur! Ces mots l'irritent violemment, & m'en attirent de très-piquants. Ils ne laisserent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras & s'efforça de le caresser : ce fut en vain; elle le rendit presque au même instant. Elle continue

même à le voir avec moins de plaiſir que l'autre, & je ſuis bien aiſe que ce ne ſoit pas celui-là qu'on a deſtiné à ſa fille.

Gens ſenſibles, qu'euſſiez-vous fait à ma place ? ce que faiſoit Madame d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfants, à Madame d'Orbe, aux funérailles de la ſeule perſonne que j'aie aimée, il fallut monter à cheval, & partir, la mort dans le cœur, pour la porter au plus déplorable pere. Je le trouvai ſouffrant de ſa chute, agité, troublé de l'accident de ſa fille. Je le laiſſe accablé de douleur, de cès douleurs de vieillard, qu'on n'apperçoit pas au-dehors, qui n'excitent ni geſtes ni cris, mais qui tuent. Il n'y réſiſtera jamais, j'en ſuis ſûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de ſon ami. Le lendemain je fis toute la diligence poſſible pour être de retour de bonne heure, & rendre les derniers devoirs à la plus digne des femmes : mais tout n'étoit pas dit encore. Il falloit qu'elle reſſuſcitât pour me donner l'horreur de la perdre une ſeconde fois.

En approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, & s'écrier d'auſſi loin que je pus l'entendre : Monſieur, Monſieur, hâtez-vous ; Madame n'eſt pas morte. Je ne compris rien à ce propos inſenſé : j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui verſoient des larmes de joie, en donnant à grands cris des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande ce que c'eſt ; tout le monde eſt dans le tranſport, perſonne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes

propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt perſonnes à genoux autour de ſon lit, & les yeux fixés ſur elle. Je m'approche, je la vois ſur ce lit habillée & parée ; le cœur me bat, je l'examine........ Hélas ! elle étoit morte ! Ce moment de fauſſe joie ſi-tôt & ſi cruellement éteinte, fut le plus amer de ma vie. Je ne ſuis pas colere : je me ſentis vivement irrité. Je voulus ſavoir le fond de cette extravagante ſcene. Tout étoit déguiſé, altéré, changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'hiſtoire du prodige.

Mon beau-pere alarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir ſe paſſer de ſon valet-de-chambre auprès de lui, l'avoit envoyé, un peu avant mon arrivée, ſavoir des nouvelles de ſa fille. Le vieux domeſtique, fatigué du cheval, avoit pris un bateau, & traverſant le lac pendant la nuit étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. en arrivant il voit la conſternation, il en apprend le ſujet, il monte en gémiſſant à la chambre de Julie ; il ſe met à genoux aux pieds de ſon lit, il la regarde, il la pleure, il la contemple. Ah, ma bonne maîtreſſe ! ah ! que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous, moi qui ſuis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne ſuis bon à rien : que fais-je ſur la terre ? Et vous qui étiez jeune, qui faiſiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maiſon, l'eſpoir des malheureux........... hélas !

quand je vous vis naître, étoit-ce pour vous voir mourir?

Au milieu des exclamations que lui arrachoient son zele & son bon cœur, les yeux toujours collés sur le visage, il crut appercevoir un mouvement : son imagination se frappe; il voit Julie tourner les yeux, le regarder, lui faire un signe de tête. Il se leve avec transport, & court par toute la maison, en criant que Madame n'est pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en est sûr, qu'elle en reviendra. Il n'en fallut pas davantage; tout le monde accourut : les voisins, les pauvres qui faisoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient, elle n'est pas morte! Le bruit s'en répand & augmente : le peuple ami du merveilleux se prête avidement à la nouvelle, on la croit comme on la desire; chacun cherche à se faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas seulement fait signe, elle avoit agi, elle avoit parlé, & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arriverent jamais.

Si-tôt qu'on crut qu'elle vivoit encore, on fit mille efforts pour la ranimer; on s'empressoit autour d'elle, on lui parloit, on l'inondoit d'eaux spiritueuses, on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maîtresse restât environné d'hommes dans un état si négligé, firent sortir tout le monde, & ne tarderent pas à connoître combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chere, peut-être espérant encore

elles-mêmes quelqu'événement miraculeux, elles vêtirent le corps avec soin, & quoique sa garde-robe leur eût été laissée, elles lui prodiguerent la parure. Ensuite l'exposant sur un lit, & laissant les rideaux ouverts, elles se remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'étoit au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impossible de faire entendre raison à la multitude, que si je faisois fermer la porte, & porter le corps à la sépulture, il pourroit arriver du tumulte, que je passerois au moins pour un mari parricide qui faisoit enterrer sa femme envie, & que je serois en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant après plus de trente-six heures, par l'extrême chaleur qu'il faisoit, les chairs commençoient à se corrompre, & quoique le visage eût gardé ses traits & sa douceur, on y voyoit déjà quelques signes d'altération. Je le dis à madame d'Orbe qui restoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossiere ; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être incessamment dans la chambre, d'y navrer son cœur à plaisir, de l'y repaître de ce mortel spectacle, de s'y rassasier de douleur.

Elle m'entendit, & prenant son parti sans rien dire, elle sortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or, brodé de perles, que vous lui aviez apporté

VIe Part^e^ 12^e^



des Indes. (*) Puis s'approchant du lit, elle baisa le voile, en couvrit en pleurant la face de son amie, & s'écria d'une voix éclatante : » Maudite soit l'indigne main qui jamais le- » vera ce voile ! maudit soit l'œil impie qui » verra ce visage défiguré ! « Cette action, ces mots frapperent tellement les spectateurs, qu'aussi-tôt, comme par une inspiration soudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tous nos gens & sur tout le peuple, que la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits, & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée dans cet état, sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile. (**)

Le sort du plus à plaindre est d'avoir encore à consoler les autres. C'est ce qui me reste à faire auprès de mon beau-pere, de madame d'Orbe, des amis, des parents, des voisins, & de mes propres gens. Le reste n'est rien ; mais mon vieil ami ! mais madame d'Orbe ! Il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me savoir gré de mes soins, elle me les reproche ; mes attentions l'irritent, ma

(*) On voit assez que c'est le songe de S. Preux, dont madame d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui suggere l'expédient de ce voile. Je crois que si l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce même rapport dans l'accomplissement de beaucoup de prédictions. L'événement n'est pas prédit, parce qu'il arrivera ; mais il arrive parce qu'il a été prédit.

(**) Le peuple du pays de Vaud, quoique protestant, ne laisse pas d'être extrêmement superstitieux.

froide tristesse l'aigrit, il lui faut des regrets amers semblables aux siens, & sa douleur barbare voudroit voir tout le monde au désespoir. Ce qu'il y a de plus désolant, est qu'on ne peut compter sur rien avec elle, & ce qui la soulage un moment, la dépite un moment après; tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit approche de la folie, & seroit risible pour des gens de sang-froid. J'ai beaucoup à souffrir, je ne me rebuterai jamais. En servant ce qu'aima Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un seul trait vous fera juger des autres. Je crois avoir tout fait en engageant Claire à se conserver pour remplir les soins dont la chargea son amie. Exténuée d'agitations, d'abstinence, de veilles, elle sembloit enfin résolue à revenir sur elle-même, à recommencer sa vie ordinaire, à reprendre ses repas dans la salle à manger. La premiere fois qu'elle y vint, je fis dîner les enfants dans leur chambre, ne voulant pas courir le hasard de cet essai devant eux: car le spectacle des passions violentes de toute espece, est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfants. Ces passions ont toujours dans leurs excès quelque chose de puérile qui les amuse, qui les séduit & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre. (*) Ils n'en avoient déjà que trop vu.

En entrant elle jetta un coup d'œil sur la table, & vit deux couverts. A l'instant elle s'assit sur la premiere chaise qu'elle trouva derriere

(*) Voilà pourquoi nous aimons tous le théatre & plusieurs d'entre nous les romans.

derriere elle, sans vouloir se mettre à table, ni dire la raison de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troisieme couvert à la place qu'occupoit ordinairement sa cousine. Alors elle se laissa prendre par la main, & mener à table sans résistance, rangeant sa robe avec soin, comme si elle eût craint d'embarrasser cette place vuide. A peine avoit-elle porté la premiere cuillerée de potage à sa bouche, qu'elle la repose, & demande d'un ton brusque ce que faisoit là ce couverr, puisqu'il n'étoit point occupé? Je lui dis qu'elle avoit raison, & fis ôter le couvert. Elle essaya de manger, sans pouvoir en venir à bout. Peu à peu son cœur se gonfloit, sa respiration devenoit haute, & ressembloit à des soupirs. Enfin, elle se leva tout-à-coup de table, s'en retourna dans sa chambre sans dire un seul mot, ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire; & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raison par ses propres caprices, & d'amollir la dureté du désespoir par un sentiment plus doux. Vous savez que sa fille ressemble beaucoup à madame de Wolmar. Elle se plaisoit à marquer cette ressemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit apporté de Geneve plusieurs ajustements semblables, dont elles se paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriete le plus à l'imitation de Julie qu'il fût possible, & après l'avoir bien instruite, je lui fis occuper à table le troisieme

couvert qu'on avoit mis comme la veille.

Claire, au premier coup d'œil, comprit mon intention ; elle en fut touchée : elle me jetta un regard tendre & obligeant. Ce fut là le premier de mes soins auquel elle parut sensible ; & j'augurai bien d'un expédient qui la disposoit à l'attendrissement.

Henriete, fiere de représenter sa petite Maman, joua parfaitement son rôle, & si parfaitement que je vis pleurer les domestiques. Cependant elle donnoit toujours à sa mere le nom de Maman, & lui parloit avec le respect convenable. Mais enhardie par le succès & par mon approbation, qu'elle remarquoit fort bien, elle s'avisa de porter la main sur une cuiller, & de dire dans une saillie : Claire, veux-tu de cela ? Le geste & le ton de voix furent imités au point que sa mere en tressaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire, tend son assiete en disant, oui, mon enfant, donne ; tu es charmante : & puis elle se mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention, je vis de l'égarement dans ses yeux, & dans son geste un mouvement plus brusque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage, & je fis bien, car une heure après elle eut une violente indigestion, qui l'eût infailliblement étouffée, si elle eût continué de manger. Dès ce moment, je résolus de supprimer tous ces jeux qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en seroit plus maître. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de

la folie, il vaut mieux la laiſſer ſouffrir davantage, & ne pas expoſer ſa raiſon.

Voilà, mon cher, à peu près où nous en ſommes. Depuis le retour du Baron, Claire monte chez lui tous les matins, ſoit tandis que j'y ſuis, ſoit quand j'en ſors : ils paſſent une heure ou deux enſemble, & les ſoins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs, elle commence à ſe rendre plus aſſidue auprès des enfants. Un des trois a été malade, préciſément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait ſentir qu'il lui reſte des pertes à faire, & lui a rendu le zele de ſes devoirs. Avec tout cela, elle n'eſt pas encore au point de la triſteſſe, les larmes ne coulent pas encore ; on vous attend pour en répandre : c'eſt à vous de les eſſuyer. Vous devez m'entendre. Penſez au dernier conſeil de Julie : il eſt venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & ſage. Venez vous réunir à tout ce qui reſte d'elle. Son pere, ſon amie, ſon mari, ſes enfants, tout vous attend, tout vous déſire, vous êtes néceſſaire à tous. Enfin, ſans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis : je vous devrai peut-être plus que perſonne.



LETTRE XII.

De Julie à S. Preux.

Cette Lettre étoit incluse dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami : souffrons ce changement sans murmure ; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir ; cette réunion n'étoit pas bonne. C'est un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue : sans doute il prévient des malheurs.

Je me suis long-temps fait illusion. Cette illusion me fut salutaire ; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez cru guérie, & j'ai cru l'être. Rendons graces à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile : qui sait si me voyant si près de l'abyme, la tête ne m'eût point tourné ! Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre, il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'est plus à craindre. Il me soutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu sans honte, ce sentiment resté malgré moi fut involontaire : il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai

fait ce que j'ai dû faire : la vertu me reste sans tache, & l'amour m'est resté sans remords.

J'ose m'honorer du passé ; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable ! Qu'étoit ce de la vie entiere passée avec vous ? Quels dangers j'ai courus sans le savoir ! A quels dangers plus grands j'allois être exposée ? Sans doute je sentois pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites ; mais elles pouvoient trop revenir. N'ai je pas assez vécu pour le bonheur & pour la vertu ? Que me restoit il d'utile à tirer de la vie ? En me l'ôtant le Ciel ne m'ôte plus rien de regrettable, & met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable, contente de vous & de moi : je pars avec joie, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices je compte pour peu celui qui me reste à faire : ce n'est que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs, je les sens : vous restez à plaindre, je le sais trop ; & le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi ; mais voyez aussi que de consolations je vous laisse ! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chere, vous font un devoir de vous conserver pour elle ! il vous reste à la servir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long-temps. Tout ce qu'elle eût de meilleur vous reste. Venez vous réunir à sa fa-

mille. Que ſon cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima ſe raſſemble pour lui donner un nouvel être. Vos ſoins, vos plaiſirs, votre amitié, tout ſera ſon ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle, la fera revivre : elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reſte une autre Julie, & n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de ſa vie, uniſſez-vous pour conſerver l'autre ; c'eſt le ſeul moyen qui vous reſte à tous deux de me ſurvivre, en ſervant ma famille & mes enfants. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'eſt cher ! Combien vous devez l'être l'un à l'autre ! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel ! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raiſons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi ſans vous attendrir enſemble ? Non, Claire & Julie ſeront ſi bien confondues, qu'il ne ſera plus poſſible à votre cœur de les ſéparer. Le ſien vous rendra tout ce que vous aurez ſenti pour ſon amie, elle en ſera la confidente & l'objet, vous ſerez heureux par celle qui vous reſtera, ſans ceſſer d'être fidele à celle que vous aurez perdue, & après tant de regrets & de peines, avant que l'âge de vivre & d'aimer ſe paſſe, vous aurez brûlé d'un feu légitime, & joui d'un bonheur innocent.

C'eſt dans ce chaſte lien que vous pourrez, ſans diſtraction & ſans craintes, vous occu-

per des ſoins que je vous laiſſe, & après leſquels vous ne ſerez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici bas. Vous le ſavez, il exiſte un homme digne du bonheur auquel il ne ſait pas aſpirer. Cet homme eſt votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, ſans intérêt à la vie, ſans attente de celle qui la ſuit, ſans plaiſirs, ſans conſolation, ſans eſpoir, il ſera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les ſoins qu'il a pris de vous, & vous ſavez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Paſſez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui-en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le ſuccès eſt plus près que vous ne penſez : il a fait ſon devoir, je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu eſt juſte ; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire ſur mes enfants. Je ſais quels ſoins va vous coûter leur éducation : mais je ſais bien auſſi que ces ſoins ne vous feront pas pénibles. Dans les moments de dégoût inſéparables de cet emploi, dites-vous, ils ſont les enfants de Julie, il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les obſervations que j'ai faites ſur votre mémoire & ſur le caractere de mes deux fils. Cet écrit n'eſt que commencé : je ne vous le donne pas pour regle, je le ſoumets à vos lumieres. N'en faites point des ſavants, faites-en des hommes bienfaiſants & juſtes. Parlez-leur quelquefois de leur mere... vous

ſavez s'ils lui étoient chers.... Dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à ſon frere que c'étoit pour lui que j'aimerois la vie. Dites-leur..... Je me ſens fatiguée, il faut finir cette Lettre. En vous laiſſant mes enfants, je m'en ſépare avec moins de peine; je crois reſter avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami......... Hélas! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguiſe plus rien......... Eh! pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je ſens? Ce n'eſt plus moi qui te parle; je ſuis déjà dans les bras de la mort. Quand tu verras cette Lettre, les vers rongeront le viſage de ton amante, & ſon cœur où tu ne ſeras plus. Mais mon ame exiſteroit-elle ſans toi, ſans toi quelle félicité goûterois je! Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous ſépara ſur la terre, nous unira dans le ſéjour éternel Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuſe d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours ſans crime, & de te le dire encore une fois.

LETTRE XIII.

De Madame d'Orbe à S. Preux.

J'APPRENDS que vous commencez à vous remettre aſſez pour qu'on puiſſe eſpérer de vous voir bientòt ici. Il faut, mon ami, faire effort ſur votre foibleſſe; il faut tâcher de puiſer les

les monts avant que l'hiver acheve de vous les fermer. Vous trouverez dans ce pays l'air qui vous convient. Vous n'y verrez que douleur & tristesse, & peut-être l'affliction commune sera-t-elle un soulagement pour la vôtre. La mienne, pour s'exhaler, a besoin de vous. Moi seule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend, & ne me répond pas. La douleur d'un pere infortuné se concentre en lui-même. Il n'en imagine pas une plus cruelle. Il ne la fait ni voir ni sentir. Il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfants m'attendrissent, & ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence regne autour de moi. Dans mon stupide abattement je n'ai plus de commerce avec personne. Je n'ai qu'assez de force & de vie pour sentir les horreurs de la mort. O venez, vous qui partagez ma perte! venez partager mes douleurs; venez nourrir mon cœur de vos regrets, venez l'abreuver de vos larmes! C'est la seule consolation que je puisse attendre, c'est le seul plaisir qui me reste à goûter.

Mais avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis sur un projet dont je sais qu'on vous a parlé, il est bon que vous sachiez le mien d'avance. Je suis ingénue & franche. Je ne veux rien vous dissimuler J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue; peut-être en ai-je encore; peut-être en aurai je toujours, je ne le sais, ni ne le veux savoir : on s'en doute, je ne l'ignore pas. Je ne m'en fâche ni ne m'en soucie; mais voici ce que jai à vous

dire, & que vous devez bien retenir : c'est qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Etange, & pourroit se résoudre à en épouser une autre, n'est à mes yeux qu'un indigne & un lâche, que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami; &, quant à moi, je vous déclare que tout homme, quel qu'il puisse être, qui désormais m'osera parler d'amour, ne m'en parlera de sa vie.

Songez aux soins qui vous attendent, aux devoirs qui vous sont imposés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfants se forment & grandissent; son pere se consume insensiblement; son mari s'inquiete & s'agite : il a beau faire, il ne peut la croire anéantie. Son cœur, malgré qu'il en ait, se révolte contre sa vaine raison. Il parle d'elle. Il lui parle. Il soupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'est à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre ! Il est bien digne du généreux Edouard, que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de résolution.

Venez donc, chers & respectables amis, venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut cher. Que son esprit nous anime; que son cœur joigne tous les nôtres : vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du séjour de l'éternelle paix, cette ame, encore aimante & sensible, se plaît à revenir parmi nous, à retrouver ses amis, pleins de sa mémoire, à les voir imiter ses

vertus, à s'entendre honorer par eux, à les ſentir embraſſer ſa tombe, & gémir en prononçant ſon nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit ſi charmants : ils ſont encore tout remplis d'elle. Je la vois ſur chaque objet ; je la ſens à chaque pas : à chaque inſtant du jour j'entends les accents de ſa voix. C'eſt ici qu'elle a vécu. C'eſt ici que repoſe ſa cendre... la moitié de ſa cendre. Deux fois la ſemaine, en allant au Temple..... j'apperçois..... j'apperçois le lieu triſte & reſpectable.... Beauté, c'eſt donc ton dernier aſyle.....! Confiance, amitié, vertus, plaiſirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti..... Je me ſens entraînée........... J'approche en friſſonnant.......... Je crains de fouler cette terre ſacrée....... Je crois la ſentir palpiter & frémir ſous mes pieds........ J'entends murmurer une voix plaintive.... Claire ! ô ma Claire ! où es-tu ? Que fais-tu loin de ton amie......? Son cercueil ne la contient pas toute entiere........ il attend le reſte de ſa proie..... Il ne l'attendra pas long-temps. (*)

(*) En achevant de relire ce Recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il eſt, m'en eſt ſi agréable, & le ſera, je penſe, à tout Lecteur d'un bon naturel : c'eſt qu'au moins ce foible intérêt eſt pur & ſans mélange de peine ; qu'il n'eſt point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne ſaurois concevoir quel plaiſir on peut prendre à imaginer & compoſer le perſonnage d'un ſcélérat, à ſe mettre en ſa place, tandis qu'on le repréſente, à lui prêter l'éclat le plus impoſant. Je plains beaucop les Auteurs de tant de Tragédies pleines

d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail si cruel : ceux qui s'en font un amusement doivent être bien dévorés du zele de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talents & leurs beaux génies ; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

Fin de la sixieme & derniere Partie.



LES AMOURS
DE MILORD
EDOUARD BOMSTON (*).

Les bizarres aventures de Milord Edouard à Rome étoient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie, sans en gâter la simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire & abréger ici ce qui sert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question.

Milord Edouard, dans ses tournées d'Italie, avoit fait connoissance à Rome d'une femme de qualité, Napolitaine, dont il ne tarda pas à devenir fortement amoureux. Elle, de son côté, conçut pour lui une passion violente, qui la dévora le reste de sa vie, & finit par la mettre au tombeau. Cet homme âpre & peu galant, mais ardent & sensible, extrême & grand en tout, ne pouvoit guere inspirer ni sentir d'attachement médiocre.

Les principes stoïques de ce vertueux Anglois inquiétoient la Marquise. Elle prit le parti de se faire passer pour veuve durant l'absence de son mari, ce qui lui fut aisé, parce qu'ils étoient tous deux étrangers à Rome,

(*) Cette piece, qui paroît pour la premiere fois, a été copiée sur le manuscrit original & unique de la main de l'Auteur, qui appartient & existe entre les mains de *Madame la Maréchale de Luxembourg*, qui a bien voulu le confier.

& que le Marquis servoit dans les troupes de l'Empereur. L'amoureux Edouard ne tarda pas à parler de mariage. La Marquise allégua la différence de Religion, & d'autres prétextes. Enfin ils lierent ensemble un commerce intime & libre, jusqu'à ce qu'Edouard, ayant découvert que le mari vivoit, voulut rompre avec elle, après l'avoir accablée des plus vifs reproches, outré de se trouver coupable, sans le savoir, d'un crime qu'il avoit en horreur.

La Marquise, femme sans principes, mais adroite & pleine de charmes, n'épargna rien pour le retenir, & en vint à bout. Le commerce adultere fut suprimé, mais les liaisons continuerent. Toute indigne qu'elle étoit d'aimer, elle aimoit pourtant. Il fallut consentir à voir sans fruit un homme adoré, qu'elle ne pouvoit conserver autrement, & cette barriere volontaire irritant l'amour des deux côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. La Marquise ne négligea pas les soins qui pouvoient faire oublier à son amant ses résolutions; elle étoit séduisante & belle: tout fut inutile. L'Anglois resta ferme. Sa grande ame étoit à l'épreuve. La premiere de ses passions étoit la vertu. Il eût sacrifié sa vie à sa maîtresse, & sa maîtresse à son devoir. Une fois la séduction devint trop pressante: le moyen qu'il alloit prendre pour s'en délivrer retint la Marquise, & rendit vains tous ses pieges. Ce n'est point parce que nous sommes foibles, mais parce que nous sommes lâches que nos sens nous subjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime, n'est jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes, qui entraînent les autres & les élevent à leur ſphere, mais il y en a : celle d'Edouard étoit de ce nombre. La Marquiſe eſpéroit le gagner, c'étoit lui qui la gagnoit inſenſiblement. Quand les leçons de la vertu prenoient dans ſa bouche les accents de l'amour, il la touchoit, il la faiſoit pleurer. Ses feux ſacrés animoient cette ame rampante. Un ſentiment de juſtice & d'honneur y portoit ſon charme étranger. Le vrai beau commençoit à lui plaire. Si le méchant pouvoit changer de nature, le cœur de la Marquiſe en auroit changé.

L'amour ſeul profita de ces émotions légeres. Il en acquit plus de délicateſſe. Elle commença d'aimer avec généroſité. Avec un tempérament ardent, & dans un climat où les ſens ont tant d'empire, elle oublia ſes plaiſirs pour ſonger à ceux de ſon amant ; &, ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les tînt d'elle. Telle fut de ſa part l'interprétation favorable d'une démarche où ſon caractere & celui d'Edouard, qu'elle connoiſſoit bien, pouvoient faire trouver un raffinement de ſéduction.

Elle n'épargna ni ſoins, ni dépenſe, pour faire chercher dans tout Rome une jeune perſonne facile & ſûre : on la trouva, non ſans peine. Un ſoir, après un entretien fort tendre, elle la lui préſenta. Diſpoſez-en, lui dit-elle avec un ſourire ; qu'elle jouiſſe du prix de mon amour ; mais qu'elle ſoit la ſeule : c'eſt aſſez pour moi ſi quelquefois auprès d'elle vous ſongez à la main dont vous la tenez. Elle voulut ſortir,

Edouard la retint. Arrêtez, lui dit-il : si vous me croyez assez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maison, le sacrifice n'est pas d'un grand prix, & je ne vaux pas la peine d'être beaucoup regretté. Puisque vous ne devez pas être à moi, je souhaite, dit la Marquise, que vous ne soyez à personne. Mais si l'amour doit perdre ses droits, souffrez au moins qu'il en dispose. Pourquoi mon bienfait vous est-il à charge? Avez-vous peur d'être un ingrat ? Alors elle l'obligea d'accepter l'adresse de Laure (c'étoit le nom de la jeune personne), & lui fit jurer qu'il s'abstiendroit de tout autre commerce. Il dut être touché : il le fut. Sa reconnoissance lui donna plus de peine à se contenir que son amour, & ce fut le piege le plus dangereux que la Marquise lui ait tendu de sa vie.

Extrême en tout, ainsi que son amant, elle fit souper Laure avec elle, & lui prodiga ses caresses, comme pour jouir avec plus de pompe du plus grand sacrifice que l'amour ait jamais fait. Edouard pénétré se livroit à ses transports. Son ame émue & sensible s'exhaloit dans ses regards, dans ses gestes. Il ne disoit pas un mot qui ne fût l'expression de la passion la plus vive. Laure étoit charmante. A peine la regardoit-il. Elle n'imita pas cette indifférence. Elle regardoit, & voyoit dans le vrai tableau de l'amour un objet tout nouveau pour elle.

Après le souper la Marquise renvoya Laure, & resta seule avec son amant. Elle avoit

compté sur les dangers de ce tête-à-tête : elle ne s'étoit pas trompée en cela ; mais comptant qu'il y succomberoit, elle se trompa : toute son adresse ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant & plus douloureux à l'un & à l'autre. C'est à cette soirée que se rapporte, à la fin de la quatrieme Partie de Julie, l'admiration de S. Preux pour la force de son ami.

Edouard étoit vertueux, mais homme. Il avoit toute la simplicité du véritable honneur, & rien de ces fausses bienséances qu'on lui substitue, & dont les gens du monde font si grand cas. Après plusieurs jours passés dans les mêmes transports près de la Marquise, il sentit augmenter le péril ; &, prêt à se laisser vaincre, il aima mieux manquer de délicatesse que de vertu. Il fut voir Laure.

Elle tressaillit à sa vue. Il la trouva triste. Il entreprit de l'égayer, & ne crut pas avoir besoin de beaucoup de soins pour y réussir. Cela ne lui fut pas si facile qu'il l'avoit cru. Ses caresses furent mal reçues. Ses offres furent rejettées d'un air qu'on ne prend point en disputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil aussi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre ? Il usa sans ménagement de ses droits. Laure, malgré ses cris, ses pleurs, sa résistance, se sentant vaincue, fait un effort, s'élance à l'autre extrêmité de la chambre, & lui crie d'une voix animée : tuez-moi si vous voulez ; jamais vous ne me toucherez vivante. Le geste, le regard, le ton n'é-

toient pas équivoques. Edouard, dans un étonnement qu'on ne peut concevoir, ſe calme, la prend par la main, la fait raſſeoir, s'aſſied à côté d'elle, &, la regardant ſans parler, attend froidement le dénouement de cette comédie.

Elle ne diſoit rien. Elle avoit les yeux baiſſés. Sa reſpiration étoit inégale. Son cœur palpitoit ; & tout marquoit en elle une agitation extraordinaire. Edouard rompit enfin le ſilence, pour lui demander ce que ſignifioit cette étrange ſcene. Me ſerois-je trompé, lui dit-il ? Ne ſeriez vous point Lauretta Piſana ? Plût à Dieu, dit-elle d'une voix tremblante ! Quoi donc, reprit-il avec un ſourire moqueur ! auriez-vous, par haſard, changé de métier ? Non, dit Laure, je ſuis toujours la même : on ne revient plus de l'état où je ſuis. Il trouva dans ce tour de phraſe, & dans l'accent dont il fut prononcé, quelque choſe de ſi extraordinaire, qu'il ne ſavoit plus que penſer, & qu'il crut que cette fille étoit devenue fole. Il continua : pourquoi donc, charmante Laure, ai-je ſeul l'excluſion ? Dites-moi ce qui m'attire votre haine ? Ma haine, s'écria-t-elle d'un ton plus vif ! je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus : je puis ſouffrir tout le monde, hors vous ſeul.

Mais pourquoi cela ? Laure, expliquez-vous mieux : je ne vous entends point. Eh ! m'entends-je moi-même ! Tout ce que je ſais, c'eſt que vous ne me toucherez jamais . . . . . Non, s'écria t elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez :

en me ſentant dans vos bras, je ſongerois que vous n'y tenez qu'une fille publique, & j'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Edouard apperçut dans ſes yeux des ſignes de douleur & de déſeſpoir qui l'attendrirent. Il prit, avec des manieres moins mépriſantes, un ton plus honnête & plus careſſant. Elle ſe cachoit le viſage. Elle évitoit ſes regards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle ſentit cette main, qu'elle y porta la bouche & la preſſa de ſes levres, en pouſſant des ſanglots & verſant des torrents de larmes.

Ce langage, quoiqu'aſſez clair, n'étoit pas précis. Edouard ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte étoit revenue avec l'amour, & Laure n'avoit jamais prodigué ſa perſonne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimoit.

A peine cet amour étoit-il né, qu'il étoit déjà dans toute ſa force. Laure étoit vive & ſenſible : aſſez belle pour faire une paſſion, aſſez tendre pour la partager; mais vendue par d'indignes parents dès ſa premiere jeuneſſe, ſes charmes, ſouillés par la débauche, avoient perdu leur empire. Au ſein des honteux plaiſirs, l'amour fuyoit devant elle : de malheureux corrupteurs ne pouvoient ni le ſentir, ni l'inſpirer. Les corps combuſtibles ne brûlent point d'eux-mêmes : qu'une étincelle approche, & tout part. Ainſi prit feu le cœur de Laure aux tranſports de ceux d'Edouard & de la Marquiſe. A ce nouveau langage elle ſentit un frémiſſement délicieux.

Elle prêtoit une oreille attentive. Ses avides regards ne laissoient rien échapper. La flamme humide qui sortoit des yeux de l'amant, pénétroit par les siens jusqu'au fond du cœur. Un sang plus brûlant couroit dans ses veines. La voix d'Edouard avoit un accent qui l'agitoit. Le sentiment lui sembloit peint dans tous ses gestes. Tous ses traits animés par la passion la lui faisoient ressentir. Ainsi la premiere image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit offerte. S'il n'eût rien senti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien senti pour lui.

Toute cette agitation la suivit chez elle. Le trouble de l'amour naissant est toujours doux. Son premier mouvement fut de se livrer à ce nouveau charme. Le second fut d'ouvrir les yeux sur elle. Pour la premiere fois de sa vie elle vit son état, elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'espérance & les desirs des amants se tournoit en désespoir dans son ame. La possession de ce qu'elle aimoit n'offroit à ses yeux que l'opprobre d'une abjecte & vile créature, à laquelle on prodigue son mépris avec ses caresses. Dans le prix d'un amour heureux elle ne vit que l'infâme prostitution. Ses tourments les plus insupportables lui venoient ainsi de ses propres desirs. Plus il lui étoit aisé de les satisfaire, plus son sort lui sembloit affreux. Sans honneur, sans espoir, sans ressources, elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainsi commencerent ses longues peines & finit son bonheur d'un moment.

La passion naissante qui l'humilioit à ses

propres yeux, l'élevoit à ceux d'Edouard. La voyant capable d'aimer, il ne la méprisa plus. Mais quelles consolations pouvoit-elle attendre de lui ? Quel sentiment pouvoit-il lui marquer, si ce n'est le foible intérêt qu'un cœur honnête, qui n'est pas libre, peut prendre à un objet de pitié, qui n'a plus d'honneur qu'assez pour sentir sa honte ?

Il la consola comme il put, & promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état, pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que servoit d'augmenter l'effroi qu'elle en avoit, puisque cet effroi même la faisoit désespérer d'elle ? Un seul mot sur un tel sujet tiroit à conséquence & sembloit la rapprocher de lui : c'étoit ce qui ne pouvoit jamais être. Le plus grand malheur des métiers infâmes est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite, Edouard n'oubliant pas la magnificence angloise, lui envoya un cabinet de lacque & plusieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet :

» J'ai perdu le droit de refuser des présents : » j'ose pourtant vous renvoyer le vôtre ; car » peut-être n'aviez-vous pas dessein d'en faire » un signe de mépris. Si vous le renvoyez en- » core, il faudra que je l'accepte : mais vous » avez une bien cruelle générosité. «

Edouard fut frappé de ce billet : il le trouvoit à la fois humble & fier. Sans sortir de la bassesse de son état, Laure y montroit une sorte de dignité. C'étoit presque effacer son opprobre à force de s'en avilir. Il avoit cessé

d'avoir du mépris pour elle. Il commença de l'estimer. Il continua de la voir sans plus parler de présent; & s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle, il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ses visites à la Marquise. Il n'avoit nulle raison de les lui cacher; & c'eût été de sa part une ingratitude. Elle en voulut savoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Quoi! s'écria la Marquise en fureur, vous la voyez & ne la touchez point? Qu'allez-vous donc faire chez elle? Alors s'éveilla cette jalousie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un & de l'autre, & la consuma de rage jusqu'au moment de sa mort.

D'autres circonstances acheverent d'allumer cette passion furieuse & rendirent cette femme à son vrai caractere. J'ai déjà remarqué que dans son integre probité Edouard manquoit de délicatesse. Il fit à la Marquise le même présent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta, non par avarice, mais parce qu'ils étoient sur le pied de s'en faire l'un à l'autre; échange auquel, à la vérité, la Marquise ne perdoit pas. Malheureusement elle vint à savoir la premiere destination de ce présent, & comment il lui étoit revenu. Je n'ai pas besoin de dire qu'à l'instant tout fut brisé & jetté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut sentir en pareil cas une maîtresse jalouse, & une femme de qualité.

Cependant plus Laure sentoit sa honte, moins elle tentoit de s'en délivrer: elle y

restoit par désespoir, & le dédain qu'elle avoit pour elle-même rejaillissoit sur ses corrupteurs. Elle n'étoit pas fiere ; quel droit eût-elle eu de l'être ? Mais un profond sentiment d'ignominie qu'on voudroit en vain repousser ; l'affreuse tristesse de l'opprobre qui se sent & ne peut se fuir ; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore, & se sent à jamais déshonoré ; tout versoit les remords & l'ennui sur des plaisirs abhorrés par l'amour. Un respect étranger aux ames viles leur faisoit oublier le ton de la débauche ; un trouble involontaire empoisonnoit leurs transports, & touchés du sort de leur victime, ils s'en retournoient pleurant sur elle & rougissant d'eux.

La douleur la consumoit. Edouard, qui, peu-à-peu la prenoit en amitié, vit qu'elle n'étoit que trop affligée, & qu'il falloit plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit ; c'étoit déjà beaucoup pour la consoler. Ses entretiens firent plus : ils l'encouragerent. Ses discours élevés & grands rendoient à son ame accablée le ressort qu'elle avoit perdu. Quel effet ne faisoient-ils point partant d'une bouche aimée, & pénétrant dans un cœur bien né que le sort livroit à la honte, mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté ? C'est dans ce cœur qu'ils trouvoient de la prise, & qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces soins bienfaisants il la fit enfin mieux penser d'elle. S'il n'y a de flétrissure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je sens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je serai toujours méprisée ; mais je ne

mériterai plus de l'être, je ne me mépriserai plus. Echappée à l'horreur du vice, celle du mépris m'en sera moins amere. Eh! que m'importent les dédains de toute la terre, quand Edouard m'estimera? Qu'il voie son ouvrage & qu'il s'y complaise; seul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroit rien, du moins l'amour y gagnera. Oui, donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux! je ne profanerai plus tes transports. Je ne puis être heureuse; je ne le serai jamais, je le sais. Hélas! je suis indigne des caresses de l'amour; mais je n'en souffrirai jamais d'autres.

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer; mais quand elle tenta d'en sortir, elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit sur sa personne ne le recouvre pas comme il lui plaît, & que l'honneur est une sauve-garde civile qui laisse bien foibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti pour se retirer de l'oppression, que d'aller brusquement se jetter dans un Couvent & d'abandonner sa maison presque au pillage; car elle vivoit dans une opulence commune à ses pareilles, sur-tout en Italie, quand l'âge & la figure les font valoir. Elle n'avoit rien dit à Bomston de son projet, trouvant une sorte de bassesse à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans son asyle, elle le lui marqua par un billet, le priant de la protéger contre les gens puissants qui s'intéressoient à son désordre & que sa retraite alloit offenser.

offenser. Il courut chez elle assez tôt pour sauver ses effets. Quoiqu'étranger dans Rome, un grand Seigneur considéré, riche, & plaidant avec force la cause de l'honnêteté, y trouva bientôt assez de crédit pour la maintenir dans son Couvent, & même l'y faire jouir d'une pension que lui avoit laissé le Cardinal auquel ses parents l'avoient vendue.

Il fut la voir. Elle étoit belle ; elle aimoit ; elle étoit pénitente ; elle lui devoit tout ce qu'elle alloit être. Que de titres pour toucher un cœur comme le sien ! Il vint plein de tous les sentiments qui peuvent porter au bien les cœurs sensibles ; il n'y manquoit que celui qui pouvoit la rendre heureuse, & qui ne dépendoit que de lui. Jamais elle n'en avoit tant espéré ; elle étoit transportée, elle se sentoit déjà dans l'état auquel on remonte si rarement. Elle disoit : je suis honnête ; un homme vertueux s'intéresse à moi. Amour, je ne regrette plus les pleurs, les soupirs que tu me coûtes ; tu m'as déjà payé de tout. Tu fis ma force & tu fais ma récompense : en me faisant aimer mes devoirs, tu deviens le premier de tous. Quel bonheur n'étoit réservé qu'à moi seule. C'est l'amour qui m'éleve & m'honore ; c'est lui qui m'arrache au crime, à l'opprobre : il ne peut plus sortir de mon cœur qu'avec la vertu. O Edouard ! quand je redeviendrai méprisable, j'aurai cessé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames basses, qui jugent des autres par elles-mêmes, ne purent imaginer qu'Edouard n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt & de l'honnêteté. Laure

étoit trop aimable pour que les soins qu'un homme prenoit d'elle ne fussent pas toujours suspects. La Marquise, qui avoit ses espions, fut instruite de tout la premiere, & ses emportements qu'elle ne put contenir acheverent de divulguer son intrigue. Le bruit en parvint au Marquis jusqu'à Vienne; & l'hiver suivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir son honneur, qui n'y gagna rien.

Ainsi commencerent ces doubles liaisons, qui, dans un pays comme l'Italie, exposerent Edouard à mille périls de toute espece; tantôt de la part d'un Militaire outragé, tantôt de la part d'une femme jalouse & vindicative, tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure & que sa perte mit en fureur. Liaisons bizarres s'il en fut jamais, qui, l'environnant de périls sans utilité, le partageoient entre deux maîtresses passionnées, sans en pouvoir posséder aucune : refusé de la courtisane qu'il n'aimoit pas, refusant l'honnête femme qu'il adoroit : toujours vertueux, il est vrai ; mais croyant toujours servir la sagesse en n'écoutant que ses passions.

Il n'est pas aisé de dire quelle espece de sympathie pouvoit unir deux caracteres si opposés que ceux d'Edouard & de la Marquise ; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais se détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du désespoir de cette femme emportée, quand elle crut s'être donnée une rivale, & quelle rivale ! par son imprudente générosité. Les reproches, les dédains, les outrages, les menaces, les ten-

dres careſſes, tout fut employé tour-à-tour, pour détacher Edouard de cet indigne commerce, où jamais elle ne put croire que ſon cœur n'eût point de part. Il demeura ferme; il l'avoit promis. Laure avoit borné ſon eſpérance & ſon bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naiſſante avoit beſoin d'appui, elle tenoit à celui qui l'avoit fait naître : c'étoit à lui de la ſoutenir. Voilà ce qu'il diſoit à la Marquiſe, à lui-même; & peut-être ne ſe diſoit-il pas tout. Où eſt l'homme aſſez ſévere pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de ſe laiſſer aimer? où eſt celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête? où eſt l'homme bienfaiſant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de ſes ſoins? Il avoit rendu Laure trop eſtimable pour ne faire que l'eſtimer.

La Marquiſe n'ayant pu obtenir qu'il ceſſât de voir cette infortunée, devint furieuſe : ſans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une eſpece d'horreur. Elle frémiſſoit en voyant entrer ſon carroſſe, le bruit de ſes pas en montant l'eſcalier la faiſoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à ſe trouver mal à ſa vue. Elle avoit le cœur ſerré tant qu'il reſtoit auprès d'elles; quand il partoit elle l'accabloit d'imprécations; ſi-tôt qu'elle ne le voyoit plus elle pleuroit de rage : elle ne parloit que de vengeance; ſon dépit ſanguinaire ne lui dictoit que des projets dignes d'elle. Elle fit pluſieurs fois attaquer Edouard ſortant du Couvent de Laure. Elle lui tendit des pieges à elle-même pour

l'en faire ſortir & l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournoit le lendemain chez celle qui l'avoit voulu faire aſſaſſiner la veille; & toujours avec ſon chimérique projet de la rendre à la raiſon, il expoſoit la ſienne, & nourriſſoit ſa foibleſſe du zele de ſa vertu.

Au bout de quelques mois le Marquis, mal guéri de ſa bleſſure, mourut en Allemagne, peut-être de douleur de la mauvaiſe conduite de ſa femme. Cet événement, qui devoit rapprocher Edouard de la Marquiſe, ne ſervit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'empreſſement à mettre à profit ſa liberté recouvrée, qu'il frémit de s'en prévaloir. Le ſeul doute ſi la bleſſure du Marquis n'avoit point contribué à ſa mort, effraya ſon cœur, & fit taire ſes déſirs. Il ſe diſoit: les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre; mais pour ſon meurtrier ils lui ſurvivent & deviennent inviolables. Quand l'humanité, la vertu, les loix ne preſcriroient rien ſur ce point, la raiſon ſeule ne nous dit-elle pas que les plaiſirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de leur ſang; ſans quoi les moyens deſtinés à nous donner la vie ſeroient des ſources de mort, & le genre humain périroit par les ſoins qui doivent la conſerver!

Il paſſa pluſieurs années ainſi partagé entre deux maîtreſſes; flottant ſans ceſſe de l'une à l'autre: ſouvent voulant renoncer à toutes deux & n'en pouvant quitter aucune; repouſſé par cent raiſons, rappellé par mille ſentiments, & chaque jour plus ſerré dans ſes

liens par ſes vains efforts pour les rompre : cédant tantôt au penchant, & tantôt au devoir, allant de Londres à Rome & de Rome à Londres, ſans pouvoir ſe fixer nulle part. Toujours ardent, vif, paſſionné, jamais foible ni coupable, & fort de ſon ame grande & belle quand il penſoit ne l'être que de ſa raiſon. Enfin tous les jours méditant des folies, & tous les jours revenant à lui, prêt à briſer ſes indignes fers. C'eſt dans ces premiers moments de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie, & il paroît sûr qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place priſe.

Cependant la Marquiſe perdoit toujours du terrein par ſes vices ; Laure en gagnoit par ſes vertus. Au ſurplus la conſtance étoit égale des deux côtés ; mais le mérite n'étoit pas de même, & la Marquiſe avilie, dégradée par tant de crimes, finit par donner à ſon amour ſans eſpoir les ſuppléments que n'avoit pu ſupporter celui de Laure. A chaque voyage, Bomſton trouvoit à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avoit appris l'Anglois, elle ſavoit par cœur tout ce qu'il lui avoit conſeillé de lire ; elle s'inſtruiſoit dans toutes les connoiſſances qu'il paroiſſoit aimer : elle cherchoit à mouler ſon ame ſur la ſienne, & ce qu'il y reſtoit de ſon fond ne la déparoit pas. Elle étoit encore dans l'âge où la beauté croît avec les années. La Marquiſe étoit dans celui où elle ne fait plus que décliner ; & quoiqu'elle eût ce ton du ſentiment qui plaît & qui touche, qu'elle parlât d'humanité, de fidélité, de vertus avec grace,

tout cela devenoit ridicule par sa conduite, & sa réputation démentoit tous ces beaux discours. Edouard la connoissoit trop pour en espérer plus rien. Il s'en détachoit insensiblement, sans pouvoir s'en détacher tout-à-fait : il s'approchoit toujours de l'indifférence sans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappelloit sans cesse chez la Marquise ; ses pieds l'y portoient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie jamais, quoi qu'il fasse, l'intimité dans laquelle ils avoient vécu. A force d'intrigues, de ruses, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire mépriser ; mais il la méprisa sans cesser de la plaindre, sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui, ni ce qu'il avoit senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchants, Edouard ne pouvoit rompre les attachements qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent désirer d'en établir un semblable avant de vieillir. Quelquefois il se taxoit d'injustice, d'ingratitude même envers la Marquise, & n'imputoit qu'à sa passion les vices de son caractere. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure, & son cœur franchissoit sans y songer la barriere qui le séparoit d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant, il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami, sans songer qu'il s'exposoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit succombé sans lui.

Le succès de cette entreprise & le dénouement des scenes qui s'y rapportent sont dé-

taillés dans la XII Lettre de la V Partie & dans la III de la VI, de maniere à n'avoir plus rien d'obſcur à la ſuite de l'abrégé précédent. Edouard aimé de deux maîtreſſes, ſans en poſſéder aucune, paroît d'abord dans une ſituation riſible. Mais ſa vertu lui donnoit en lui-même une jouiſſance plus douce que celle de la beauté, & qui ne s'épuiſe pas comme elle. Plus heureux des plaiſirs qu'il ſe refuſoit que le voluptueux n'eſt de ceux qu'il goûte, il aima plus long-temps, reſta libre & jouit mieux de la vie que ceux qui l'uſent. Aveugles que nous ſommes, nous la paſſons tous à courir après nos chimeres. Eh ! ne ſaurions-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du juſte qui le rendent heureux ?

FIN.

TABLE

TABLE DES LETTRES ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

Les amours de Milord Edouard Bomston.

Fin de la Table de la sixieme & derniere Partie.



